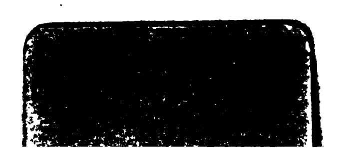
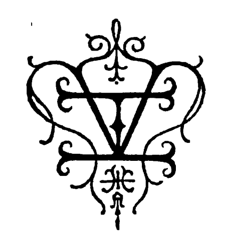


HENRY FOUQUIER

LA Sagesse PARISIENNE



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, Boulevard Saint-Germain, 175

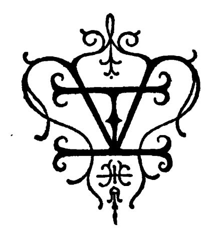
1885

LA
SAGESSE PARISIENNE

SAINT-QUENTIN, — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

HENRY FOUQUIER

LA SAGESSE PARISIENNE



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, Boulevard Saint-Germain, 175

1885

AVANT-PROPOS

Le volume que voici est composé d'une suite d'articles, parus à différentes époques, dans le *Gil-Blas*, sous la signature de *Nestor*. Je les donne tels qu'ils ont été publiés, m'étant laissé guider, pour le choix à faire, par l'éditeur ami des lettres qui me les avait demandés; et je me suis interdit d'y rien changer. Si, en effet, la réunion d'articles de journaux écrits en hâte, souvent sur le coin d'une table dans la salle de rédaction bruyante et animée, arrachés par l'imprimerie avant d'être relus, si une réunion d'articles, dis-je, peut avoir quelque intérêt, c'est à condition de laisser à l'œuvre qu'elle forme son caractère et sa date. Ce sont

là des impressions et des notes sur les choses et les hommes, qui ne peuvent guère valoir que par la franchise et la liberté des besognes improvisées. Le journaliste, qui a tant d'infériorités sur l'écrivain de cabinet, a,en revanche, cette compensation que son œuvre, éternelle esquisse, garde ce premier jet des idées et des formes qui plaît souvent, dans les ébauches des peintres, autant et plus que la perfection des toiles achevées. Corriger des articles me paraît prétentieux et dangereux. Enthousiasmes d'une heure, tristesses apaisées depuis, mauvaises humeurs oubliées, j'ai laissé, sans y toucher, tout ce que m'ont inspiré les événements, au jour le jour. Non, que je pense avoir été toujours clairvoyant ou même juste. Mais parce que, je le répète, l'intérêt du livre que j'offre au public, et qui sera suivi d'autres semblables s'il le veut, consiste seulement à fixer, à propos des questions qui se sont le plus récemment posées devant l'opinion, les impressions d'un homme qui ne réclame pour lui d'autre mérite que celui de la bonne foi.

En relisant les épreuves de ce volume, j'ai été frappé de la gravité des questions qui y sont abordées. Le journal « boulevardier »

comme on dit, où mes articles ont paru, passe pour être de ton joyeux et vif. Mais il avait été fondé et a été dirigé, jusqu'en ces derniers temps, par un homme dont le souvenir doit venir ici sous ma plume, M. Dumont, qui laissait ses rédacteurs, libres de toutes choses, suivre la pente naturelle de leur esprit. La mienne m'a souvent conduit à chercher, dans les incidents même les plus frivoles, les conseils, les avertissements, les espérances ou les menaces qui sortent des petits faits de la vie contemporaine. Les journalistes et les chroniqueurs en particulier, que de doctes nigauds déclaraient récemment inhabiles à tout, s'ils n'écrivent pas *ex-professo* l'histoire des mœurs ont, du moins, le mérite d'en préparer les documents, d'en indiquer même, parfois, un chapitre, d'en pressentir une conclusion. La chronique est une conversation et on sait l'allure des conversations. On commence par parler d'un jockey et on finit par traiter la question des causes finales. C'est ainsi que je ne me suis pas refusé d'aller des faits du jonr à leurs conséquences lointaines ; et si le lecteur trouve que j'ai mis quelque hardiesse parfois à ces excursions rapides dans le monde moral, il me rendra,

j'espère, cette justice, que, contrairement à trop de pessimistes, sincères ou affectés, qui le troublent et l'attristent, et dont Montaigne, déjà, disait : *Je hais les Tristes*, — ayant eu la joie de trouver que nous n'étions pas si mauvais qu'on le dit, je n'ai eu d'autre ambition que de faire partager cette joie au lecteur, qui aime à réfléchir et ne se refuse pas de rêver !

H. F.

20 Juin 1885.

LA

SAGESSE PARISIENNE

I

AUTOUR DU MARIAGE

Mariages nobles. — Mariages du monde. — Demise. — L'Amour au Sénat. — Le Divorce. — L'Education des filles.

MARIAGES NOBLES

J'aime mieux parler ici des œuvres qui paraissent, que des événements qui se produisent. Mais, parfois, un simple fait divers en dit plus long sur un problème social que l'étude la plus consciencieuse d'un écrivain. L'artiste, en effet, peut avoir des hésitations devant les imaginations de son esprit : il peut les trouver outrées et brutales. La vie, au contraire, parfois, déchire les voiles que nous osons à peine soulever sur les plaies sociales.

Et parfois aussi, elle met je ne sais quelle coquetterie à vous présenter un roman tout fait, bien composé, avec tous ses accessoires et sans négliger aucun des artifices de mise en scène que les auteurs habiles emploient. Il me semble que c'est le cas pour la petite histoire que je m'en vais dire, lue dans un journal de province, à laquelle je ne change rien que le lieu de la scène et le nom des personnages, car je veux pouvoir philosopher à mon aise sur l'aventure et parler franc, comme on parle à des personnages masqués.

Donc, dans une jolie petite ville de notre Midi, vivait un vieux célibataire fort riche, dix fois millionnaire, dit-on. Notre homme, en mourant, laissa toute sa fortune à sa cuisinière, que nous appellerons Sophie, en mémoire du plus célèbre des cordons-bleus contemporains. Était-ce la reconnaissance de l'estomac qui dicta ce testament ou celle du cœur? Sophie, fort accorte, eut-elle pour son maître les complaisances de la Babet de Béranger ? Était-elle « bonne à tout faire, » et son maître brûlait-il pour elle de plus de feux qu'elle n'en allumait à sa cuisine? Je n'en sais rien. Il ne me déplairait pas de penser que le vieux célibataire généreux était un misanthrope, un original de province, ayant constaté à la longue que tout lasse et tout trompe en ce monde, sauf une bonne table, un rôti cuit à point et une sauce ingénieusement maniée. Ce n'est pas un mal, d'ailleurs, de ré-

pandre un bruit qui encouragera nos cuisinières. Il y a bien des gens qui laissent leur fortune à leur médecin, et cependant, pour une longue vie, une bonne cuisinière fait peut-être plus que le docteur?

Quoi qu'il en soit, fille honnête ou complaisante, peu nous en chaut, voilà Sophie, du jour au lendemain, à la tête de dix millions. Une femme pour qui le tournedos à la moelle n'a pas de secrets, c'est déjà quelque chose : mais si on ajoute cinq cent mille francs de rentes, c'est un rêve ! Le bruit de l'héritage ne se fut pas plus tôt répandu que les épouseurs entrèrent en danse. Quelques tourlourous de la garnison se risquèrent timidement, confiants dans la légende qui veut que le cœur des cuisinières soit sensible au pantalon rouge; mais ils furent évincés et distancés par les gentilshommes! Ceux-ci, des castels voisins, si souvent semblables à ce château de la Misère que Gautier a peint de sa plume d'or, descendirent en ville et firent le siège de l'hôtel où la cuisinière rissolait jadis ses petits plats. Et l'un d'eux décrocha la timbale, — je devrais dire la casserole. Lorédan, — donnons-lui ce joli nom, — se présenta, fut exquis, plut, se fit agréer. Et voilà la cuisinière enducaillée !

Ah ! ma pauvre fille ! quelle méchante affaire vous avez faite là ! Vous aurez bien quelques petites compensations, tout d'abord. Vous pourrez dire, comme une brave femme qui avait au moins épousé

un brave soldat : « C'est nous qui sont les princesses ! » Vous pourrez, si vous avez sur le cœur les semonces de votre ancien patron, vous en venger sur votre chef, et, comme dans l'immortelle *Affaire de la rue de Lourcine*, lui dire, s'il manque un veau aux carottes : « Moi, je fais revenir les carottes à part ! » Mais ceci ne suffit pas au bonheur de l'existence. Sophie, devenue duchesse, risque de ne voir jamais qu'en rêve les salons du noble faubourg. Un gentilhomme qui se mésallie pour épouser une fille pauvre et de naissance bourgeoise, mais belle et qu'il aime, a pour lui tous les gens de cœur de sa caste. Mais la grosse dot est de trop. C'est une gêne. Quand le marquis de Villemer épousa la lectrice de sa mère, il l'épousa avec sa chemise pour tout bien. En ce cas, on peut compter sur le bonheur des époux. Mais quand la mésalliance est une affaire d'argent, quand on peut seulement lui soupçonner ce caractère, il est presque impossible que les choses tournent bien. L'épouseur, complimenté peut-être au cercle, est blâmé dans les salons. Souvent, l'épousée, qui a tout donné pour entrer dans le monde de la noblesse, n'y est pas conduite par son mari. Un récent procès nous a fait voir en plein ce qui peut arriver de tels mariages. La dame, que son mari n'a pas voulu mener dans « son monde, » a appliqué le système des compensations de ce bon M. Azaïs : elle a levé le pied avec un larbin superbe !

Je ne veux rien prédire de pareil pour la cuisinière Sophie, qui est peut-être une brave femme. Mais les désagréments de sa noble union ne se sont pas fait attendre et ont éclaté le jour de ses noces même. Elle a pu voir combien s'appliquait aux gentilshommes cette chanson philosophique de son pays, que les petits savoyards lui chantaient au marché, tandis qu'elle choisissait une sole pour « monsieur » :

« Quand ils vous font la cour, ils promettent tout :
Quand ils vous tiennent, en avant le bâton ! »

Certes, Lorédan ne fut pas jusques là. Mais la noce, cependant, se termina en bataille et faillit devenir sanglante, comme les nobles noces de Pirithoüs. Après le repas, qui fut sans doute exquis, madame monta dans sa chambre faire ses préparatifs de voyage, car, selon une mode que je goûte peu, c'est dans un ciel de lit d'auberge que devait monter et briller le premier quartier de la lune de miel. Son frère l'y suivit, et les adieux furent tendres. Sophie, bonne femme, avait promis de ne pas renier sa famille. Mais déjà son mari en avait assez, de cette famille de beaux-parents absolument inconnus à d'Hozier. Il entre dans la chambre, appelle le frère « saligaud, » — un troupier n'eût pas dit mieux, — et se met en devoir de l'expulser. Résistance. Appel aux armes. Le côté « cuisinière » se rue sur le côté « gentilhomme. » On tire même des revolvers, et voilà, ma pauvre

Sophie, que dès le premier jour, le torchon brûle à la maison !

Ce qu'il adviendra de ce scandale, on n'en sait rien. Mais je le note parce que, dans une forme excessive et pittoresque, ce vaudeville tragique de la noce finie en pugilat est un exemple et une leçon. C'est un exemple pour les filles riches, de la cuisinière à la marchande, qui ont la folie de la noblesse. C'est une leçon pour les gentilshommes coureurs de dot. Il ne faut pas qu'ils s'y trompent. Le monde, malgré sa grimace, ne les approuve pas. Les vieux blasons redorés ne sont plus que des hochets de chrysocale. On croit trop volontiers que le discrédit où est tombée la noblesse tient au règne, chaque jour grandissant, de l'argent, au progrès de la philosophie, à l'envie démocratique. Le mal ne vient pas de là. C'est la noblesse qui se suicide en croyant se sauver par des mésalliances. Elle périt pour n'avoir plus d'autre industrie que le mariage. Ce que la guillotine n'a pu faire en 93, les huissiers et les notaires le font aujourd'hui.

Moi, qui suis manant, encore que, pour quelque monnaie, je pourrais bien trouver un habile homme prouvant à tout venant que je suis plus gentilhomme que bien d'autres, je n'ai aucune haine ni aucune envie contre la noblesse. Je sais qu'elle a eu sa raison d'être. M. Taine a fort bien expliqué que pas un de ses privilèges primitifs n'a été autre chose que la récompense d'un service rendu. Puis,

les temps héroïques passés où, si le nôble féodal faisait payer redevance aux serfs, il les protégeait en échange de sa bonne épée, lourde aux Sarrazins, aux Anglais et aux Bourguignons, la noblesse a eu encore sa raison d'être par la tradition des grandes charges, qu'elle seule, ou à peu près, avait la capacité de remplir. Aujourd'hui, la noblesse n'a plus de rôle militaire exclusif, ni de tradition administrative et politique qui lui soit propre. Elle pourrait cependant, longtemps encore, triompher de l'envie démocratique, où il entre une nuance de respect, et du progrès philosophique, qui ne conseille pas toujours l'égalité tant qu'on le croit. Elle a un rôle admirable à jouer, et ce rôle, c'est justement d'opposer un contrepoids à l'argent qui, au fond, est plein d'estime pour qui le méprise. Je rêverais, pour ma part, d'une noblesse scrupuleusement fermée, qui travaillerait, au besoin, fièrement, comme les vieux gentilshommes qui labouraient l'épée au côté. Cette noblesse ne connaîtrait d'autres mésalliances que celles que veut l'amour et qui n'en sont pas. Elle ne chercherait jamais l'argent et, quand il viendrait à elle, elle lui demanderait ses origines. Au lieu de prendre l'or, la main avide, elle retournerait les écus et s'assurerait que cet argent, sans odeur pour le commun des mortels, ne flaire pas le crime, le tripot, l'escroquerie, ou, — ce qui est d'ailleurs moins grave, la poche grasse de la cuisine. La première donzelle venue ne pour-

rait pas dire qu'en France on trouve toujours un gentilhomme à épouser, en y mettant le prix ! En cela, je le sais, les gentilshommes ne feraient pas comme tout le monde. Mais quand on fait comme tout le monde, on abdique ce qui vous mettait au-dessus des autres, et le nom sans le respect de la tradition n'est plus rien.

C'est avec une douleur vraie que je vois disparaître, détruit par les nobles eux-mêmes, le préjugé de la noblesse. Quand un gentilhomme fait une sottise, ce n'est pas sans raison qu'on le remarque davantage que si la sottise vient d'un bourgeois. Dans cette attention que nous apportons aux actes de la noblesse, il y a du respect pour elle. L'admirable discours du père de don Juan à son fils est toujours vrai, qui dit que l'éclat des actions des ancêtres éclaire la bassesse des actes de leurs fils dégénérés ! La noblesse contemporaine n'a plus que des privilèges moraux, et ces privilèges ne peuvent lui être gardés que par des mérites de même ordre. Un Turenne qui serait poltron est cent fois plus coupable qu'un Dubois ou un Martin : celui-ci ne se fait pas d'histoire : celui-là efface l'histoire de sa maison. Quelle gloire ce serait pour la noblesse de France au lendemain de la nuit du 4 août, de réclamer, en échange de la considération qu'elle n'a pas encore toute perdue, une simple tradition d'honneur plus délicat que le reste de la nation ! Mais quand les gentilshommes se font tripoteurs,

brelandiers, coureurs de dots, ils descendent au-dessous de la moyenne des gens faisant même métier qu'eux. Vraiment dignes de ce nom, ils garderaient la coutume de Saint-Simon, à qui son valet de chambre venait rappeler chaque matin qu'il ne devait point perdre sa journée sans quelque noble effort. Une noblesse agissant ainsi, n'en doutez pas, se moquerait bien de la démocratie et n'aurait pas à redouter jamais cette suprême injure de la loi florentine qui, les nobles de la ville s'étant vendus à l'étranger, déclara que les criminels de tout ordre, à l'avenir, seraient proclamés gentilshommes !

MARIAGES DU MONDE

Vous savez la folle histoire du mariage de Mme X..., à la Madeleine. C'était vers la fin de l'Empire. La jeune mariée se présentait à l'autel, ravissante sous la couronne de fleurs d'oranger, escortée de toute sa famille. Père, mère, oncle, tante, grand-père, grand'mère étaient là ; une de ces familles nombreuses et heureuses dont on dit : « C'est une tribu. » Mais, père et mère, oncle et tante, grand'père et grand'mère étaient tous séparés de corps et de biens, et, à l'occasion de la cérémonie, se revoyaient pour la première fois, qui depuis vingt ans, qui depuis dix. Le curé de la Madeleine, l'abbé Deguerry, adressa selon l'usage un petit discours aux nouveaux époux. Il leur recommanda la pratique des vertus chrétiennes, particulièrement de la patience. « Et, ajouta-t-il, quand viendra l'heure de la séparation inévitable, elle vous trouvera préparés. » Vous pensez si l'on rit dans l'assistance de ce *lapsus* de l'abbé Deguerry, qui pouvait bien être une malice, car l'abbé avait beaucoup d'esprit, et d'esprit mondain.

« Quand viendra l'heure de la séparation inévitable » est un mot qui pourrait être replacé dans le prône de bien des mariages élégants ! Il est admis qu'il n'y a pas de position sociale chez nous, pour une femme qui n'est pas mariée ou ne l'a pas été. Le veuvage est un bâton de maréchal qui n'arrive pas toujours, ni assez tôt pour qu'on en use. La séparation, — cela est triste à dire, mais cela est, — apparaît donc souvent, dès le premier jour des fiançailles, comme le correctif possible des mauvais hasards du mariage. En ceci, comme en beaucoup de choses, les gens riches s'arrangent avec la loi. Ils rétablissent le divorce qu'on nous refuse ; et quant à la question des enfants, ils la simplifient, en en ayant le moins possible. La femme séparée, suspecte dans la petite bourgeoisie, est reine dans le grand monde.

Aussi, on y va gaiement ! Jeunes hommes et jeunes filles, celles-ci encore plus que ceux-là, sont d'une docilité admirable à contracter des mariages de convenance, quand même ils conviennent à tout le monde excepté à eux, se disant que « l'heure de la séparation inévitable » n'est pas si terrible après tout, et que de Mme A... à Mme Y... — tout l'alphabet peut y passer ! — on ne s'en est point mal trouvé. Et nous voyons, de la sorte, des séries de procès, qui font la joie des juges, des avocats et de la galerie, sans trop nuire à ceux qui les soutiennent, surtout quand l'argent n'y joue pas un

trop vilain rôle. Quand ces procès sont amenés par la légèreté de la femme, je ne trouve rien à en dire. Les Français ont là-dessus une opinion absolument unanime. De Dunkerque à Bayonne, ils estiment que c'est une œuvre pie de tromper un mari, à moins que le mari ne soit eux-mêmes, et encore ne s'arrêtent-ils pas à cette hypothèse invraisemblable. Mais il est une remarque que je veux faire à propos des procès où la séparation est le résultat de l'inconduite du mari. Cette remarque, c'est que les maris qui trompent leurs femmes, neuf fois sur dix, sont faits pour être les meilleurs maris du monde. Ils ont toutes les qualités conjugales, générosité, confiance, fidélité, amour du foyer; seulement, par un singulier paradoxe, ils mettent leurs qualités aux pieds de filles qui n'apprécient généralement que la première.

Plus je deviens vieux, plus je pardonne à l'amour. Amour coup de foudre, amour-passion, amour-caprice, amour-galanterie, tous les amours que ce grand fendeur de cheveux en quatre, qui est Stendhal, a décrits et classés, je comprends tout, j'excuse tout, parfois même j'envie ! Mais ce qui m'échappe absolument, c'est l'amour conjugal, l'amour pot-au-feu, appliqué à des filles. Or, c'est presque toujours ce genre d'amour dont il est question dans les procès en séparation. Il est extrêmement rare qu'un mari joue les Antony avec

une autre femme mariée que la sienne, que la passion l'emporte vers une de ces jeunes folles dont les imaginations dépassent en rêve les réalités de l'amour, que le coup de foudre le jette aux genoux d'une de ces diablesses, rares dans le monde des courtisanes, mais encore assez nombreuses dans le monde d'*à côté*, dont les caprices donnent aux hommes une ivresse irrésistible et douloureuse. Non, presque toujours, au fond de ces procès, on découvre le plus bête des *collages*, la plus sotte cristallisation de l'habitude. Monsieur y sacrifie tout, et de peur d'échapper à son triste sort, il se fait signer des petits papiers ! Il adopte les enfants du coiffeur de madame ! Et ne croyez pas qu'il mène une vie à outrance, faite de petits soupers, de gaies débauches, de défis à la morale, de révoltes de l'imagination et des sens, contre les prescriptions du Code et de la vertu. Jamais de la vie !

Don Juan, au lieu de se couronner de roses, se coiffe d'un bonnet de coton. Au lieu de jouer un palais à Venise sur un coup de dé, comme les héros de Musset, il joue le bésigue chinois en vingt mille points avec sa « belle-mère », M[me] Cardinal, une vieille coquine qui n'est ni belle, ni mère. Eh ! grand nigaud qui ne sais plus aimer les filles comme on les aimait au temps passé, joyeusement, aime donc ta femme ! Si tu parviens à vaincre le mélange de timidité et de grossièreté qui est le fond du caractère de presque tous les viveurs mo-

dernes gâtés par les marchandes d'amour, tu trouveras peut-être quelqu'une des surprises qu'une honnête femme garde derrière ses pudeurs. Paresseux, qui, au lieu de greffer soi-même la rose capiteuse sur l'églantier, t'épuises et t'obstines à chercher le fade parfum des marguerites effeuillées! Tu passeras, ayant platement apaisé ta soif à la fontaine Wallace, sans avoir découvert la source que tu avais sous la main. Au lieu de vivre en mari avec ta maîtresse, bourgeoisement encoquiné (trompé d'ailleurs, cela va de soi), essaye de vivre en amant avec ta femme. Mais tous ces grands audacieux de la vie à outrance ont une peur terrible d'une politique féminine qui exige de l'audace, de l'esprit et des reins. A la passion ils préfèrent le vice ; à l'inconnu, la banalité ; à la femme qu'ils feront, celle que d'autres ont faite.

Ce qui m'ennuie, quand je regarde ce qu'on appelle les scandales du monde, c'est que la passion en est presque toujours absente. Pas un petit enlèvement, pas un coup de tête ! Unanimement, le *collage* — je me sers à dessein de ce vilain mot — reprend le mari ; et la femme en se séparant n'essaye jamais autre chose qu'une reprise de dot. Voilà pourquoi tous ces procès nous paraissent tristes. A qui s'intéresser? à personne. Mais quand la passion s'en mêle, c'est une autre affaire.

Ainsi, ces jours-ci, tranchant sur le fond banal des querelles judiciaires entre époux, nous avons

eu un procès dont il est défendu de rendre compte, mais dont il est permis de parler. L'amant est un étranger, un de ces Arméniens souples, intelligents et beaux, aux longs cils, raffinés et naïfs à la fois. Il fait des vers, il écrit des lettres brûlantes, il passe sous les fenêtres, il est à la sortie des églises, il a vingt ans. Il a corrompu une institutrice, comme Roméo a gagné la nourrice de Juliette.

Aux choses de l'amour les vieilles sont expertes
Et s'y mêlent toujours avec quelque douceur !

Et la jeune fille bien éduquée au couvent à la mode, c'est Juliette, qui dit si gentiment : « Ah ! je voudrais rester dans les convenances, mais adieu les cérémonies ! »

Et elle dit si bien adieu aux *cérémonies* qu'un beau jour, la voilà qui part avec trois chemises dans son sac, et ses dix-sept ans sur les lèvres, et s'en va voir, en Angleterre, si le forgeron de Gretna-Green vit encore, et marie toujours les amoureux. A la bonne heure, brave petite fille ! autrement honnête que d'autres que je sais, qui auraient mis de côté le bel amoureux en réserve pour l'adultère futur, inscrivant son nom, comme un nom de danseur, sur un carnet de bal, à la première page du roman rêvé pour le lendemain du mariage. Elle aime, elle le dit, et elle va ; elle se lève la nuit comme la Sulamite à la recherche du bien-aimé. O ! vous, femmes qui passez, dites-le-moi, n'avez-vous pas vu mon bien-aimé ? Et les femmes, fort

avisées, correctes, et qui n'iraient point à un rendez-vous sans voile, disent entre elles : Voilà bien une petite folle ! Mais moi qui aime les franches amours, je souris et je salue !

Aujourd'hui, l'oiseau envolé est repris, et on l'a remis en cage. On prétend même, ce qui fait rire Cupido, qu'il est rentré avec toutes ses plumes... La jeune fille, dans un couvent, rétracte son amour, on plaide, et on chicane ce pauvre forgeron de Gretna-Green ou le clergyman qui l'a remplacé ; on discute le consentement de cette envolée d'un cœur vers un autre, on nie la publicité de cet esclandre à ciel ouvert. L'autorité paternelle intervient. On met le pape de la partie.

Le mariage civil, bien sûr, ne vaut pas les quinze shillings qu'il a coûtés, et, pour qu'il soit bon, il y manque à peu près tout. Mais le mariage religieux, dont on fait surtout cas dans le monde de l'épousée ? Je voudrais être le pape pour juger du cas, en ouvrant au hasard le livre saint, comme font les Persans pour rendre la justice et je m'arrangerais pour que la page s'ouvrît là où il est écrit : « *Consummatum est !* » Que voulez-vous faire de la vie de cette jeune fille, si vous ne voulez pas en faire la femme de celui qu'elle aime ? Qui nous dira ce qu'elle pense et ce qu'elle souffre dans ce couvent à propos duquel Diderot ajouterait un *post scriptum* à sa *Religieuse ?* Comment, en six mois, on a fait une pénitente de cette amou-

reuse ! Ah ! dieux de l'Olympe, venez au secours de la recluse ! Que Cupidon la console à Matines, que Vénus, à Ténèbres, lui fasse voir, dans le cierge de l'autel, l'étoile du berger qui s'allume, et que, pour une fois qu'une demoiselle bien élevée et un jeune homme *chic* se sont aimés comme Daphnis et Chloé, l'aventure ne se termine pas à la confusion de l'Amour !

DENISE

Quand cet article paraîtra, *Denise* aura été jouée à la Comédie-Française et les lecteurs du journal sauront ce qu'il faut penser de la pièce nouvelle de M. Dumas. Mais je ne dois parler ici que de l'idée générale qui domine l'œuvre, et c'est bien assez. Car cette idée est une de celles qui tiennent le plus au cœur des femmes en même temps qu'elles divisent le plus leurs esprits, et c'est en me mettant, autant que faire se peut, à leur place que j'en parlerai.

L'idée mère de *Denise* n'est autre chose que l'idée principale des *Idées de madame Aubray*, reprise sous une autre forme, très dramatisée. Un honnête homme doit souvent et peut toujours épouser une femme qu'il aime, quand même cette femme ne serait plus vierge et ne serait pas veuve. Voilà la thèse de *Denise*, thèse que Mme Aubray soutenait déjà il y a quinze ans, et que son vieil ami le docteur Barentin trouvait « raide ». Mais en morale, ce qui est raide, c'est souvent une chose à laquelle,

tout simplement, nous ne sommes pas habitués, et qui, allant contre nos mœurs et nos préjugés, n'a pas même attiré notre réflexion. On vit si bien sur les choses convenues, et les choses convenues ont si souvent de bonnes raisons d'être! Seulement c'est le rôle du moraliste de penser pour nous aux choses auxquelles nous ne pensons guère et de venir nous demander, de temps en temps, si nous ne ferions pas bien de réfléchir aux problèmes que l'accoutumance nous a seule fait considérer comme résolus? Car nos habitudes d'esprit et nos lois sociales peuvent être des erreurs, et, ce qui est bien pire que des erreurs, des injustices, dont souffrent parfois des êtres tellement pris eux-mêmes par l'habitude, tellement façonnés par les conventions reçues qu'ils ne songent même pas à se révolter!

La morale mondaine, aujourd'hui, qui convertit volontiers ses opinions en dogmes irréfutables, est qu'on peut honorablement épouser une veuve ou une femme divorcée, mais qu'on ne doit pas épouser une jeune fille qui a eu un amant. Si le scandale, — le scandale, c'est l'amour, — n'a pas été public, l'épouseur peut ignorer ou faire semblant : mais si la jeune fille a été mère, même en l'épousant pauvre et avec sa chemise pour dot, le mari s'expose à un blâme, extrêmement sévère en certains milieux, particulièrement dans les milieux où l'on trouverait tout naturel qu'il séduisît de nouveau la demoiselle et l'entretînt. Bref, quand une jeune

fille a faibli, tout ce qui la relève est condamné, tout ce qui l'abaisse est approuvé ou excusé. La vertu du monde se fait la recruteuse de la prostitution. Ne pardonnant pas la faute unique, elle pousse à la faute répétée, — à moins qu'elle ne jette la victime de l'opinion dans le désespoir et le suicide.

Avant de savoir et de dire comment cette opinion s'est faite chez nous, remarquons d'abord combien elle est cruelle! La sévérité sociale, du premier coup, dépasse ici la justice divine. Outre que Jésus, qui restera le poète et le sage aimé des femmes alors même qu'il aura cessé d'être leur Dieu, pardonne à la courtisane, à la courtisane ayant vendu son corps et fait commerce de son amour, il pardonne encore à la femme adultère. Or, celle-ci sait bien ce qu'elle fait. La cruauté irrationnelle du monde consiste en ceci que, plein d'indulgence, dans la pratique de la vie, pour les femmes mariées qui ont aimé ailleurs qu'au lit conjugal, accordant toutes les circonstances atténuantes à l'adultère, il ne pardonne rien à la jeune fille. Couramment dans tous les salons, on entend dire d'une femme qui trompe son mari : Que voulez-vous? quand on l'a mariée elle ne savait pas ce qu'elle faisait! Et cette raison qu'on refuse à la jeune fille pour se défendre contre un époux déplaisant, on exige qu'elle l'ait pour résister à un amant aimable! Elle s'est laissé sottement marier

et elle a bien fait, si bien fait qu'on la plaint et qu'on lui pardonne de chercher quelque compensation à son erreur, et qu'on la relève, pour ainsi dire, de son serment! Elle s'est laissé aimer par un homme qui lui promettait toujours le mariage, et on ne lui pardonne pas la faiblesse qui n'a fait de tort qu'à elle-même! O le beau raisonnement! O l'effroyable justice!

Mais les hommes et les femmes qui raisonnent ainsi n'ont-ils jamais été jeunes, n'ont-ils jamais su ce qu'était une fille de seize ans? La séduction d'une jeune fille est une chose si misérablement facile que les Don Juans qui gardent un peu d'honnêteté y répugnent, comme un brave soldat répugnerait à entrer en lice contre un adversaire désarmé. Presque toujours, d'abord, l'éducation détestable donnée aux filles excite leur curiosité plus qu'elle n'éveille leur prudence. Dès qu'une enfant a sept ou huit ans, les plus sages mères, doublées des confesseurs, mettent entre ses mains la boîte fermée de Pandore et lui défendent d'y regarder. La jeune fille se promène, sa boîte à la main, dans un monde qui passe son temps à lui vanter ou à vanter autour d'elle la douceur des secrets que renferme cette boîte terrible et séduisante. Que peut d'ailleurs l'éducation contre ces deux forces, la nature et l'idéal? Le séducteur qui s'adresse à la jeune fille a pour lui, d'abord, la nature, et ces troubles exquis et puissants de la jeu-

nesse, et ces larmes qu'elle amène, et ces frissons inconnus qu'une poignée de main fait courir jusqu'au plus profond de l'être. Et non seulement il s'adresse, avec une incroyable puissance, aux sens, d'autant plus impérieux que la jeune fille est plus ignorante, mais il s'adresse encore aux âmes, en faisant appel au sentiment le plus délicat, le plus élevé qui soit au monde, la confiance! Ayez confiance en moi qui vous aime, disent les mendiants ou les voleurs d'amour! Et comment, quand on aime, ne pas avoir confiance en l'être aimé? Le galant homme offre son portefeuille, sans reçu, à son ami. N'y a-t-il pas d'excuse pour l'amoureuse qui livre son capital à l'emprunteur suppliant en rougissant de la défiante avarice qui lui conseillerait d'attendre le reçu que visent les mairies? Si je demande l'indulgence pour les jeunes filles qui succombent, c'est que la chute a pour raison ce que la nature a de plus fatal, et ce que le sentiment a de plus noblement délicat!

Les hommes, au fond, excusent ces fautes de l'amour où l'argent, le méprisable argent, n'a nulle part. Ils admettent l'entraînement, et, au nom de cet entraînement, pardonnent même au séducteur, beaucoup plus conscient. Ils excusent, mais ils ne réparent pas. Dans leur épouvantable orgueil et dans leur égoïsme plus épouvantable encore, ils partent de cet axiome, eux qui viennent au mariage repus d'amour et souvent usés de corps et d'âme,

que le monde leur doit la double virginité du corps et du cœur pour leur épouse. Mais qu'y a-t-il au fond de cette prétention masculine ? L'amour de la virginité physique, n'est, hélas ! qu'une affaire d'imagination quand elle n'est pas un goût pervers né d'une corruption profonde. Maîtresses savantes et jeunes innocentes, c'est le rêve de tout viveur. Je ne nie pas que le rêve soit agréable ; mais il n'est pas très respectable. Et ce rêve, peu d'hommes le réalisent, surtout quand ils y joignent le désir d'être les premiers qui aient plu à la femme à laquelle ils ont la fatuité de croire qu'ils plairont toujours ! Émile de Girardin a écrit qu'il n'y avait pas de demi-virginité. C'est pourtant une demi-virginité que neuf filles sur dix apportent à leurs maris, si un baiser, un désir, une pensée altèrent la pureté des corps et des âmes. Entre nous, combien elle est rare celle qui, avant d'aborder les sérieuses réalités de la vie, n'a pas eu son rêve, son petit roman parfois ? Quel cœur n'a battu qu'une fois, quelque innocent qu'il soit resté ? Quelle fille, avant le coup de foudre de l'amour qui nous prend notre vie, n'a vu passer dans le ciel les éclairs des soirs d'été ? Quelle est celle qui a toujours tout refusé, même une pensée à son oreiller discret ? Je ne parle pas ici de ces filles savantes et corrompues, plus coupables que celles qui se donnent tout entières, et qui savent allier l'art du plaisir au salut de leur virginité. Je prends les plus pures des

femmes. Le mari a été le seul à les posséder. Mais a-t-il eu tout et n'y a-t-il pas un coin de leur âme où un souvenir ne soit resté, comme une fleur oubliée dans un livre, desséchée aujourd'hui, mais qui a eu son heure de parfum et de couleurs vives? Même dans le monde bourgeois le plus austère, l'épouseur qui trouve une femme vierge de cette virginité absolue comme la blancheur des neiges sur les montagnes où jamais un pied humain ne se porta, celui-là doit quelque chose au hasard. Je crois aux fleurs d'oranger sur le front de nos mariées. Mais, homme orgueilleux qui tiens la fleur close en ton parterre, arrête donc le vent qui en a porté le parfum au passant de toutes les heures de la jeunesse!

Si on va bien au fond des choses, ce sentiment de jalousie profonde qu'ont les hommes, cette fureur qu'ils montrent d'être et le premier amant, et le premier et le seul amour de leurs femmes, cette ferocité de propriétaires, n'est pas plus un sentiment sincère qu'il n'est un sentiment naturel. Être trompé est une douleur atroce pour l'homme qui aime; c'est de plus une souffrance intolérable de vanité pour les imbéciles qui ne peuvent supposer qu'on ne les préfère pas à l'univers entier : et, comme les imbéciles sont en majorité dans le monde, le cocuage, qui ne devrait inspirer qu'une haute pitié, excite le rire et s'est fait ridicule. Mais quelle souffrance pour les grands

cœurs ou quel ridicule pour les petits esprits peut-il y avoir à ne pas avoir été préféré par qui ne vous connaissait pas ! Et être préféré, n'est-ce pas tout en amour ? N'est-ce pas la garantie suprême du bonheur ? L'oubli d'un homme qu'on n'aime plus n'est-il pas fait pour rassurer assez l'humeur inquiète de l'homme qui est aimé ?

Quand je cherche la raison de la sévérité du monde pour les braves gens comme le héros de *Denise*, qui savent aimer assez pour pardonner, — et ce mot encore est de trop, — je ne la trouve que dans un préjugé, né de vilains appétits physiques, et aussi d'un phénomène qu'on pourrait appeler un phénomène d'atavisme historique.

Dans toutes les sociétés aristocratiques et tyranniques, le maître quel qu'il soit, du roi au financier, a toujours voulu par un goût de vanité sauvage plus que de volupté éclairée, avoir les prémices de toutes les filles qui lui plaisaient. Peut-être y avait-il là un secret instinct de race ? Quoi qu'il en soit, le maître affranchissait l'esclave et la mariait, comme le roi dotait sa maîtresse, en quoi Turcaret s'empressait de l'imiter. Les hommes qu'épousaient ces femmes, (souvent ils furent heureux) n'en étaient pas moins à plaindre ou à blâmer, car les uns subissaient une volonté arbitraire et les autres, mille fois plus misérables, obéissaient à un sordide intérêt. Ce fut cependant un honneur de *réparer*, pour le compte des maîtres et des rois. Mais à

mesure qu'une notion plus haute de la dignité fut entrée dans le monde, les *réparateurs* furent justement honnis et méprisés. Ne se pourrait-il pas que nous soyons, en telles matières, sous l'influence d'opinions justes d'abord, mais qui deviennent des préjugés en survivant aux mœurs qui les ont fait naître ? C'est bien possible. Mais il faut que notre époque, qui veut être l'ère de tous les progrès, fasse un pas de plus vers l'idéal de l'amour, Or, l'idéal de l'amour, où est-il ? Il est dans l'union librement consentie des êtres librement choisis l'un par l'autre, union où le respect joue un rôle comme la passion, où le désir se double du devoir accepté, et qui s'imposera au monde sous toutes les formes qu'elle pourra prendre, en commençant par s'imposer aux moralistes, toutes les fois que l'argent, qui est le grand ennemi de l'amour, sera, pour les gens qui s'aiment, comme s'il n'existait pas. Car si l'amour est nu, c'est qu'il est et doit être, avant tout, désintéressé. C'est un brave homme d'évêque qui a fait ce joli commentaire sur la nudité charmante d'Eros !

L'AMOUR AU SÉNAT

N'ayez ni crainte ni espoir ! Je ne vous raconterai pas ici quelque histoire d'amour arrivée à quelqu'un de nos pères conscrits, quoique j'en sache de plaisantes, et capables de dérider les gens, même par les tristes jours de froidure et de pluie que nous subissons. Le Sénat s'est occupé d'amour cette semaine, mais c'est pour le compte de trente-six millions de Français, qui le font, l'ont fait ou le feront. Il a discuté la question de la recherche de la paternité, et c'est de ceci que je veux vous dire deux mots, deux mots sérieux, car la question est fort sérieuse et prête mal à rire.

Il y a six ans, — vous entendez bien ? six ans ! — un honorable sénateur du centre gauche, et plus « centre » que « gauche », M. Bérenger déposa une proposition de loi autorisant, en certains cas, la recherche de la paternité naturelle. Après deux mille cent quatre-vingt-douze jours de réflexion, le rapport de la commission a été déposé. Les sénateurs vont lentement, ménageant leur monture,

pour aller loin. Il y a quelque temps, un des plus aimables d'entre eux avait amené au Sénat, pour lui faire voir la séance, une fillette de douze ou treize ans. « Mon cher collègue, lui dit un railleur, je vous prends en bonne fortune ; mais, vous le savez, la loi ne plaisante pas avec les détournements de mineures ! » — « Bah ! répondit le sénateur, quand je serai prêt, la petite sera majeure ! » Le Sénat applique la même méthode aux projets de loi qu'aux fillettes : il leur laisse le temps de grandir. Et, pour le projet de M. Bérenger, il a eu beau se présenter au Sénat avec le charme de l'âge mûr, le Sénat lui a fait la figue, comme dit Rabelais. Il n'entend pas du tout qu'on recherche la paternité, et M. Cazot a magistralement déclaré, en gasconnant à ravir, que ce serait une sorte d'impiété de toucher au Code civil, à ce Code civil qui touche à tout, et nous tient serrés, harnachés, enveloppés de brides et munis de martingales, comme un cheval de sang au dressage.

Le projet de M. Bérenger était, cependant, fort anodin. L'enfant naturel ne se présentait pas devant le Sénat le poing sur la hanche, hardi, menaçant même, comme on l'a vu parfois. Il ne réclamait pas les droits absolus qu'ont réclamés pour lui, entre autres, MM. A. Dumas et de Girardin. Il demandait tout simplement à faire valoir ses droits dans le cas, assez rare, où il serait né d'un viol, et dans les cas, plus fréquents, où la grossesse de la

mère remonterait à l'époque d'une séduction avérée, ou bien encore quand l'enfant naturel a une longue possession d'état.

Le code civil permet la recherche de la paternité dans une seule espèce : quand il y a eu enlèvement. Mais les enlèvements sont tout à fait rares, et la chaise de poste des romans du siècle dernier, avec des pistolets dans les poches de la voiture, a été mise sous le hangar des vieux accessoires de théâtre. On n'enlève plus les jeunes personnes. C'est vieux jeu. Quand la chose se fait, on risque, comme l'a raconté M. Dumas, de voir s'ouvrir une fenêtre dans la nuit et d'entendre une mère prudente recommander à l'enlevée de ne pas oublier sa couverture ! Mais on séduit sur place. Seulement qui séduit ? Est-ce l'homme ? Est-ce la femme ? Un grand débat s'est élevé là-dessus au Sénat, et M. Cazot a affirmé que c'était en général la femme, même fillette, qui ouvrait les hostilités et préparait sa propre chute.

Paradoxe ! s'est écrié M. Bérenger. Pas tant paradoxe que cela ! Il est incontestable que, depuis Joseph, les hommes ont eu souvent à se défendre contre des coquetteries féminines, qui vont parfois aux dernières vivacités. Dans notre monde bourgeois, encore qu'on y trouve des jeunes filles singulièrement détraquées et perverties, la séduction, — l'excitation à l'amour, si vous trouvez que le mot séduction est ridicule appliqué aux hommes, — est

2.

assez rare : prudentes et avisées comme de vieux juges, les demoiselles savent qu'il faut commencer par le mariage, quitte à ouvrir ensuite la porte ou la fenêtre à l'amour. Elles arrêtent la flirtation au moment psychologique, souvent avec un étrange sang-froid, comme ces gens de guerre expérimentés qui abandonnent les approches d'une place pour concentrer la défense dans la citadelle imprenable. Mais à l'atelier? Mais aux champs? Les choses n'y vont pas de même. Une petite apprentie parisienne, vicieuse de naissance, concevra très bien le projet de «faire» le patron, surtout si la faute commise lui crée un droit, et la rouerie grossière d'une fille de ferme va très bien jusqu'à comprendre l'avantage qu'elle peut trouver à mêler ses sabots avec les sabots de « not' maître.» Il y a d'infinies précautions à prendre avant de se rendre, en cette matière, à la requête des femmes, qui se sont fait précéder, pour la campagne entreprise, par une avant-garde de vitrioleuses. Je ne sais pas si la loi pourrait tout prévoir. Les femmes qui passent pour avoir été séduites par un homme ont souvent plus d'un péché mignon à se reprocher. Elles pourraient, dans un moment de franchise, dire comme cette honnête dame à qui on demandait de qui était son enfant, et qui répondait gaillardement : « Hé! quand je m'assieds sur une bourrée d'épines, sais-je celle qui me pique? » Je laisserais donc assez volontiers les séducteurs et les séduites ou les sé-

ductrices et les séduits se débrouiller entre eux. Tout au plus, peut-on remarquer que notre droit ancien donnait à toute fille-mère le droit de réclamer des aliments à l'homme qu'elle désignait comme le père de son enfant.

Mais, laissant la séduction, qui est douteuse, et le viol, qui est rare, je crois que le Sénat aurait pu accorder une attention légitime à la situation des enfants qui ont une possession d'état. Sur quatre ménages, à Paris, il y en a un, au moins, qui n'est pas régulier. On « se met avec une femme », dit le faubourg : on a un « collage », dit le boulevard, plus énergiquement cynique que le faubourg. Les fournisseurs, de bonne foi, les amis de la maison, par courtoisie, donnent à madame le nom de monsieur. Des enfants naissent. Le père n'a aucun doute sur sa paternité. Par une raison quelconque, qui le plus souvent est une pensée de mariage avec la mère, le père ne reconnaît pas ses enfants ; mais il les élève, crée pour eux cette possession d'état, dont parle la loi. Puis, un beau jour, il arrive que la femme démérite ; bien plus souvent, car, par un phénomène bien parisien, les concubins sont moins trompés que les maris, — c'est l'homme qui abandonne le faux ménage. Il se dégoûte de la femme vieillie ; il fait un mariage d'intérêt ou une « fin », un mariage d'ambition. Et, dans ce cas, les enfants qui, parfois jusqu'à la vingtième année, ont eu un père, qui ont, dans la pratique, porté son nom, qui

ont été inscrits sous ce nom dans les écoles, se trouvent brusquement rejetés, tout lien étant rompu, dans l'isolement de la bâtardise. Il y a là une flagrante iniquité sociale. Car, dans ce cas, la paternité, sans doute, sans surprise, sans interruption, leur a été acquise par un long consentement tacite du père.

Je ne vois pas ce que la morale, dont M. Cazot a eu la bouche pleine au Sénat, aurait à perdre si, par exemple, quand un homme qui a vécu vingt ans avec une femme, et a élevé les enfants qu'il a eus d'elle, mourant intestat, ces enfants pouvaient se réclamer de la paternité? On nous dit à cela que ce serait créer un état mixte, à côté et en dehors du mariage. C'est là, je le sais, que gît le lièvre. Mais le droit romain, que nous avons strictement copié en tant de choses, ne consacre-t-il pas cette situation mixte, que les mœurs de tous les temps ont créée? Libre de tester, libre de faire sortir du concubinat des effets civils, le Romain pouvait, mieux que nous, obéir aux lois de la morale naturelle. La vérité est que le Code civil, qui a des « fanatiques », comme l'a joliment dit M. Bérenger, est, ainsi que toutes les choses humaines, susceptible de réformes, et que c'est un grand malheur pour nous de nous trouver sans cesse en présence de légistes qui ont pour ce livre, sorti de la main des hommes, une superstition égale à celle que les brahmanes ont pour les Védas!

Quand on a fait le Code civil (1804), deux

choses étaient à noter : tout d'abord, une nouvelle classe de propriétaires, depuis dix ou douze ans, possédait le sol, classe de propriétaires âpres, égalitaires, qui a été jusqu'au bout de sa victoire : puis, Napoléon préparait ce qu'un de ses maréchaux appelait « la grande capucinade. » Le mariage, dans la période de 1791 à 1804, avait été dépourvu de consécration religieuse, de solennité. Souvent, on s'en passait. « Lumières du ciel, écrivait Chateaubriand lui-même, vous fûtes les flambeaux de leur hyménée ! » Par une pente de réaction, en partie légitime, on traita donc la question du mariage avec une préoccupation catholique. Le divorce fut maintenu, il est vrai. Mais toute filiation naturelle fut considérée comme n'existant pas. Le sacrement prima le contrat, à l'insu même des rédacteurs du Code. Or, l'idéal trop élevé du mariage est une source de désordres sociaux. Là, comme ailleurs, le grand mot de Pascal est vrai que : qui fait l'ange, fait la bête. En refusant aux enfants naturels tout état civil, tout recours, toute défense, la société se fit barbare. L'idéal humain, ce qui n'est pas rare, alla contre la loi de la nature.

Cette barbarie n'a même pas reçu des mœurs le correctif qu'elle en eût reçu sous l'ancien régime. Sans parler du seizième siècle, notamment en Italie, nos vieilles mœurs françaises gardaient volontiers une place au bâtard, considéré comme un

cadet de plus dans la maison. Quand Saint-Simon s'indigne contre la conduite de Louis XIV envers ses enfants naturels, ce n'est pas du tout parce que la paternité est reconnue : c'est parce que l'ordre de succession en France peut être modifié. Chez nous, la dureté du Code a entraîné celle des mœurs. Il a fallu des luttes éclatantes pour faire admettre, et encore ! les enfants sans famille légitime dans la société. Au bas de l'échelle sociale, ces pauvres êtres périssent par milliers : plus haut, ils ont à enfoncer les portes qui s'ouvrent pour d'autres. Chose singulière ! Les mœurs corrigent l'absolu du mariage par des complaisances sans nombre. Un homme qui est l'amant de la femme de son ami n'en perd rien de sa considération. Quiconque dénoncerait ce commerce, serait un goujat et cesserait d'être un galant homme. Mais l'enfant, personne n'y songe, même quand il naît de parents libres !

En vérité, nos bons sénateurs n'ont pas été sages. Ils auraient dû faire quelque petite chose pour ce qu'on appelle si joliment « les enfants de l'amour ». Ils ont eu peur d'être révolutionnaires, alors que c'est, au contraire, faire acte de conservateur que de mettre les lois de plus en plus d'accord avec les faits, tels que les donne le milieu social où l'on vit. A mon sens, cette discussion a été trop lestement menée, sans qu'une voix fît entendre le langage de la philosophie, je dirai pres-

que celui d'une pitié qui n'est que justice. J'aurais voulu qu'il se trouvât au moins un sénateur pour demander, à propos de la question soulevée, le rétablissement des tours. Ici, nul principe n'est engagé. La suppression des tours n'a pas amené de diminution dans le chiffre des enfants naturels. Puisque la politique entre pour quelque chose dans ces questions sociales, plus hautes qu'elle, le Sénat républicain pourrait se rappeler que les tours ont été supprimés par les philanthropes et les moralistes de l'Empire, philanthropes cruels et moralistes niais qui ont cru améliorer les mœurs en encourageant les obscénités des amours stériles, les pratiques funestes de l'avortement et le crime odieux de l'infanticide !

LE DIVORCE

Si vous remarquez que les boutiques de fleuristes sont dévalisées; si le marché aux fleurs a été « enlevé » en cinq minutes; si les champs de violettes sont dévastés, dites-vous que cela tient, non à un redoublement de galanterie de la part des hommes, mais uniquement à ceci : que les femmes ont envoyé des bouquets en nombre impossible à compter, pour joncher le seuil de l'appartement de l'honorable M. Naquet, sénateur! Car ce doux entêté, à force de patience, de persévérance, d'esprit aussi et de talent, a fini par faire voter au Sénat ce fatidique paragraphe de loi: *Le divorce est rétabli!* Et les femmes, un peu légèrement peut-être, sont contentes en général, sans parler de celles qui comptent user de la permission et qui sont folles de joie. Heureux M. Naquet! J'imagine qu'il ne tient qu'à lui d'avoir infiniment de bon temps cette semaine, et il n'aura pas peu à faire pour être à la hauteur de tant de reconnaissances féminines!

Le Sénat a gentiment sauté le pas. On prétend que la noble Assemblée, qui se sent menacée, a voulu avoir pour elle l'opinion des femmes, ce qui n'est pas maladroit, et leur a fait cadeau du divorce. Mais que vaut le cadeau ? Est-il aussi beau qu'il en a l'air ? C'est ce qu'il faut voir de près. Car cette question du divorce est une des plus délicates, des plus complexes, qui se puissent poser à l'esprit. Les opinions sont infinies, d'une variété étrange. Hommes et femmes sont, là-dessus, partagés. Dans la discussion du Sénat, on a vu les partis politiques se séparer, comme on se sépare dans les salons où l'on agite ce redoutable problème. Ce qu'il y a même de curieux à observer, c'est que les partisans et les adversaires du divorce se disent animés d'un même désir, d'une même passion : la défense des intérêts de la femme. Seulement ils entendent ces intérêts de façons toutes différentes.

L'idéal, nous sommes tous et toutes d'accord là-dessus, c'est l'amour dans le mariage. Se marier jeune, la femme avec ses illusions et sa candeur, l'homme avec sa force et sa tendresse, s'aimer comme des amants, devenir sages avec la venue des enfants, s'associer pour leur bonheur, et s'éteindre, la maison faite, comme Philémon et Baucis ; c'est le rêve humain. Lois, morale des philosophes religion, poésie, tout est d'accord pour célébrer cet idéal. L'amour, consacré par l'idée de la péren-

nité, et l'union indissoluble ont quelque chose de sublime, qui les mettent au-dessus des autres amours et des autres unions. Et les femmes, gagnent plus que les hommes à ce grand élan vers l'idéal On les prend jeunes, mais on les conserve vieillies. Elles grandissent avec le succès de leurs maris, elles participent à leur fortune et à leur gloire, comme elles sont associées à leurs efforts et à leurs travaux. Elles restent, enfin, maîtresses de la place pour élever les enfants, dont rien ne les sépare.

Il y a bien, dans les ménages, ce qu'un analyste du cœur humain, un peu superficiel, mais subtil, a appelé « la crise. » Vers un certain âge, l'homme a d'inquiétants retours de jeunesse et se trouve exposé à des tentations difficiles à surmonter. Un mari de quarante ans, qui n'est pas vilain homme, ou qui, ce qui est encore plus dangereux, a quelque mérite qui le met en vue, est exposé à ce que de hardies Putiphars lui saisissent son manteau, qu'il ne laisse pas toujours en leurs mains, prenant la fuite comme Joseph. Il est peu de contrats qu'un coup de canif n'ait effleurés. Les femmes, vers trente ans, ont aussi leur crise. L'amour conjugal s'est émoussé par l'habitude : le mari est devenu « mon bon ami. » On ne dit plus à leurs oreilles, doucement murmurées, les belles musiques des jeunes amours. Un époux qui revient de ses affaires, la tête remplie

de mille choses, n'a pas le loisir de passer aux pieds de sa femme les longues heures où l'on « tendresse » selon le joli barbarisme d'une femme. Par une contradiction immorale de la nature, les sens féminins s'éveillent presque toujours quand ceux du mari s'endorment. Le tentateur guette alors les délaissées. C'est l'heure où, à la pâle clarté de l'étoile du berger, le loup rôde autour des bergeries... Et combien de hasards en laissent la porte ouverte ?

Mais, disent les femmes sages, le mariage a justement cela de bon qu'il permet de conjurer la crise redoutable. On regarde vers le passé, qui est un berceau ; on regarde vers l'avenir, qui est une fille à marier, un fils à faire grand et riche ; et entre ce bonheur qu'on a eu et ce bonheur qu'on veut pour les autres, on prend courage, on lutte, on triomphe. Les ardeurs de monsieur se contenteront de quelques fredaines sans conséquence, pour qui une femme sage est tolérante, sa dignité d'épouse la sauvant des jalousies d'une maîtresse ; et les femmes un peu anxieuses, un peu rêveuses, un peu émues au bal, laisseront l'orage, peu à peu, se calmer dans leurs cœurs. Telle est la loi commune. Parfois, il s'y mêle une faute, ignorée presque toujours, souvent pardonnée. Le navire conjugal reçoit des avaries ; mais en fin de compte, il aborde au port. C'est l'essentiel.

A côté des ménages qui restent dans la loi commune, qui ont, avec des nuances, cette histoire

douce et banale que je viens de dire, il en est, on le sait, qui sont des enfers. Ici des femmes qui sont des monstres, et même pas de ces monstres parisiens que chante Mendès, qui ont au moins la beauté, mais des monstres purs et simples, des harpies et non des chimères ! Et aussi des maris infâmes, imbéciles, lâches, déshonorés ! Qu'importent ces exceptions douloureuses ? disent les adversaires du divorce. Mettons qu'il y ait dix mille, vingt mille femmes sacrifiées, leur sacrifice fait le mariage bien plus sûr, bien plus noble, bien plus beau pour les autres. Quelle est la grande chose qui ne fait pas de victimes ? La science a les siennes et l'art aussi, et le travail. Ne fera-t-on jamais la guerre, parce que le sang y coule ? Mais si sur les terres jadis françaises, inondées de ce sang, doit refleurir la fleur de la Victoire, qui hésiterait! Et on prêche ainsi la résignation. Le monde, ajoute-t-on, a des égards pour les femmes mal mariées : il va jusqu'à leur permettre une consolation discrète.

Soit, disent d'autres amis des femmes, partisans du divorce. Mais ce sacrifice est inutile, que vous demandez à une minorité, déjà considérable, de mal mariés. Le divorce est peu dans nos mœurs ; il n'est pas reconnu par l'Eglise, qui, d'ailleurs, tourne la difficulté en acceptant des cas de nullité que la loi civile n'admet pas : il est entouré de mille précautions, et ne restera pas à la fantaisie des époux.

Pourquoi une cruauté injustifiée ? Vous faites du mariage la plus haute expression du bonheur humain. De quel droit privez-vous de ce bonheur les hommes et les femmes que vous reconnaissez, par la séparation de corps, incapables de les goûter ensemble ! Vous défendez la dignité du mariage : défendez-le donc contre l'adultère, son ennemi. Ce n'est pas au sérieux que vous pouvez prendre, vous moralistes, cette définition du mariage : une institution sacrée, tempérée par l'adultère ! Si, comme la loi le portera probablement, la femme adultère ne peut épouser son complice, vous moralisez le mariage par le divorce, car les grandes passions seront prudentes et les caprices deviendront trop dangereux. Cette menace rendra les gens sages. « Un seul divorce, disait Stendhal, qui punit les tyrannies d'un mari, ou les caprices d'une femme,— empêche des milliers de mauvais ménages. » Il ne faut pas, ajoute-t-il, trop demander à l'homme et à la femme, et souvent quand on tombe le plus bas, c'est qu'on tombe d'un idéal trop élevé. Il y a toujours le grand mot de Pascal sur l'ange et la bête. Et l'Eglise elle-même, si elle maintient son idée sur le sacrement du mariage, a, dans la pratique, les indulgences de Jésus pour la femme qui succombe. Pourquoi la loi civile, qu'aucun principe n'engage, serait-elle plus sévère ? Elle peut, elle, délier ce qu'elle a lié. Elle le fait tous les jours. Par la séparation, elle désunit les corps et les

cœurs, divise la famille, règle les intérêts. Pourquoi, ceci fait, fermerait-elle la porte de l'avenir aux époux qui rompent avec le passé?

C'est, en vérité, quand on entend ces avis divers et tous les sons de ces cloches différentes, à ne plus savoir à qui donner tort ou raison! L'incertitude est bien plus grande encore si on cherche à savoir l'avis des moralistes. C'est là qu'Hippocrate dit « oui » et que Gallien dit « non »! Ouvrez un dictionnaire au mot divorce : vous verrez que Milton, ce grand chrétien, affirme que « ce n'est pas Dieu qui défend le divorce, mais le prêtre. » Et à côté de cela, une femme,(qui se passait bien du divorce, d'ailleurs, en se passant du mariage), le qualifie de « sacrement de l'adultère. » De nos jours, il a contre lui la plupart des moralistes, qui restent dans les théories, et, pour lui, la plupart des auteurs dramatiques qui voient la vie de près. C'est peut-être dans cette contradiction qu'il faut trouver l'opinion à se faire sur le divorce? En principe, hommes et femmes ont un intérêt à ce que le mariage, d'où naît la stabilité familiale, soit mieux qu'un contrat et s'élève au plus haut idéal. Mais, dans la pratique, on doit reconnaître que cet idéal est inaccessible pour beaucoup d'entre nous, qu'il faut être deux à y aspirer, et qu'on doit faire quelque chose pour les malheureux et les malheureuses qui se sont trompés en tentant l'aventure.

J'ai parlé de ceci avec bien des gens, bien des

hommes et bien des femmes. Et voyez l'apparente bizarrerie! Les plus chauds partisans du divorce que j'ai connus sont des hommes très bien mariés ou des femmes très honnêtes. Les uns et les autres frémissaient à la pensée de voir leur existence liée à un être indigne, leur conscience leur défendant de trop faciles compensations. Le mariage indissoluble, qui a des partisans parmi les moralistes sévères, mus par de hautes considérations théoriques, a aussi pour défenseurs les célibataires trop aimables et les femmes peu scrupuleuses. « Les jeunes femmes qui ont beaucoup d'amants, dit Stendhal, dans son livre de l'*Amour*, n'ont que faire du divorce. » Un mari qui vous assure un rang social et des amoureux qui vous donnent beaucoup de plaisirs, c'est aussi un idéal, celui de nombre de jolies femmes de Paris! Mais cet idéal charmant n'est pas très respectable. Les Don Juan aussi considèrent que le divorce c'est la mort de leur métier. La grande scène, la scène à faire de l'adultère, où l'amant, agité et fiévreux, montrant le poing aux étoiles, crie : Ah! que n'êtes-vous libres!... cette scène capitale et décisive, en général, n'a plus de raison d'être. « Mon ami, » dira, Madame, « un peu de patience. Je vais me faire jeter un plat à la tête par mon époux, — ce qui est élémentaire, et nous nous séparerons. Et dans deux ans je serai votre femme... » L'Antony de Dumas pourrait toper : mais nos joyeux Antonys de Salons

n'auraient pas assez des deux mains pour chercher leur chapeau et filer ! Le divorce, c'est l'épée de Damoclès de la galanterie, et ce qui doit peut-être le faire redouter, c'est qu'il attristera encore nos mœurs, — qui ne sont déjà pas trop gaies.

Les autres célibataires qui ne veulent pas du divorce, les prêtres, ont des raisons plus avouables, mais qui sont, plutôt que des raisons morales, des raisons de politique ecclésiastique. La morale n'a rien à gagner à ce que des êtres qui s'exècrent et se méprisent vivent ensemble, liés, en se trompant. L'objection théologique contre le divorce peut être tournée. La casuistique de Rome en a vu bien d'autres! Ce qui, en réalité, fait que le prêtre est opposé au divorce, c'est qu'il nous tient par le pardon de l'adultère, c'est que, même quand l'adultère n'arrive pas, il règne sur nous, à l'heure de la crise. Le directeur est alors le maître de la maison, le roi du ménage. Il fortifie, console et gouverne. Son action est bonne, je ne le nie pas. Entre la femme malheureuse, inquiète, et le prêtre chaste et malheureux, lui aussi, il se fait une union mystique, qui reste digne presque toujours. Mais cette domination s'exerce aux dépens de la loi naturelle, et ce sont de vivantes victimes qu'on offre au ciel, dans l'ombre du confessionnal!

Le divorce diminuera l'influence du prêtre ; il amoindrira l'idéal de l'amour. Mais il se peut qu'il soit nécessaire et juste, de cette justice un peu

basse et terre à terre qui est celle où, paraît-il, se complaisent les démocraties, qui, en abolissant la Foi, restreignent de plus en plus l'idée du sacrifice. L'idéal, c'est, entre nos mains, comme la peau de chagrin de la légende. Elle s'est amoindrie à des vœux insensés, à des aspirations chimériques; il nous en reste tout juste assez, pour nos petits besoins de chaque jour, sans penser à l'au delà de la vie, et aux chers et divins mensonges qui ne charment plus le rêve de l'existence.

L'ÉDUCATION DES FILLES

Qu'il le sache ou qu'il l'ignore, qu'il le veuille ou qu'il ne veuille pas, l'art est toujours le serviteur de la morale. L'école contemporaine des romanciers a eu beau effacer le second mot de l'antique devise : « On écrit pour raconter et pour prouver ; » elle a eu beau proclamer qu'il suffisait d'écrire pour raconter et même pour décrire, il n'est pas un roman, à moins qu'il ne soit tout à fait niais ou médiocre, d'où ne sorte une leçon. Quiconque fait œuvre d'art à son opinion. Quiconque trace un portrait a un avis secret sur son modèle, et, si le portrait est bon, l'avis se laisse deviner. C'est ainsi que, depuis quelque temps, les romans les plus dissemblables, écrits en français ou en patois, en style romantique ou en style *Revue des Deux-Mondes*, honnêtes ou passant pour ne pas l'être, étalés sur les tables des salons ou cachés dans les tiroirs dissimulés des secrétaires ou des prie-Dieu, ont abordé, nombreux et intéressants, le mystérieux problème de l'Éducation des Filles.

La grande artiste Thérésa qui, sans s'en douter elle aussi, est d'accord sur la morale avec les statisticiens les plus distingués de l'Institut, a mis à la mode le refrain hardi et honnête : « Faites des enfants ! » Il y a, en effet, une funeste conjuration de la pudeur des moralistes officiels, — ces imbéciles cruels ! — qui ont supprimé les tours, de la trop prévoyante sagesse des bourgeois et de la corruption hystérique des jeunes gens, hommes et femmes, pour appauvrir la production humaine. Le temps n'est plus où, en voyant les morts couchés sur un champ de bataille, Napoléon disait philosophiquement : « Bah ! une nuit de Paris réparera cela ! » Les nuits de Paris ne sont plus réparatrices depuis que le hideux Malthus donne ses conseils à Vénus qui les écoute trop. Mais, si on ne fait pas d'enfants, ne faut-il pas, aux causes que j'ai dites, en joindre une dernière : la difficulté de les élever, plus encore que celle de les doter, quand ce sont des filles ?

Flaubert, dans un livre mal composé et obscur, mais d'une observation souvent puissante, a essayé de dire ce que l'éducation sentimentale faisait d'un homme. Encore peut-on disputer sur le sens que lui-même attachait à ces mots, qui sont le titre de son roman, l'*Éducation sentimentale*. Il n'a pas abordé le problème de l'éducation des filles, se contentant, dans *Madame Bovary*, d'un mot jeté çà et là sur les antécédents d'Emma. L'étude, en effet

est des plus difficiles. Les femmes ne font pas très volontiers la confidence de leurs impressions de jeunesse. Elles craignent d'avoir à rougir d'une naïveté trop grande ou d'une précocité perverse. Celles mêmes qui sont assez philosophes pour être franches donnent à leurs aveux, malgré elles, quelque chose de leurs opinions et de leurs sentiments de l'heure où elles parlent. Il n'est rien de plus difficile que d'évoquer les sensations d'autrefois dans toute leur pureté. La mémoire du cœur est courte. Nous nous rappellerons aisément, dans ses moindres détails, un paysage vu, il y a vingt ans ; nous aurons plus de peine à retrouver la note juste de l'émotion qu'il nous causa. La virginité des sensations premières, c'est, comme Sapho le disait, la virginité qui ne peut revenir. Il faut donc que le romancier procède à une observation directe. Mais combien elle est difficile, cette observation des jeunes filles, avec qui on vit peu, dans les mœurs françaises, et qu'on trouve toujours ou réservées ou dissimulées ? Et quel danger constant de tomber sur un sujet exceptionnel, et de se tromper du tout au tout en concluant trop tôt du cas particulier à la loi générale !

Cependant, l'éducation des filles, qui seront les mères françaises, est un problème si intéressant, qu'une sorte d'instinct pousse nos romanciers à s'en occuper. Zola, Daudet, Goncourt, dans leurs derniers ou leurs avant-derniers livres, ont décrit

à la fois le développement physique et moral d'une jeune fille et dit quelle éducation était venue le hâter, l'exaspérer ou le contraindre. Je viens de lire un roman, d'une tout autre école, *Andrée*, par M. G. Duruy, où l'histoire d'une jeune fille nous est aussi racontée. Et, chez des écrivains d'âge, de talent, d'école, de systèmes profondément divers, qui les uns cherchent le drame, les autres le pittoresque, ceux-ci accumulant les faits à l'appui d'une thèse, ceux-là donnant sans synthèse ni choix des faits observés, je retrouve, toujours et partout, cette navrante idée que nos filles, depuis la plus basse extraction, comme Nana, jusqu'à la plus haute naissance, comme Chérie, vouées par l'hérédité au nervosisme des docteurs, reçoivent toutes une éducation, de la gifle imméritée à la caresse inquiète, qui développe le vice, la maladie, la folie natives ! Ce n'est pas bien rassurant.

Le roman d'*Andrée* écrit d'un style simple, mais correct, qui ne tire pas l'œil, sans fanfares, avec un esprit un peu pincé de salon, est une œuvre singulière et originale par son procédé même de fabrique composite. On y trouve un peu de tout : des personnages de roman, tels que G. Sand en a tant enfanté que M. Cherbuliez a pu en adopter une demi-douzaine sans inconvénient, des situations dramatiques peu neuves, mais renouvelées par des incidents de pathologie passionnelle, des portraits et des allusions qui font du livre un livre

« à clef », enfin une étude satirique bien suivie de l'éducation des jeunes filles de nos jours. Cette Andrée, fille de commerçants parvenus, grossièrement ambitieux, en qui l'auteur a voulu, un peu sévèrement, peindre la bourgeoisie tout entière, est une belle personne qui n'a, au fond, ni vice ni vertu, d'une intelligence moyenne, et qui se perd et perd ceux qui l'approchent, en se donnant les apparences et les dehors d'idées et de sentiments violents et extrêmes qu'elle est incapable de ressentir. Le drame, drame quelconque, nous importe peu. Ce qui est à retenir, c'est ce personnage factice, si vraiment peint, que l'éducation fait et qu'elle fait excentrique, tant qu'Andrée garde le charme de la jeunesse, et ridicule quand, alourdie, elle devient bas-bleu exécrable et rangé, la Muse des Ratés !

Ces ratés, poètes macabres, peintres impressionnistes, musiciens d'un avenir aussi lointain que les nébuleuses sidérales, M. Duruy les met sur sa toile d'une touche facile, mais sans atteindre une fois au coup de crayon magistral et terrible de Daudet : ils sont là, comme les Erynnies antiques, pour le châtiment de la coupable, qui en épouse un ! On les reconnaîtra sur les hauteurs du quartier des Martyrs. Mais Andrée, malgré certains traits pris, çà et là, à nos bas-bleus de marque, est une figure généralisée, inquiétante par l'espèce de banalité qu'on lui trouve, pour l'avoir rencontrée

déjà un peu partout dans tous les mondes. Serait-ce là ce que l'éducation fait de la jeune fille moderne? Elle peint, elle chante, elle compose, elle politique, ce qui lui donne le mépris de la vie bourgeoise ; son tempérament, puisque c'est ainsi qu'on appelle ce que nos pères appelaient le cœur, s'exalte et s'use à la fois à ces exercices divers ; mais bourgeoise en ses moelles, l'art n'est pour elle qu'une mode tournée à la manie : sa faculté de tout comprendre se résout, enfin, en une effroyable impuissance d'aimer. Son ambition n'est pas clairvoyante. Dupe elle-même, elle laisse passer le mérite pour s'attacher nne heure à un de ces génies de clinquant que Paris invente si bien, en ses jours d'ennui. A vingt ans, elle est un instant terrible et redoutable, ayant l'âpre saveur qu'on trouve aux fruits nouveaux et l'excitante acidité des pommes vertes : à trente ans, elle est misérable et lamentable, fleur fanée dans une atmosphère trop lourde, fruit plein de cendre, jamais savoureuse et saine. Serait-ce là, je le demande encore avec terreur, la jeune fille de nos jours?

Certes, je ne le crois pas, je ne veux pas le croire. Les instincts droits de notre race ne sont pas partout pervertis, et le bon sens actif et avisé qui est en elle n'est pas disparu de chez nous. Il n'en est pas moins exact que les romanciers n'ont pas tout à fait tort quand ils nous montrent, dans leurs livres, des jeunes filles troublées et troublantes,

qui arrivent au mariage indemnes de corps et perdues d'esprit. On se demande alors ce que l'éducation contemporaine doit se reprocher vis-à-vis de ces victimes qu'elle a faites ? Ah s'il était permis, ou s'il était possible d'en revenir au *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon ! Mais, dans ce livre exquis, nous ne pouvons plus admirer que le talent d'un écrivain de premier ordre et l'esprit délicat d'un prêtre que le moindre confesseur d'aujourd'hui trouverait, à bon droit, fort ingénu. Quand Fénelon a écrit son traité, il l'a écrit pour une société, qui, malgré ses vices, était restée très profondément chrétienne. Il avait donc, pour les jeunes filles, un idéal tout trouvé, une règle toute prête. Sa jeune fille était élevée chrétiennement, dans un milieu chrétien. Fénelon avait même quelque effort à faire pour tempérer cet esprit chrétien, y mettre de la grâce et une liberté décente. Mais, de tout cela, on peut dire : « Où sont les neiges d'antan ? » La société n'étant plus chrétienne, la jeune fille, qui a de la logique, faculté première des êtres jeunes, rompt de très bonne heure avec ses croyances, ou bien, les voyant repoussées du monde, rompt elle-même avec le monde et tombe dans le mysticisme. Ce qui manque à l'éducation moderne, c'est un idéal.

Il y en a bien un. C'est la convenance, terme général qui renferme en lui « les convenances. » Je frémis quand j'entends une bonne mère, innocem-

ment, dire à sa fille : « Ne fais pas cela : ce n'est pas convenable. » C'est, ouvertement, prêcher l'hypocrisie. Car ce qui est inconvenant, ce n'est pas la chose en soi ; c'est qu'elle soit connue du monde qui la blâme ! Mais pourquoi ce blâme ? Voilà ce que l'éducation actuelle ne dit pas. Aussi elle fait des filles révoltées, dissimulées et habiles, et les révoltées sont peut-être les meilleures ? Les dissimulées et les habiles, ce sont ces monstres Parisiens qui nous étonnent de temps en temps, et ces ambitieuses qui, le jour du mariage avec l'homme qui les émancipe, pensent, non au premier enfant, mais au premier amant. J'ai entendu une jeune fille, fort bien élevée, dire froidement : « Une femme doit avoir une grande passion dans sa vie, deux ans après son mariage. » Propos presque conforme aux convenances, le monde ayant pour règle que l'éducation doit conserver la jeune fille vierge pour l'époux, mais que le reste ne regarde plus que celui-ci. Et comme les convenances ne donnent pas à l'âme de la jeune fille une discipline en lui fournissant un idéal, on leur obéit en les méprisant, et le goût affecté des arts est encore l'effort le plus honnête qui puisse être fait pour échapper à leur basse tyrannie. Malheureusement, le goût des arts exige des âmes rares, sensibles, tendres, volontiers modestes et passionnées à la fois. Et quand il est imposé, par une surprise de la mode, ou par un calcul de rouerie, à des âmes simplement ordinaires,

c'est un admirable instrument de détraquage intellectuel. Alors, on voit, par centaines et par milliers, naître à la Société les Andrées, êtres malheureux, inutiles et dangereux, qui rendent de plus en plus rares les rapports simples et doux entre les hommes et les femmes. Nous en avons assez des êtres compliqués ! Qu'on tâche de nous en faire d'autres ! Mais quel homme de génie trouvera le secret de l'éducation des filles de nos jours ? Le mieux est d'espérer encore dans le bon sens et dans le cœur des mères. Quelles se hâtent donc, qu'elles veillent et s'éveillent ! Si les jeunes filles sont et restent ce que nos romanciers les montrent, Panurge ne sera même plus tenté d'aller demander à l'oracle s'il doit se marier !

II

LES FEMMES

La République et les Femmes. — Les Lycées de filles. — Les Femmes et les Élections. — Les Femmes politiques.— La Parisienne. — Les Vengeances féminines. — Philosophie amoureuse. — Une Question sérieuse — Les Courtisanes. — Les Filles.

LA RÉPUBLIQUE ET LES FEMMES

La Bourse, ces temps-ci, a fait beaucoup de tort au Parlement. Entre le craquement d'un cabinet et l'effondrement de tant de fortunes, la curiosité, l'intérêt, la passion se sont partagés, et même, presque partout, on s'est bien autrement préoccupé de la question d'argent que de la question de politique. Il y a là un avertissement dont la politique même doit profiter. Les idées, quelles qu'elles soient, font petit figure à côté des intérêts. C'est à ceux-ci qu'il faut s'adresser tout d'abord. C'est ainsi qu'on a vu le parti légitimiste et clérical, à mesure qu'il perdait des partisans, chercher à récolter des actionnaires. L'*Union générale* était —

car je crois bien qu'on peut en parler au passé — une vieille idée politico financière inventée par le génie brouillon de M. Place il y a cinq ou six ans. M. Place eut le sort de beaucoup d'inventeurs : il échoua et se tua. Mais sa conception fut reprise en Belgique par M. Lengrand-Dumonceau, et faillit réussir. Malheureusement elle faillit, tout simplement... C'est alors que M. Bontoux apparut, et créa ce conseil d'administration qui pouvait passer pour un ministère, avec M. de Broglie (fils) à l'intérieur, M. E. Veuillot à l'instruction publique, M. l'ex-député Riant à la justice et aux cultes, M. Mayol de Luppé à l'agriculture, à laquelle il touche, je crois, par le cercle des Pommes-de-Terre, M. Bontoux aux finances, avec la présidence du conseil, dont Emmanuel d'Harcourt, ex-secrétaire d'une autre présidence, devenait secrétaire, tandis qu'on faisait de M. Rozan, comte à Rome, un ambassadeur auprès du Saint-Père ! Cela avait bonne tournure et ressemblait à un gouvernement aussi bien qu'à une banque. Ce mélange de politique et de finance, avec un peu de religion par-dessus le marché, était bien dans la tradition de la plupart des personnages qui s'embarquaient dans cette aventure. L'honnête duc de Broglie, celui qui est mort après avoir été traduit devant les tribunaux, comme conspirateur, par les mêmes hommes avec qui son fils conspira plus tard, aurait bien fait un peu la grimace ; mais le fameux abbé de

Broglie, portraicturé par Saint-Simon, et l'émigré qui combattit si ardemment contre la France, du haut de leur cadre, ont souri à leurs petit-fils !

Jésus, dit-on, avait fondé l'Église par un calembour sur le nom de saint Pierre ; M. Bontoux voulut fonder sa fortune sur un calembour gastronomique. Mais la timbale a reçu un tel coup de feu qu'il faut renoncer au festin. L'écroulement est prodigieux, et, comme un cinquième acte de nombre de mélodrames, voici qu'on aperçoit déjà poindre le commissaire de police et le tricorne du gendarme. Les hommes pieux, qu'on recommandait au confessionnal et au prône, ont mis, comme l'a dit un moqueur, les clefs du Paradis sous la porte... Quelques ruines encore, quelques coups de pistolet, quelques déshonneurs, et l'attention du public, violemment dérangée, se reportera tout entière sur les affaires du pays, qui valent bien qu'on les regarde.

Il y a huit jours, parlant déjà de ces aventures qui sont toute notre vie depuis une quinzaine, j'indiquais le rôle que les femmes y ont joué. Je crois qu'elles ont fait beaucoup de mal. Je sais plus d'une ruine effroyable qui leur est due ! C'est à elles, maintenant, à réparer le mal. Capables d'élans d'imagination, d'entraînements vifs, les femmes n'en restent pas moins l'élément conservateur et modérateur par excellence. Dans le peuple toujours, dans la bourgeoisie souvent encore, elles

sont le plus puissant instrument de l'épargne. Il faut donc qu'elles se mettent à l'œuvre dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre financier. Nous avons besoins d'économiser notre argent; nous avons aussi besoin de bien placer nos idées. Le ministère qui s'en va tombe parce qu'on a vu en lui je ne sais quelle vague aurore d'inconnu. Celui qui arrive rassure les esprits, « Cabinet à l'eau de rose, ai-je entendu dire, et qui est fait pour plaire aux dames. » Hé! ce n'est pas peu de chose! Si le ministère plaît aux « dames, » il plaira bientôt à tout le monde!

Quelle belle histoire ce serait à écrire que celle du rôle joué par les femmes dans l'histoire! Et je n'entends pas par là l'histoire des femmes qui ont pris part à la vie politique d'une façon active et avouée, maîtresses de rois et de ministres, régentes comme Catherine ou présidentes du conseil, comme la Pompadour! En entrant ouvertement dans la vie publique, ces femmes perdaient déjà beaucoup de leur caractère de femme, se masculinisaient, et petit à petit arrivaient à créer des androgynes inquiétants, comme nous en avons vu à la fois sur le trône, avec Catherine de Russie, ou dans les clubs, avec Mlle Michel. Cette histoire, d'ailleurs a été faite. Celle qui reste à écrire, c'est celle des idées moyennes de la femme, peuple et bourgeoisie, devant nos révolutions, nos crises, nos situations diverses. Je n'en connais qu'un cha-

pitre que Michelet, ce devineur, a écrit dans son histoire de la *Révolution française*. Partout ailleurs, on a négligé de chercher à savoir ce que les femmes pensaient. Et aujourd'hui encore, sait-on bien ce qu'elles pensent de la République ?

La révolution du 4 septembre, comme toutes les révolutions, a mis en évidence un certain nombre de femmes, nombre très restreint. Mais ces femmes sont des politiqueuses. La plupart, ayant déjà joué sous l'Empire un petit rôlet obscur, parfois ténébreux, s'étaient assises sur les canapés du ministère de l'intérieur, mais les jours où il n'y avait personne : on les y a vues depuis, ayant une espèce de cour. Mais les influences des politiqueuses sont éphémères et sans portée. Elles s'imaginent avoir remué le monde quand elles ont intrigaillé six mois pour faire nommer un sous-préfet ! Cela ne dépasse pas les couloirs du monde administratif et ne va pas jusqu'au grand public. La diplomatie elle-même, où le rôle des femmes fut longtemps fort actif, ne leur sied plus. M. Thiers, M. Guizot eurent à leur service, par dévouement ou par intérêt, des femmes qui furent incontestablement mêlées de la façon la plus sérieuse aux grandes affaires diplomatiques. Il y eut des Pompadours doctrinaires qui préparèrent des alliances et firent des traités de paix ! Mais aujourd'hui, avec les facilités de la vie contemporaine, et surtout avec l'instabilité des ministères, les beaux jours des di-

plomates en jupons sont passés. On ne leur confie plus de mission secrète, et la vieille devise, avec son double sens profond et grivois : *Ad augusta per angusta*, n'est plus de mise. Les femmes ont renoncé difficilement, il est vrai, à ce rôle qui leur plaisait, où l'intérêt, la galanterie, l'esprit d'intrigue, leurs facultés rapides d'assimilation trouvaient à la fois leur compte, ainsi que la vanité. Quelques-unes ont essayé de se donner d'elles-mêmes ces tâches délicates qu'on ne leur confiait plus. Tout le monde a lu dans les journaux, depuis un an ou deux, les petites notes naïves où il était insinué, en termes d'une transparence aimable, comme la batiste d'un peignoir de nuit, que Mme Adam partait pour l'Italie, afin d'aller arranger les affaires de Rome. Dernièrement, c'est en Autriche qu'elle s'envoyait, puis à Saint-Pétersbourg. Mais ces douces réclames ont fait sourire ; et, ces jours-ci, le télégraphe brutal nous a appris que Mme Adam, ayant fait solliciter une entrevue de la czarine, n'avait pas été reçue. L'*interim* du général Chanzy sera rempli simplement par son premier secrétaire et la petite opérette diplomatique brillamment commencée par la souscription pour les incendiés de Vienne n'ira pas plus loin que l'ouverture à grand orchestre !

Ce qui doit nous intéresser, d'ailleurs, ce ne sont pas les petits triomphes ou les déceptions amères de quelques femmes représentant fort mal l'esprit

tempéré, modeste, droit, de la moyenne des femmes de notre pays. Nous nous intéressons aux femmes qui restent femmes, au foyer, laissant aussi peu découvrir le savoir qu'elles ont, que d'autres s'empressent de vouloir montrer celui qu'elles n'ont pas. Pour une Sand, il y a trop de Cathos dans le monde des bas azurés ! Ce que la femme française pense de la République, voilà ce qui a du prix, ce qu'il faut connaître. Je crois qu'on se trompe beaucoup, quand on répète que nos femmes n'aiment pas la République. Il y a là un grave malentendu. Les classes inférieures ont pu craindre pour leur sécurité, les classes bourgeoises pour la sociabilité. Mais les craintes sont vaines, et les femmes les belles premières, ne demanderont pas mieux que de l'avouer. Quand on cause, à la veillée, au fond de nos campagnes, qu'on regarde le passé, qu'on s'inquiète de l'avenir, on ne peut manquer de s'apercevoir que les orages de la politique n'ont pas atteint les humbles toits du village. Le paysan qui sème est sûr de récolter, d'engranger et de vendre sa moisson. Il y a un peu plus de retenue dans les villes, de défiance encore contre la République. On reconnaît bien qu'elle n'est pas menaçante, mais on assure qu'elle n'est pas agréable. Il y a encore de la bouderie, mais de cette bouderie où déjà s'ébauche un sourire. Question de personnes, presque partout. Le personnel du premier jour, pris de toutes mains, a un

peu effarouché les gens mal disposés à l'avance. Mais on en revient, on en est revenu. Un gouvernement comme celui d'aujourd'hui doit faire mieux que rassurer les femmes : il doit les attirer à lui. Capable de vigueur, il est aussi capable de bonne grâce. J'entends, pour ma part, qu'après l'étonnement et les tristesses des derniers événements, on va se mettre à la fois à la besogne et aux fêtes. Athènes avait deux déesses favorites, Minerve et Vénus. Athéniens par bien des côtés, nous le sommes encore par notre culte de la femme sous ces deux aspects, la vaillance, la sagesse et le plaisir. Les femmes, en France, n'ont jamais tenu longtemps rigueur à une société nouvelle qui ne demande qu'à faire ses dévotions à leurs autels et qui est prête à se mettre à genoux aussi bien devant la porte du boudoir que devant l'image des dieux sévères du foyer !

LES LYCÉES DE FILLES

La chose est décidée. Nous allons avoir en France je ne sais combien de lycées de filles.

Au nord et au midi, des cages s'ouvriront pour enfermer les jolis oiseaux ! L'idée en vint à l'esprit, il y a quelques années, à un jeune député, célibataire, je crois, M. Sée. Elle ne lui porta pas bonheur ! Saint-Denis, qu'il représentait, lui préféra je ne sais quel bonhomme obscur, que les communards adoraient parce qu'il revenait de Nouméa, quoique n'ayant pas mérité d'y aller. Il avait été martyr par une simple et fâcheuse distraction de ses juges ! Son martyre involontaire et immérité fut récompensé par un siège à la Chambre, tandis que nous avons vu ce pauvre M. Humbert, un bon, celui-là ! et qui n'avait pas volé les palmes de la déportation, éternellement blackboulé par les électeurs. Ce que c'est que la chance !

Le projet de M. C. Sée dormait donc dans les verts cartons des commissions. Je ne sais quel enragé l'en a fait sortir. On a topé, et c'est chose

faite. Au printemps prochain, nous aurons des collégiennes et des lycéennes. On assure que c'est un progrès. Je veux bien le croire. Mais j'ai, au fond du cœur, une invincible défiance.

Dans l'art d'élever les enfants, il y a deux parties bien distinctes, qu'on a quelquefois le tort de confondre dans le langage courant : l'instruction et l'éducation. J'attache un prix bien plus grand à la seconde qu'à la première. L'instruction, en effet, quand il s'agit même des hommes et à plus forte raison des femmes, crée seulement les élites. Elle est le fait de quelques sujets particuliers, doués d'une façon spéciale, et rien n'empêche ceux qui veulent s'instruire de le faire, à leur heure, et sans le secours d'une « boîte à examens ». Ne citons que les femmes de notre temps. Une d'elles a eu du génie, c'est George Sand. Qu'était-elle à dix-huit ans? Elle nous l'a appris elle-même : une paysanne. Elle savait lire, écrire, monter à cheval, prévoir les changements de temps, et compter, — ceci est dans la race. Ce qu'elle a appris, elle l'a appris plus tard, seule ou de ses amants. J'imagine qu'elle ait passé par un collège. Qui sait si, au lieu de l'auteur de *Lélia*, nous n'aurions pas eu une forte en thème? Il y a encore eu parmi nous des femmes instruites : Mme de Girardin, dont l'instruction s'est faite dans un salon ; Mme Michelet, élève de son mari seul ; telle autre, instruite par son père. On cite encore Mme Adam. Pour mon compte, je crois

qu'elle ne sait rien du tout, et qu'elle ne possède qu'un art incomparable de mettre en scène et en valeur sa propre personne. En tout cas, ce qu'elle a pu apprendre à peu près, elle le doit à son premier mari, ce pauvre La Messine, à son second mari Adam, ou à ses amis, par exemple à M. Fauvety, qui lui souffla de près la réfutation des idées proudhoniennes. L'instruction, d'ailleurs, s'offre aux femmes sous mille formes, qui n'exigent pas l'internat des lycées. Sans parler des pensions, les cours abondent, cours de Faculté et de Sorbonne, cours gratuits, cours payants. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Quand les facultés littéraires ou autres sont réelles chez une femme, elle a toujours su les satisfaire. Le dix-septième siècle n'avait pas d'écoles : les précieuses ne lui ont pas manqué.

Je ne nie pas les bienfaits de l'instruction pour les femmes. Encore faut-il qu'elle soit bien dirigée, quand elle est imposée. Un homme qui aime le sexe « à qui il doit sa mère », M. Legouvé, a déjà pris peur ! Il vient de publier des articles fort sensés pour essayer de réagir contre la tentation qu'on peut avoir de donner aux filles et aux garçons la même instruction. Surtout, dit-il, pas trop de mathématiques, qui n'apprennent pas à raisonner droit, pas trop de grammaire qui ne donne pas le style ! Mais suivra-t-on ces conseils, quand il faudra coucher toutes ces jeunes intelligences, toutes

ces petites têtes qui, au dire des savants, ont plus de cervelet que de cerveau, sur le lit de Procuste d'un programme ? L'instruction égalitaire des collèges a déjà d'immenses inconvénients pour les hommes. Ils seront plus grands encore pour les jeunes filles, de complexions si délicates et si diverses. A passer un niveau sur les fleurs, on brise les lis et on ne fait pas grandir les violettes !

Mais l'instruction, quand il s'agit de l'avenir d'une race et d'une société, n'est rien à côté de l'éducation. Notre étonnante badauderie nous a fait croire que quand tout le monde saurait quelque chose en France, notre pays serait transformé. On a cru à ces paroles à grand effet, que « le maître d'école avait gagné les victoires prussiennes ». Ce qui fait une race forte, ce sont les mœurs et une discipline que ne donne pas la connaissance de quelques bribes de tout. Et ce qui fait une société charmante, charmante et forte aussi, ce sont encore les mœurs, que le collège altère au lieu de les former. La variété des caractères des femmes françaises, qui fait l'agrément de leur société, la moyenne de leurs mérites et de leurs vertus — j'en mets même dans les amours — qui fait la force du pays, gagneront-elles aux internats qu'on nous promet ?

J'ai, pour ma part, l'horreur des internats, fût ce pour les hommes. Je serais là-dessus de l'avis de Vallès, s'il ne confondait sottement l'instruction

classique, cette grande émancipatrice des esprits, et la discipline scolaire qui n'est pas fatalement liée à elle. L'internat, dit-on, crée l'égalité entre les hommes ? Égalité factice, où les esprits nobles et délicats sont froissés à toute heure, apprennent la dissimulation et finissent par *s'arrondir*, usant leurs angles à la moyenne des caractères médiocres ! Par le collège, le lien se perd entre l'enfant et les parents. La famille, dans la société moderne surtout où le combat pour la vie est fort rude, est une charge, mais compensée par des douceurs, et rendue sacrée par son utilité sociale. Pour trop de nous déjà, l'internat est un moyen de se soustraire, à bon marché, aux devoirs paternels et de se « débarrasser » des garçons. Va-t-il falloir qu'on puisse maintenant se « débarrasser » des filles ? La mère, en ses mauvais jours de coquetterie, se trouvera vieillie par la présence de sa fille, qui grandit impitoyablement ; le père, en ses jours mauvais de révolte contre le foyer, de revenez-y à la vie de garçon, se sentira gêné par la fillette qui le tyrannise un peu : on l'exilera du foyer ! Et elle ira, perdant la tradition, prendre les leçons banales d'une éducation commune, comme s'il y avait une éducation commune possible pour les filles !

Mais les couvents existent déjà. Certes, pourquoi ne pas vouloir que l'État leur oppose ses lycées ? Hé ! parce que ces lycées auront l'inconvénient des couvents et n'en auront pas les avantages. L'aris-

tocratie française, en général, et la haute finance, qui a la bêtise de la singer, ont un idéal d'éducation pour les filles. C'est ce qu'on appelle l'éducation chrétienne et qu'on nommerait mieux l'éducation jésuite.

Les jésuites, dont on parle à la légère, furent loin d'être des sots. Ils apportèrent à la société française, qui voulait garder une tradition religieuse, mais qu'effrayaient la foi et la discipline trop âpres des jansénistes, un compromis systématique. Ils inventèrent, contre les austères à la fois et contre les philosophes, l'art de faire son salut dans le monde. Cette conception se traduit jusque dans le style de leurs églises, moitié crypte, moitié boudoir. Une éducation pieuse et mondaine, voilà le mot d'ordre des couvents. Je ne juge pas les résultats que cette éducation donne. Je constate un fait. Prenez les femmes de la *Vie Parisienne*, ce recueil soi-disant futile que les philosophes consulteront un jour. Vous n'y trouverez pas un mot contre la piété. Les héroïnes les plus débraillées, les plus effrontées mangeuses d'écrevisses et d'asperges, vont à la messe, sont de bonnes mères, et réalisent avec une prestesse exquise le problème délicat de faire l'amour avec qui leur plaît sans perdre la considération du monde et les bonnes grâces de leur directeur.

C'est là un idéal qui peut paraître bizarre, mais c'est un idéal, une règle, un principe d'éducation

merveilleusement appliqué dans les couvents, avec une tradition constante. Quel est l'idéal des lycées ? Je conçois à la rigueur que l'État arrive à un programme raisonnable d'instruction. Mais pour l'éducation ? La mode, les nécessités, la paresse des parents se mettant de la partie, il y aura, dans les lycées des filles avec un million de dot et des filles qui devront vivre avec un bon sous-chef de bureau. Quelle éducation commune leur donnerez-vous ? O bon La Fontaine ! O joyeux conteurs de l'avenir ! Quelle admirable pépinière de cocus on nous prépare !

Non seulement pour les filles les différences sociales ont une importance particulière, tout autre que pour les garçons, mais les différences individuelles sont innombrables. C'est le cas de dire : *Tot capita, tot sensus,* et de traduire, comme le *Tintamarre :* Autant de *capitaux*, autant de sens ! — puisque M. Dumas veut qu'on appelle capital ce que nos pères, plus poétiques et plus respectueux en leur gaillardise, appelaient la fleur d'une fille. Voyez-vous une enfant de quinze ans, loin du foyer, à l'heure où la femme commence à connaître les désirs douteux, comme dit le Dante, voyez-vous ses premières rêveries, ayant pour asile le dortoir froid, pour remède une classe, pour distraction la cour de récréation ! Une *pionne* aura ses confidences et recevra dans son sein ces larmes qu'on verse sans savoir pourquoi ! La mère, à cette heure, sera loin de sa fille et apprendra peut-être qu'elle a traversé

ce que Michelet appelle la crise sacrée par une annotation de bulletin trimestriel ! Délicatesses, pudeurs, dangers, elle ne sera pas là pour veiller à tout ! Et je ne parle pas des périls immenses que courent les mœurs dans ces agglomérations d'êtres mal surveillés. Ah ! pauvre M. Giraud, — qui êtes déjà légion aujourd'hui — votre histoire lamentable deviendra banale !

Les lycées de filles, c'est « la fin d'un sexe », disait ces jours-ci M. Weiss. Je ne crois pas à la fin d'un sexe, parce que la femme a toujours su se tirer chez nous, des lois qui la gênaient et des institutions qui la dénaturaient. Mais je crois à un danger, au moins temporaire. Il peut y avoir une floraison fâcheuse de petites vilaines mal peignés, sachant trop de choses, et comme une disparition momentanée de la jeune fille. Mais, si la mode prend, elle passera vite ! Nous aimons trop les femmes, dans notre pays de France, pour nous y tromper longtemps. La jeune fille couvée par la mère, n'en restât-il qu'un cent, reprendra vite le pas sur la lycéenne, fût-elle ornée de tous les grades. Quand nos fils se marieront, ils auront l'esprit de vouloir pour leurs fiancées d'autres garanties qu'un certificat d'études. La famille nous donne des filles instruites, tendres et coquettes ; on en court le risque. Mais je défie que le lycée les fasse autre chose que pédantes ou corrompues, quelquefois toutes les deux, ce qui n'est pas pour nous faire rire !

LES FEMMES ET LES ÉLECTIONS

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que l'approche des élections n'agite pas bien profondément le pays. Serait-ce qu'on ne croit pas à la longue vitalité de la Chambre qui va venir ? Serait-ce que la brièveté de la période électorale, s'opposant aux compétitions nouvelles, assure la réélection d'un grand nombre des députés sortants, et laisse entrevoir déjà que la Chambre de demain ne sera ni meilleure ni pire que la Chambre d'hier ? Serait-ce enfin qu'il fait bien chaud, que les arbres sont verts, les bords de la mer frais et agréables, et que le grand parti des « je m'en f... », qu'on accusait Laurier d'avoir créé jadis, gagne du terrain et devient notre grand parti national ? Je n'en sais rien, et ne me prononce pas. Mais, bien sûr, la France ne se passionne guère pour les élections, et je ne vois d'agitation que dans la foule des candidats.

Et encore, parmi ceux-ci, combien y en a-t-il qui se laissent mener par leurs femmes dans les voies de l'ambition ! Le jour où les femmes seront

électeurs, comme quelques-unes souhaitent de le devenir, elles n'auront pas grand'chose à faire pour apprendre leur nouveau métier. Car, du haut en bas de l'échelle, elles se mêlent de la politique, et c'est justement là où leur influence se voit le moins qu'elle est la plus efficace et la plus agissante. Je ne crois pas que la dame aux gants verts, l'aimable citoyenne Rouzade, quoiqu'elle parle avec assez d'aplomb la mauvaise langue des journaux et des clubs, ait une grande action sur le mouvement électoral ; mais la femme qui ne dit rien en public, et se réserve d'agir dans le tête-à-tête, est véritablement puissante. Chez nous, soit galanterie, soit faiblesse de caractère, nous laissons prendre aux femmes une part énorme, bien qu'indirecte, dans la conduite et la marche des idées. Proudhon, ce vieux grognon de génie, avait remarqué avec chagrin cette féminisation de son siècle. Ce n'est mystère pour personne que dans les classes travailleuses, soit à la campagne, soit parmi le prolétariat des villes, la femme est presque toujours la tête qui pense dans le ménage. Cette influence est même subie par les plus hauts personnages, par ceux-là même qu'une longue expérience de la vie aurait dû rendre le plus rebelles aux entraînements des passions féminines. Voyez dans les lettres de Mérimée à Panizzi la jolie conversation qu'il raconte entre le duc de Persigny et Napoléon III : « Sire, » disait le duc, qui garda toujours son franc parler, étant

serviteur et non valet comme d'autres, « nous nous laissons mener tous les deux par nos femmes, mais moi je n'y perds que ma fortune, et vous, vous y perdez l'empire. » Ce même Mérimée assurait que plus de la moitié des sénateurs ne pensaient que par le cerveau de leurs femmes, qui mettaient, disait-il « un zèle égal à les faire cocus et à les convertir aux saines doctrines cléricales. » Et lui-même, qui raillait si agréablement les faiblesses des autres n'était-il pas entraîné à toute heure à accepter et à défendre des préjugés féminins?

C'est surtout dans nos provinces que les femmes jouent un rôle considérable dans les élections. Avec le scrutin d'arrondissement, les coteries ont beau jeu, et c'est presque toujours une femme qui est à leur tête. Combien de braves garçons nés pour une vie modeste, et qui sont devenus cependant des façons de personnages, uniquement pour satisfaire à des ambitions féminines! Gustave Flaubert, qui devait écrire le *Candidat*, s'il composait aujourd'hui *Madame Bovary*, ne manquerait pas d'y ajouter un chapitre, et de nous la montrer faisant quelque effort désespéré et quelque tentative hardie pour faire de Charles Bovary tout à la fois un sot et un député. Pour une femme ambitieuse sur qui pèse l'ennui de la vie de province, et qui cependant en a pris certaines passions, et particulièrement celle de « paraître, » avoir un mari député, est la réalisation d'un double idéal : être la première au

village et cependant habiter Paris au moins la moitié de l'année. Combien de conversions estimées précieuses ou de palinodies sévèrement jugées qui ne sont, à tout prendre, que des arrangements de ménage, imposés par la volonté d'une femme ! Combien de candidatures sur lesquelles nous dissertons gravement, et qui ne sont que le résultat d'une lutte entre deux coteries conduites par des généraux en jupon ! Le mêtier de député est un de ces métiers commodes qui ne demandent aucune connaissance spéciale. Il est admis que les muets de la Chambre sont les hommes les plus précieux dans le sein des commissions. En lançant son mari à la conquête d'un fauteuil législatif, une femme avisée risque de trouver une grande satisfaction à son orgueil sans qu'il en puisse coûter à sa vanité, car, pour peu qu'elle soit adroite et dans de bonnes conditions, la réussite sera sûre tant que le scrutin d'arrondissement livrera la France aux mérites obscurs et patients ; et une fois monsieur à la Chambre, vous pouvez avoir pour certain qu'avec un peu d'application, il lui sera aisé de ne pas être le plus nul de nos députés.

Pour faire d'excellents courtiers électoraux, les femmes sont servies à la fois par les défauts de leur caractère et par ceux du caractère masculin. Le péché mignon des hommes est une très grande fatuité. Qu'une maîtresse de maison, énervée parce que la timbale qu'elle attend n'arrive pas, nous

donne un shake-hand plus fort que d'habitude, qu'une femme en un mot laisse échapper en notre présence un mouvement de naturel qui tranche sur le convenu du monde, et, neuf fois sur dix, nous nous imaginons que son émotion est à notre profit, que nous la troublons, fascinons, etc., etc. Les femmes ont un incomparable talent pour jouer avec ce défaut du caractère masculin, la fatuité. C'est ainsi qu'elles nous tirent des carottes considérables en pariant volontiers avec nous des discrétions que nous nous imaginons qu'elles voudraient perdre. En matière électorale, une femme qui veut que son mari soit député n'hésite pas à faire les promesses les plus engageantes. Si elle en tenait seulement la moitié d'une session à l'autre, la pauvre femme n'aurait pas le temps de rester assise une heure ! Mais comme elle a promis par des demi-mots, des sourires, des œillades, des paroles à double entente ou des silences éloquents, tropes de la rhétorique féminine, elle ne paie guère argent comptant. C'est là un des côtés du caractère féminin extrêmement précieux dans la politique de ne se croire jamais engagée. Les femmes ont encore cette faculté de ne jamais être embarrassées, quand leurs intérêts ou leurs passions sont en jeu, de ce qui est possible ou de ce qui est légal. Les candidats ont généralement une dose assez forte d'audace. Cependant il est certaines choses devant lesquelles un candidat lui-même reculerait. Quand

un paysan, par exemple, vient demander à son futur député de faire exempter son fils du service militaire ou telle autre énormité de même acabit, le candidat risque timidement une objection et il en est d'assez courageux pour invoquer les principes de 89 et l'égalité devant la loi. Mais qu'on s'adresse à la femme ! Elle promettra tout ce qu'on voudra et renverra le quémandeur satisfait et enthousiaste.

Ces grandes qualités que les femmes possèdent pour mener à bien leurs ambitions, ce don de séduire qui est en elles, je dirais presque cet art de tromper qui charme même quand on ne s'y laisse pas prendre, je voudrais qu'elles missent tous ces mérites et tous ces jolis défauts au service de la République. Je sais qu'il y a quelque difficulté à ce propos et que nous ne sommes peut-être pas pour le quart d'heure en odeur de sainteté auprès de beaucoup de femmes. Celles-ci sont avant tout sentimentales, et leur sentimentalisme a pu être froissé par les questions religieuses qui sont d'un maniement extrêmement délicat. Mais songeons à ceci : que les expulsions de moines et jésuites n'auraient certainement pas eu lieu si le Sénat avait voté l'article 7. Les résistances amènent les actions vives. A l'heure qu'il est, la République est infiniment trop forte pour qu'on puisse, sans folie, songer à la renverser. Elle ne peut être maintenue et modérée que par elle-même, et le meilleur

moyen pour arriver à cette modération nécessaire, c'est que tout le monde s'y rallie. Vous savez le joli mot de la princesse de M..., qui avait envie d'entrer dans une baraque à la foire de Saint-Cloud : « C'est vraiment un endroit peu comme il faut, lui disait-on. — Bah, reprit-elle, il le sera trop quand nous y serons. » Je n'entends pas dire que la République ne soit déjà un endroit fort décent; mais il est possible qu'on y souffre de certaines mauvaises humeurs féminines, et je voudrais bien avoir à constater, à propos des élections actuelles, que ces mauvaises humeurs sont dissipées et que nos femmes de France sont assez sûres d'elles-mêmes pour avoir bien compris que la République sera tout ce qu'on peut imaginer de plus aimable, pour peu qu'elles veuillent bien s'en donner la peine.

Je m'imagine, d'ailleurs, que les femmes sont beaucoup moins hostiles qu'on ne le dit à l'idée de la République. Celles qui sont véritablement pieuses, pour qui le catholicisme est une foi et non un parti, ont pu s'apercevoir que le départ des congréganistes n'avait entravé en rien l'exercice du culte. Tont au contraire, si vous voulez un jour, madame, quand vous aurez dîné avec votre curé, le confesser vous-même (à titre de revanche) entre le café et le petit verre, le brave homme vous avouera que le départ des congréganistes doit être le premier pas dans une voie d'émancipation où notre excellent clergé séculier a tout à gagner. On

fait les femmes trop sottes quand on veut qu'elles prennent pour argent comptant les déclarations intéressées d'un tas de Giboyers qui crient à la persécution et qui en vivent. Mais c'est surtout calomnier les femmes que de compter sur elles, comme quelques-uns semblent le faire, pour mener cette vilaine campagne de la peur que nous avons le chagrin de retrouver à toutes les périodes électorales.

Il va sans dire qu'à l'heure présente plus personne n'aime la guerre pour la guerre. Les philosophes de l'école de De Maistre et de M. de Moltke sont rares chez nous, et cette idée abstraite que le sacrifice en soi, quel que puisse être son but ou sa raison, est une chose bonne et morale pour un peuple, cette idée n'a plus cours dans les races latines. Mais il ne s'ensuit pas que le sacrifice soit répudié par nous, quand on nous le demande au nom d'une idée qui nous est chère. Or, l'idée de la patrie, très atteinte chez nous par une série de circonstances fâcheuses, s'est réveillée et a singulièrement grandi depuis quelques années. Que le devoir envers la patrie soit une forme de l'idée de l'utilité, qu'il naisse d'un sentiment, qu'il soit l'expression d'une de ces vertus que M. Renan qualifie de suprême élégance, peu importe ; il n'est presque plus personne chez nous qui ne sache que la patrie a le droit de demander beaucoup, et qui ne soit prêt au sacrifice exigé avec bonne grâce et galanterie.

J'estime donc que quand un ancien zouave comme M. de Cassagnac s'écrie que la République dévorera tous nos enfants dans des expéditions guerrières, outre que ces paroles sont plus que surprenantes dans la bouche d'un bonapartiste, il méconnaît le cœur des Françaises. Il n'y a pas une de nos femmes qui n'aimât mieux être la mère d'Achille que celle de Thersite. On sait bien qu'un grand pays comme le nôtre a des devoirs de toutes les heures qui se soldent par des existences brisées. Mais ces devoirs peuvent incomber à la monarchie aussi bien qu'à la République. Tous les gouvernements les ont subis, même le pacifique régime de Juillet, qui a eu affaire à des insurrections autrement sérieuses que les frasques de Bou-Amema, et jamais les femmes n'ont pris en haine la patrie qui leur avait demandé leurs enfants et n'ont blasphémé le drapeau, même quand ils mouraient sous ses plis Je suis donc plein de confiance dans le rôle que les femmes joueront ces jours-ci et plus tard en matière électorale. Elles ont le bon sens pratique de notre race qui les défendra des utopies, et elles ont aussi un bon grain de vaillance gauloise qui les défendra des peurs et des lâchetés.

LES FEMMES POLITIQUES

Les femmes, depuis quelque temps, se remuent énormément! Quelque méchant plaisant dirait que c'est le printemps qui les agite, le chevalier Printemps qui met de petites feuilles claires au bout des branches et des rêves amoureux dans les cœurs. Quand il paraît, tout relève la tête dans la nature, et les fleurettes cachées sous la mousse se redressent, cherchant le soleil. Mais, pour les civilisés, qui ont inventé la bisque d'écrevisses et les truffes sous la serviette, il n'est pas de saisons. Ce n'est pas, d'ailleurs, l'amour qui trouble nos dames : c'est la politique. Elles ont repris cette bonne turlutaine, de vouloir cesser d'être des femmes pour devenir des électeurs. Cela les tient pour le moment. C'est une fureur, comme jadis la crinoline ou la potichomanie. Encore la crinoline avait-elle bien des raisons d'être!... Combien elle était supérieure au costume collant d'aujourd'hui, qu'un rien froisse ou déchire. Tandis que la crinoline, c'était pour les amours, avec ses grands et solides

cerceaux, un engin fort heureusement inventé. Le petit Jehan de Saintré s'y fût caché tout entier. Les femmes, dans leurs crinolines, étaient semblables à des places fortes, mais à des places fortes d'une enceinte trop vaste pour être bien défendues. C'était le bon temps des surprises et des escalades hardies, où d'audacieux forbans avaient « ville gagnée, » tandis que la garnison, embarrassée de ses propres défenses, croyait parlementer encore !

Mais il ne s'agit pas de ces doux jeux. Nos citoyennes se réunissent un peu partout : à la salle d'Arras, au théâtre Oberkampf, à Lyon et en d'autres lieux, uniquement pour obtenir le droit de mettre un petit papier blanc dans l'urne du scrutin électoral. Il me semble qu'elles menaient mieux le monde avec de petits billets glissés dans le manchon, ou traîtreusement insinués dans l'ouverture étroite du gant ? Mais, puisqu'elles le veulent, je donnerais bien quelque chose pour que leur caprice fût satisfait ! L'*Assemblée des femmes* n'a été jusqu'ici qu'une fantaisie brillante de ce polisson d'Aristophane. Rien ne serait plus plaisant que de la voir se réaliser, et je me ferais couper un doigt de la main pour admirer Célimène dans « le sein de la commission » et regarder Arsinoé passer à l'état d' « honorable préopinante. »

J'imagine que les femmes ont réalisé leur vœu et qu'elles sont électeurs. Je suis bien tranquille sur le résultat. Il arriverait exactement ce qui est

arrivé déjà des candidatures ouvrières : elles s'empresseraient de voter pour des hommes, comme les ouvriers s'empressent de voter pour des bourgeois. Elles ne s'entendraient même pas pour faire, comme on nous l'a dit, de Mme Louise Michel le successeur de M. Grévy. Jamais les brunes ne voteront pour une blonde, ni les blondes pour une brune ; les châtaines formeront un centre gauche indécis et sans résolution, et les rousses ne pourront jamais mettre en avant qu'une candidatnre de protestation... Le pantalon a encore du prestige. Les femmes électeurs voteraient comme leurs maris ou comme leurs amants. Tout au plus faudrait-il compter quelque quinze cents voix perdues sur l'aimable Capoul ou sur le superbe Angelo, tyran du boulevard, par quelques autoritaires qui rêvent de triomphants coups d'État. « Il y a trop longtemps, a dit une conférencière, que dans le milieu social moderne les femmes ont le dessous : c'est le tour des hommes. » Eh ! chères enfants, à votre aise. Cela ne changera rien à la question.

Ces revendications féminines sont vieilles comme le monde. Sans remonter bien loin, elles se firent jour sous l'empire avec une persistance singulière. L'étendard de la révolte fut levé par une blonde audacieuse, avec l'inscription menaçante : *Guerre aux hommes !* Et de fait, la belle blonde fit quelques campagnes assez réussies. Elle avait de longs cheveux dorés assez épais pour dispenser Ève, après

la faute, de se faire confectionner un « tapez-moi ça » en feuilles de figuier; des yeux bleus ingénus, de ces yeux

> Dont on voit monter les prunelles
> Dans la nacre de l'infini ;

des lèvres épaisses et empourprées, et, avec cela, un cœur vaillant. C'était, certes, de quoi remporter plus d'une victoire, et elle ne fut pas en peine de *debellare superbos*, comme dit le poète.

Il y avait alors des « revendiqueuses » de toutes les couleurs. J'en ai connu un quarteron chez un philosophe aimable qui, à ses moments perdus, inventait des religions. On pouvait les classer en plusieurs catégories. Il y avait des blooméristes, des saint-simoniennes, des phalanstériennes, des politiciennes. Moi, je les divisais surtout en deux camps : les laides et les jolies. Le premier camp, je le dis à regret, était de beaucoup le plus nombreux. Y en avait-il, de ces vieilles desséchées qui nous parlaient de perfectionner le mariage, comme on parlerait à un pauvre diable de condamné à mort de perfectionner la guillotine ! Les bonnes parties de rire que j'ai faites là, avec de gais compagnons qui sont morts aujourd'hui, mais qui avaient alors la moustache noire, bon pied et bon œil ! Comme nous allions goûter alors gaiement, une heure ou deux, l'éternelle comédie des *Femmes savantes !* Elles avaient toutes leurs petits systèmes, qui concluaient tous à ceci : que la femme valait

mieux que l'homme. Et quelles raisons saugrenues elles en donnaient! Il en est une, bloomériste enragée, qui prétendait qu'être velu était un signe d'infériorité — et la malheureuse avait des moustaches à faire frémir... Quand nous voulions la faire enrager, nous lui rappelions quelques pensées des grands misanthropes, comme Chamfort, disant que la femme n'a vraiment de bon que ce qu'elle a de meilleur. Elle nous appelait polissons! Ah! la pauvre toquée! Je vous jure bien qu'elle n'en savait rien, et que nul de nous ne lui fit jamais connaître ce qu'il y a de charme dans ce joli adjectif.

Quelques-unes de ces femmes libres étaient jolies. Il en est même qui, se débarbouillant peu à peu de ce milieu qui touchait à la bohême philosophique, sont devenues des personnes en vue. Les souliers de Mme Sand étaient si grands, que plusieurs pieds ont pu les chausser pour faire leur chemin dans le monde. Les Français sont ainsi faits qu'ils se moquent de Philaminte à tire-larigot, et qu'ils la subissent toujours. Notre galanterie est plus forte que tout : nous sommes de l'avis de Monselet, qui dit que si les petites blanchisseuses ont les bras rougis par l'eau froide, plus haut le blanc commence et ne finit pas... Il en est de même pour les bas-bleus. Nous passons condamnation sur cette horreur, en retrouvant la femme au-dessus du genou. Mais, en vérité, j'aime mieux les femmes qui sont femmes du haut en bas, des cheveux au bout des pieds.

Comme nous serions malheureux le jour où cette prétendue égalité des sexes deviendrait une règle et une habitude, où nous aurions des confrères enjuponnés et où la femme-homme cesserait d'avoir pour nous l'agrément et l'excuse d'un travesti de bal masqué. Et comme elles seraient aussi malheureuses, les pauvres chères! Car, ce jour-là, nous leur dirions sérieusement leur fait, et que leur éloquence est un bavardage, leur politique une intrigaillerie, et leur littérature un enfantillage fait de naïveté et de pédanterie. Car, depuis George Sand, qui fut un phénomène et une erreur de la nature, les femmes n'ont pas produit un sujet ayant un talent original, sauf peut-être quelque deux cents pages ci ou là. Pour le reste, c'est bien, — nous le disons du moins — parce que la main qui tient la plume est blanche et potelée; mais si le sexe disparaissait de la littérature féminine contemporaine, quelle misère ce serait! Une qui est morte, avait en elle la flamme du talent. Elle avait commencé aussi par être une « revendiqueuse ; » mais comme elle avait du cœur, l'amoureuse avait guéri le bas-bleu. « Frappe, mais aime, » fut sa dernière devise. Elle trouva d'ailleurs un homme pour la réaliser, qui la rossait et l'adorait. Elle en est morte.

Nos chères femmes perdraient tant à être prises au sérieux comme électeurs, que je suis bien tranquille sur les suites des escapades auxquelles se livrent quelques-unes d'elles. Toute assemblée de

femmes finira comme finissent les *Harangueuses* d'Aristophane. Elles ont pris les habits d'hommes, elles se sont emparées de la citadelle, elles ont installé leur gouvernement; mais passe un beau jeune homme, et les voilà toutes qui courent à leurs tuniques transparentes et à leurs couronnes de roses, pour séduire le bien-aimé. L'amour, l'amour seul les mène et les mènera toujours, et l'amour est un dieu jaloux qui ne veut pas de partage. A lui seul, il remplit les quatre saisons de la femme, avec la grâce libre du printemps, la passion enflammée des étés, la mélancolie des automnes, la haute sagesse des hivers. Ah! mesdames! il y a de vieux artistes, de vieux politiques, de vieux cabotins, de vieux journalistes, toutes choses laides. Il n'y a pas de vieilles femmes, pour les femmes qui sont restées femmes. Comme le bonhomme Chrysale, les mères se rajeunissent aux jeunes amours de leurs enfants. Je ne puis comprendre ces créatures privilégiées qui sont adorées et vénérées — vénérées, mot qui vient de Vénus, — et qui ont je ne sais quelle folle rage de se découronner de leur royauté incontestée! Une femme, dans une réunion publique, ça me fait tout juste l'effet d'un rossignol dans une bande de corbeaux.

Mon vieil Aristophane, — qui est toujours jeune de la jeunesse du bon sens et du génie — avait bien vu la chose. Il est moins sévère que Molière ; il veut bien que les femmes s'occupent aussi de la

chose publique, mais il dit assez comment elles peuvent le faire. Leur influence ne sera forte qu'étant indirecte. Quand Lysistrata fait faire aux Athéniennes, sur la statue de Cérès, la bonne Déesse, le grand serment en faveur de la paix, elles ne s'engagent à rien qu'à agir sur leurs maris et à les mener... par le bout du nez, puisque nous ne parlons pas le grec effronté du satirique. Mais pour nous conduire autrement, il faut y renoncer. L'amour a des raisons qui bravent la raison, a dit Pascal, ou à peu près. Ce sont ces raisons-là que les femmes peuvent nous faire entendre ; et quant à la façon, vous la savez assez, je l'espère pour vous. Mais pour se mêler autrement aux choses de la vie publique, c'est une folie. Pour la politique féminine, les hauts débats en plein soleil ne valent rien ; et pour ces jolis députés en conseils, il n'y a de sérieuses que les séances de nuit.

LA PARISIENNE

J'ai essayé de dire un jour ce qu'était le Parisien et quelle allure particulière il avait, soit dans la vie du monde, soit dans la vie publique. Je voudrais dire aujourd'hui à quoi on reconnaît la Parisienne. Ce n'est pas chose aisée. Quand il s'agit de ces nuances délicates du caractère féminin, modifié à l'infini par les circonstances, il arrive que, contrairement à l'apophthegme de Boileau, on n'énonce pas facilement ce qu'on conçoit cependant très bien. Comme le Parisien, la Parisienne a presque toujours un don de tact et de mesure qui dissimule justement les angles de son caractère, comme son goût cache, en les harmonisant, les couleurs de ses toilettes. Combien de fois n'avez-vous pas dit d'une Parisienne qu'elle était délicieusement attifée, sans pouvoir ajouter de quelle étoffe et de quel ton était son ajustement ? Il est plus facile de dire à quoi se reconnaît la provinciale transplantée à Paris et y faisant *florès*. Voyez celle-ci, qui fut belle en son temps, et qui

joue son rôlet à Paris. Elle est à la Comédie. Au bout d'un quart d'heure tout le monde le sait. On ne voit pas ses diamants, elle les montre. On ne devine pas ses impressions, elle les crie tout haut. Elle formule, d'un ton éclatant, l'éloge des acteurs, que Musset voyait passer dans le sourire discret d'une vraie Parisiènne. Comme disait Mme de Staël, elle montre sa figure où elle l'a, c'est-à-dire qu'elle découvre sa gorge; mais elle la découvre trop. Sur l'escalier elle hèle ses cavaliers, invite « son cher ministre » à souper, envoie « son cher général » chercher sa voiture. Voilà la provinciale, éternelle parvenue! La Parisienne a son avis, sa voiture, son général, son ministre, des diamants toujours, de la gorge quelquefois, mais elle — qu'on accuse d'être toujours en représentation — sait être parfois inaperçue, comme pour donner à qui la cherche la joie de la retrouver.

La pierre de touche de la Parisienne, — et vous entendez bien que je parle aussi de la femme de province véritablement acclimatée — c'est l'aisance. Où qu'elle soit, la Parisienne n'est jamais gênée. C'est par là qu'on a pu dire qu'elle était comédienne achevée, mais comédienne de nature et d'instinct. Elle est, à ses heures, héroïque sans emphase; maîtresse de maison sans embarras, dévouée avec grâce, amoureuse sans mélodrame, vicieuse sans cynisme, ambitieuse sans tapage. Il lui arrive même d'être dévote sans ennui.

L'art des sous-entendus est le grand art de la Parisienne. Elle sait promettre sans rien dire et vous faire promettre sans rien jurer. Vous rencontrez Parisina vers quatre heures, en toilette simple, beaucoup trop près de la maison de l'homme qu'elle aime : elle vous sourit, et vous êtes discret. Une heure après, vous la revoyez sortant du salut à la Madeleine ; elle vous sourit encore, et vous n'êtes pas trop étonné...

L. Gozlan a dit que la Parisienne était une maîtresse adorable, une amie sûre et une femme impossible. Maîtresse adorable, cela va de soi. Les femmes de province, plus gardées que les Parisiennes, prenant volontiers au tragique les choses de l'amour, se font toujours trop attendre. C'est à Paris qu'on plaît en huit jours à ces enchanteresses qu'on aime dix ans ! Les passions, presque toujours, y commencent par des caprices. Amie sûre, cela est vrai encore. Que Voltaire avait raison quand il louait, comme le plus doux qui fût au monde, ce mot d'*amie*, si vague et si fort, qui peut survivre à la passion satisfaite ! L'amitié de la Parisienne, quelle que soit son origine, et qu'on ait planté ou non ce fameux « clou d'or » dont parle Sainte-Beuve, est précieuse parce qu'elle est faite par le choix et non par l'habitude. Amitié sans jalousie, courageuse, et délicate. Mais où L. Gozlan se trompe, à mon gré, c'est quand il dit que la Parisienne est une femme « impossible. » Vieux paradoxe, qui sent sa province !

Quoi qu'on en puisse dire, la famille est très forte chez les Parisiens. Les parents, entre eux, gardent une certaine liberté, dont le besoin est dans le sang de Paris. Mais ils sont affectueux les uns pour les autres. Quant aux époux, ils font, en général, très bon ménage, et si jamais nous avons la loi sur le divorce, une loi que je déteste pour ma part, je gagerais que la province en usera autant et plus peut-être que Paris. La Parisienne est une associée admirable. Vous savez l'histoire de cette Parisienne des Parisiennes dont le bas bleu ne déteignait pas sur la jambe, qui fut Mme de G...? Elle recevait ses amis et ses amoureux dans son petit salon coquet et plein de fleurs. On riait, on plaisantait, on flirtait, on entendait siffler par les airs les flèches de Cupidon, grand déchireur de robes conjugales. Mais parfois, redevenant sérieuse, la Muse de l'endroit, montrant du doigt le plafond, disait à ses Sigisbés : « Allez ! c'est encore celui qui travaille là-haut qui est le plus fort de tous ! » Et c'était le mari.

Si légère qu'on la dise et qu'on la dépeigne, la Parisienne est la compagne la plus sûre de la fortune de son mari. Elle l'aide dans les revers et n'est jamais étonnée et embarrassante dans la victoire. C'est encore une mère excellente. Elle est capable de tout pour son fils, même d'inviter au bal une femme qu'elle exècre, et, pour sa fille, de ne plus aller aux petits théâtres ! Elle leur enseigne

à tous deux l'art de la vie, les arme pour la lutte; et, à son tour, elle apprend d'eux à vieillir.

Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus doux au monde et de plus profitable à un homme que l'amitié d'une vieille Parisienne. Est-ce bien « vieille » qu'il faut dire? Les femmes ont, sous les cheveux blancs franchement arborés, des *renouveaux* vraiment extraordinaires! L'amour lui-même pourrait s'y tromper, s'il n'était averti par une haute et souriante raison. Les Parisiennes vieillies ont accumulé des trésors d'observations, de sagesse, d'esprit, d'indulgence. Elles sont les arbitres naturels des cas délicats de la passion, qu'elles jugent en dernier ressort. Reviendrait-il de la cour d'assises, condamné pour certains crimes, l'homme qu'un tribunal de Parisiennes acquitterait resterait pour moi un galant homme. Elles ont en mains la jurisprudence du cœur.

Mais où la Parisienne se reconnaît surtout, c'est à la façon dont elle trompe son mari. Là, elle est supérieure et tout à fait inimitable.

On a discuté souvent pour savoir si ce qu'on appelle les infortunes conjugales étaient chose plus rare à Paris qu'en province ou en province qu'à Paris. Je crois que Paris a la palme. « J'imagine, disait au dernier siècle le comte de C..., dînant avec sa femme, qu'il n'y a, à Paris, qu'un seul mari qui ne soit pas cocu? Le connaissez-vous? — Ma foi, monsieur, répondait la comtesse (en regar-

dant bien autour d'elle), je le cherche, et je ne le trouve pas. » Cette Parisienne allait un peu loin peut-être! Mais il est certain que l'adultère, à Paris, tempère et corrige souvent l'institution du mariage. Mais si l'adultère est plus fréquent à Paris qu'ailleurs, cela ne tient pas, comme le pensait Proudhon, à l'éducation *chevaleresque* des jeunes filles, ni à la grande liberté d'allures des femmes mariées. Cela tient aux différences profondes de l'adultère, en province et à Paris.

Là-bas, dans les petites villes, où la vie est étroite, où l'intimité devient une prison au lieu d'être un repos, où tout se sait, se répète et se grossit, avant d'arriver à tromper son mari, une femme en est venue depuis longtemps à le haïr. Avant d'aller au rendez-vous qu'on lui demande, Mme Bovary a passé ses soirées entières à cuire, au coin du foyer conjugal, une terrible fureur contre M. Bovary! Il est bien rare qu'une Parisienne qui est infidèle à son mari lui en garde rancune. Elle l'aime encore quelquefois, elle l'estime presque toujours. Aussi Brantôme l'avait-il remarqué déjà; ses « honnestes dames » font leurs maris cocus, dit-il, sans les faire coquins. Elles n'entendent ni les humilier, ni les rendre ridicules, ni les affliger. Parfois, l'adultère est une des nécessités de l'association. En tout cas, elle lui survit presque toujours. Sganarelle, montré au doigt, conspué dans sa province, reste aisément à Paris un galant homme, qui n'est

plus qu'un ami pour sa femme, et ne prétend ouvrir ni ses lettres ni son cœur de force. Il y a de la sorte, chez certains hommes, des résignations héroïques, rendues plus aisées par le tact délicat des Parisiennes. Maintenant, me direz-vous, pourquoi ne sont-elles pas fidèles? Pourquoi est-il tout à fait exceptionnel qu'une Parisienne aille dix ans dans le monde sans y courir quelque aventure de cœur ? Comment, surtout, ces légèretés qui sont de règle presque constante, que le monde admet, consacre presque, chez des femmes qui ont peu de tempérament en général ? En province, la chose est simple à expliquer : c'est aux longues heures d'ennui que l'on rêve à l'amant, quand rien ne vous distrait de la monotonie du tête-à-tête conjugal, souvent odieux. A Paris, où la femme ne s'ennuie guère, c'est une autre affaire. La Parisienne est « sensible », comme on disait jadis. Elle a dans le cœur une petite fleur bleue, qu'on sème au couvent, que le monde arrose et que l'amant cueille... Même dans un caprice, elle met de l'idéal.

Balzac disait que lorsqu'une femme soignait sa toilette dès le matin, son mari pouvait être sûr de son affaire. C'est une erreur. La Parisienne s'habille toujours bien, d'instinct, et pour le plaisir qu'elle y trouve. La toilette, qui ne doit jamais être un luxe pour la Parisienne, ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter. (Balzac.) C'est là où excellent nos Pari-

siennes. Rousseau disait qu'elles dominaient les modes, tandis que les modes dominent les provinciales. Rien n'est plus vrai que l'observation de ce provincial, dont les femmes firent un grand homme, sans jamais le décrasser complètement.

Mais la toilette, cette divine toilette qui commence à la perfection de la jarretière, n'est que le signe extérieur de la royauté de la Parisienne sur les autres femmes du monde entier. Les causes de cette royauté incontestée sont plus hautes et plus profondes. La Parisienne est reine par le bon équilibre d'un tempérament qu'elle domine et qui ne la trahit pas, par une philosophie solide qu'elle cache derrière les grâces de l'esprit, et par une constante aspiration à l'idéal qui lui permet, sans trop oublier ses devoirs, de trouver à son heure un paradis dans le plus rapide des caprices et de mettre des étoiles au plafond d'une chambre garnie !

LES VENGEANCES FÉMININES

Pour maintes raisons, fort bonnes, et devant qui je me suis volontiers incliné, je n'ai pas eu licence de parler encore de l'affaire de Mme Hugues, bien qu'il ne fût pas de sujet capable de passionner davantage. Mais, sans même joindre ma voix à celles de presque tous mes confrères en journalisme, qui protestent avec indignation ou tristesse contre la sauvagerie Yankee envahissant nos mœurs, je voudrais seulement rappeler à mes concitoyennes que la France est le pays du bon goût et que, devant je ne sais quel cabotinisme qui se mêle à tout, le bon goût risque de disparaître de chez nous, ce qui serait dommage. Après avoir écrit cent pages pour tâcher de dire ce qu'était le goût, Montesquieu finit par déclarer que c'est un « je ne sais quoi ». Mais ce « je ne sais quoi », tout le monde l'entendait fort bien, jadis, dans notre pays. Cela était un bonheur ; car beaucoup de gens pensent que le goût, chez un peuple, peut presque tenir lieu de vertus, comme

la politesse, chez les individus, peut presque remplacer la bonté. C'est pour cela que je vois avec chagrin notre goût disparaître, et cette disparition, indéniable, est un de mes gros chagrins !

Mme Hugues a tiré, comme sur un lapin, sur un homme dont elle avait à se plaindre. Douze jurés, qui auraient peut-être changé d'avis si une balle égarée se fût logée dans le ventre de l'un d'eux, l'ont renvoyée indemne de la poursuite. Soit. Mais qu'est-il arrivé ensuite ? L'audience avait été scandaleuse par l'attitude des petites dames accourues à cette première de la justice. Le sang-froid de la prévenue avait été affligeant. On devait penser, au moins, que c'était fini. Mais voilà qu'on nous apprend que Mme Hugues n'a pas plus tôt redescendu l'escalier du Palais de Justice rougi de sang, il y a quelques semaines, qu'elle a ouvert ses salons et repris son *five o'clock tea*. On nous raconte que son appartement est disposé en oratoire. Son buste est placé dans le fond, avec une grille tout autour, une de ces grilles comme on en met autour des tombes, et des couronnes y sont accrochées. Les lettres et les télégrammes, entassés dans des plateaux, sont exposés aux yeux des visiteurs, comme les offrandes devant un autel, au joyeux mois de mai de la bonne Vierge. La maison est pleine de fleurs, comme en un jour de liesse, ouverte à tous, ainsi que la chambre de l'accouchée triomphante, fière de son œuvre de

vie ! Bref, l'apothéose du cinquième acte ne manque pas à ce mélodrame.

Ne pensez-vous pas que c'est vraiment trop ? Et, si le goût est la mesure en toutes choses, le goût n'est-il pas ici sensiblement blessé ? Quand Charlotte Corday eut commis, en tuant Marat, le plus excusable des crimes, car elle sacrifiait sa vie et faisait ce sacrifice dans l'intérêt de tous, elle écrivit simplement à son père : « Pardonnez-moi et oubliez-moi » ; et elle eût voulu, si la chose eût été possible, garder l'incognito et rester anonyme dans la mort. Je ne puis m'empêcher de comparer cette attitude à celle de « l'héroïne » du Palais de Justice, et de regretter que celle-ci n'ait pas compris qu'une retraite sévère lui était conseillée par le goût, car je ne veux parler que de ce seul sentiment. Les complaintes de la rue, les portraits affichés partout, les réceptions ouvertes, les dépositions redondantes à la barre, tout cela n'est-il pas un symptôme de ce mauvais esprit pour qui on ne peut trouver d'autre nom que celui de cabotinage, qui nous gagne jusqu'aux moelles, et nous conduit à applaudir jusqu'à la mise en scène du meurtre ?

Le goût, qu'il faut définir par des exemples, puisqu'on ne peut le définir autrement, savez-vous où je l'ai trouvé, dans toute cette triste affaire ? Je l'ai trouvé dans la déposition d'une simple fille du peuple, une ouvrière, la maîtresse de Morin. Ce

misérable, innocenté d'ailleurs aujourd'hui de l'affaire des lettres anonymes, était aimé d'une pauvre jeune femme, qu'il laissa, dit-on, enceinte. Ménage irrégulier comme il s'en rencontre tant à Paris, mais où le dévouement n'est pas rare. Elle n'a dit que quelques mots, la veuve de l' « exécuté » ; elle n'a songé ni à la vengeance, ni au désir de paraître. Et mon cœur, glacé à toutes les déclamations emphatiques de l'audience, s'est ému et réchauffé à la douleur discrète de la petite grisette qui pleurait !

Rien ne se fait plus, chez nous, avec mesure. Encore une fois, je ne veux pas prendre parti contre Mme Hugues. Mais, en moins de six semaines que voyons-nous ? Le crime du Palais de Justice, d'abord. Puis à Dijon, je crois, une dame qui se trouvait fatiguée ou compromise par les assiduités d'un galant, imagine de lui brûler la cervelle ! Alceste ne demandait pas même à Célimène, en pareil cas, de prendre un bâton, et c'est un revolver qu'on saisit ! Avant-hier, des hommes dont c'est le métier de faire respecter les lois, livrent bataille dans un bureau de journal. Ce matin, enfin nous apprenons qu'un jeune homme ayant été demander la main d'une jeune fille à son père, celui-ci, impatienté des instances de l'amoureux et de celles de sa propre enfant, a tiré dans le tas et envoyé une balle à la pauvre demoiselle. Les moralistes, depuis quelque temps surtout, s'escriment à

chercher les raisons philosophiques de ces violences grandissantes dans nos mœurs. Ils y voient un symptôme de décadence, car ce sont bien moins les peuples et les êtres forts qui sont cruels et sanguinaires que les peuples et les êtres faibles et énervés. D'autres critiques mettent ce débordement sur le compte de l'impuissance des lois et de la mollesse des parquets. Mal protégés, disent-ils, les citoyens se protègent eux-mêmes. Alexandre Dumas pourrait bien avoir jeté quelques femmes dans ces idées paradoxales, qui nous ramènent à la barbarie ? De tout ceci, je ne sais rien, si ce n'est que les femmes ont peut-être un rôle à remplir, et puisqu'on assure qu'elles ont civilisé les Français, à recommencer cette tâche utile ?

Par l'exemple comme par l'opinion, que les femmes mènent en beaucoup de choses, elles devraient s'opposer au règne du revolver, au triomphe définitif du « mignon, » comme disait M. Clovis Hugues, avec des caresses de poète, en parlant de ce vilain pistolet à qui nos pères préféraient l'épée plus loyale. Et l'épée même, Jeanne d'Arc, la grande et la vraie héroïne, qui combattait pour le pays, Jeanne d'Arc ne la tirait pas du fourreau. Dans les mêlées, elle portait la bannière et marchait en avant, pure comme une idée, méritant vraiment, celle-là, d'être appelée un ange ! Jusque dans la bataille, elle voulait rester femme, et cette victorieuse a laissé son exemple pour condamner les

viragos contemporaines. C'est que la brutalité de nos jours est faite, non d'une noble exaltation, mais d'un détraquage funeste qui descend ou remonte d'en haut en bas et de bas en haut.

Ce détraquage, je veux vous en dire un exemple que vous trouverez peut-être de mince importance et qui me trouble plus encore que les coups de pistolet et les vitriolades qui s'excusent encore par la passion et que je blâmerais moins, à tout prendre, si d'autres ne les vantaient trop. Une aimable demoiselle avait reçu pour les étrennes une perruche, qu'elle avait accueillie avec joie. Ces jours-ci, elle prit l'oiseau brusquement, et la bête effarouchée la mordit légèrement au doigt. Sur quoi la femme saisit la perruche, la met contre la porte et la cloue d'un coup de poignard, regardant couler son sang et battre ses ailes.

Voilà bien la cruauté énervée des femmes romaines, et, quoiqu'il ne s'agisse que d'une bête insupportable, l'attentat est monstrueux. Ah ! parmi les hommes qui virent cela et qui admirèrent peut-être stupidement cette « excentricité », que ne s'est-il trouvé un gars au cœur droit et au bras solide pour souffleter la donzelle avec l'oiseau sanglant, comme fit à Mauprat le père Patience, quand le petit gentilhomme tua méchamment sa chouette familière ! Le châtiment eût été mérité, et le poète, qui ne voulait pas voir battre une femme même avec une fleur, y eût applaudi cette fois !

Une réaction se fera, elle commence déjà, contre la violence des mœurs. Il ne s'agit déjà plus de juger tel ou tel cas particulier, ou de peser les excuses d'un meurtre. Ce qui doit nous préoccuper, c'est à la fois de blâmer toujours la brutalité sanglante, surtout chez les femmes, et de lui ôter précisément toute excuse en modifiant les lois et en créant une opinion assez forte pour que personne ne puisse invoquer la nécessité de ces justices individuelles et sommaires qui déshonorent une société policée. Il se peut que, de même que certain progrès ne se font que par des révolutions, les femmes, dont je m'occupe surtout, aient eu besoin d'user de certaines violences pour appeler l'attention sur des réformes nécessaires. Quelques vitriolés peu sympathiques, un agent interlope passé par les armes, donneront à réfléchir aux séducteurs sans assez de scrupules, aux intrigants qui ne font pas assez cas de leur repos. Mais il faut garder à tout prix les femmes de la contagion de l'exemple et c'est malheureusement ce qu'elles ne savent pas faire. Si l'apothéose de Mme Clovis Hugues me cause une irritation que je ne suis pas maître de cacher, c'est parce qu'elle m'inquiète par les suites qu'elle peut avoir. On ne sait pas jusqu'où peut aller la vanité féminine exaltée par le bruit, encouragée par l'applaudissement! Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu la brutalité ou la cruauté devenir une mode. Il est banal de dire

que le suicide ou le meurtre s'engendrent les uns les autres, souvent sous des influences littéraires. Puisque l'on dit les femmes reines de la mode, qu'elles ne laissent pas venir dans notre joyeux Paris les modes funestes des époques décadentes. Ayez, femmes, et prêchez ce qu'il faut de patience pour prendre son parti des misères de la vie. Vous êtes souvent victimes de bien des lâchetés, en butte à bien des calomnies. Mais n'y a-t-il donc pas moyen d'établir la franc-maçonnerie des braves gens et des honnêtes femmes, assez forte pour pouvoir dédaigner et oublier? Les saintes colères sont un trésor qu'il faut garder pour autre chose que la satisfaction de ses haines personnelles ou de ses intérêts particuliers. C'est véritablement là que commencerait la décadence de la race, si nous en arrivions tous à ne plus avoir assez d'énergie pour le service des grandes causes et à en avoir trop en obéissant à nos passions?

On a parlé à plusieurs reprises, de la *vendetta* corse, à propos des vengeances exercées entre particuliers. Mais la *vendetta*, tout d'abord n'est pas l'idéal de la civilisation ; et quand Mérimée nous raconte l'histoire exquise de Colomba, il a soin de mêler aux demi-sauvages qu'il met en scène un Parisien désespéré de telles mœurs. Puis, la *vendetta* prend justement une certaine grandeur de ceci qu'elle s'exerce parfois entre gens qui n'ont pas de griefs personnels. Le jeune Corse qui prend le bois

après un coup de fusil trop heureux, a cru sérieusement obéir à une loi d'honneur et accomplir un devoir de famille. Enfin dans les beaux temps de la *vendetta*, — car elle dégénère fort — l'assassinat n'était qu'une forme de la guerre, un duel de tous les instants, dont on était averti. Le mot traditionnel : « Garde-toi, je me garde », précédait presque toujours les hostilités et ôtait au meurtre ces allures de traîtrise, qui répugnent si fort aux cœurs généreux! Et c'était là-bas, dans une île sauvage, où l'on ne parlait pas le français, voisine de l'Italie et encore près, par les mœurs, du moyen âge, que les belles *vendettes*, il y a quelque demi-siècle, charmaient un poète! Et il y avait Colomba et son *vocero*, et l'amour se mêlait à la guerre, avec les bois et les grandes montagnes où, de loin, les hauts châtaigniers sont semblables à des mousses sur des murs gigantesques. C'est dans ce décor que se passaient les choses! Elles ne sont point les mêmes à Paris et la tragédie y est mal à l'aise.

Aussi j'espère bien que c'en est fini. Je n'ai voulu juger ni blâmer personne. J'ai seulement signalé un danger, et comme un piège tendu à la vanité imprudente des femmes par le trop d'éclat donné à de tristes aventures. Ne les renouvelez pas, ces drames. N'enviez pas des célébrités hasardeuses, et ne jalousez pas les héroïnes d'un jour qui a sûrement des lendemains mauvais et tristes. Vous n'êtes pas faites pour tuer, même les méchants. Et, entre

nous, le jour où vous vous défendriez trop bien, vous perdriez les douces protections, le charme de votre faiblesse, l'universelle tendance à vous excuser et à vous plaindre, qui vous entourent, vous embellissent et vous sont utiles et douces!

PHILOSOPHIE AMOUREUSE

I

On a guillotiné Menesclou. Voici bien une entrée en matière un peu lugubre pour une chronique qui porte le titre de la mienne.

Mais l'Amour et la Mort sont frères ! On a retrouvé une belle médaille ou, plutôt, une pierre gravée antique qui les montre se donnant la main au dessus d'un autel de la Nature, personnifiée par Cybèle. Une fois de plus, le grand et profond symbolisme grec a exprimé une idée que la science moderne confirme.

Les journaux de ce soir nous donnent toutes sortes de détails sur l'exécution dè Menesclou.

Ces détails sont toujours les mêmes et monotonement écœurants. C'est éternellement la même foule, composée des mêmes éléments : des repris de justice que l'échafaud attire par une sorte de force magnétique, comme le tapis vert attire le joueur, même décavé ; des bourgeois qui ont connu

le condamné ; des gens « sensibles », qui, frappés par la cruauté du coupable, éprouvent une douce satisfaction à lui voir couper le col ; des filles, enfin, et toujours, cachée derrière les volets de quelque cabaret, la légendaire femme du monde, qui a été passer la nuit de l'exécution avec son amant, à proximité de l'échafaud, et qui a cherché on ne sait quelle étrange volupté à voir ses amours vivre en face de la mort violente d'un malheureux.

Je ne crois pas plus qu'il ne convient à cette dernière légende. Mais, qu'elle ait un fond de réalité, et qu'on puisse citer des exemples à son appui ou bien qu'elle soit le produit d'un reporter trop imaginatif ou d'un moraliste trop chagrin et trop amer, elle est née d'une observation juste : l'amour frère de la mort ! Michelet en a fait, je crois, le titre d'un des chapitres de son étrange et profonde histoire naturelle. La science nous apprend, en effet, que l'être qui va disparaître, le phtisique par exemple, est en proie à une inquiète furie d'amour. L'instinct de la conservation de la race se traduit en ardeurs, mortelles elles-mêmes et qui hâtent sa fin. D'autres maladies encore ont ce résultat et présentent cette singularité. Le mourant veut se continuer et se rattacher à l'existence par un dernier effort qui le brise. Les animaux même ont de semblables instincts, et combien il en est dont les amours sont des suicides ?

Toutes les fois que, dans l'ordre social, il se pro-

duit de ces désordres qui sont comme des maladies, on voit fleurir les rapides amours. Nul exemple plus frappant que le règne de la Terreur en 93. Tout le monde était amoureux et galant. Fouquier-Tinville rimait des vers d'album, Danton se remariait, Robespierre flirtait, et, dans les prisons, Chénier écrivait des vers pleins de passion. Et tous étaient aimés, profondément aimés, comme les hommes sur qui est la main de la mort le sont souvent.

Les militaires passaient volontiers autrefois et passent encore pour être des « hommes à succès. » Je crois qu'il en faut rabattre, en certains pays surtout où les soldats sont mal reçus dans le monde, ce qui est un grand tort. Mais il y a cependant quelque chose de vrai dans cette rumeur, qui compromet la bonne d'enfants avec le conscrit, la bourgeoise avec le sous-lieutenant et la duchesse avec le colonel.

On s'imagine et on dit volontiers que les femmes sont des folles, qui se laissent prendre à l'uniforme, aimant en enragées « les éperons et les moustaches », comme disait Musset. Sans compter que les moustaches sont aujourd'hui portées par les bourgeois, et que les uniformes ne sont pas fort jolis en général, je fais aux femmes qui aiment les militaires l'honneur d'être menées par un sentiment plus haut et plus profond que le goût des panaches et des fanfreluches. Ce que la femme aime dans le

soldat par-dessus tout et sans se l'avouer peut-être à elle-même, c'est l'inconnu de ses destinées et l'éternelle menace de la mort qui plane sur les plaisirs qu'on trouve avec lui. L'amant, jeune, bien portant, fringant, en huit jours peut être appelé à la frontière et la première balle peut être pour lui. Cela ajoute aux amours un charme étrange et une attraction puissante. Ils ne risquent pas de s'embourgeoiser; ils ont chance de ne pas mourir d'une maladie de langueur et de la pléthore des satisfactions tranquilles et sans mélange. Le clairon qui sonne la diane chère aux amants, dit la chanson, et qui réveille leurs plaisirs, demain sonnera la charge. Dans le soldat, il y a du passant, de l'inconnu, de la chose qui doit disparaître brusquement, contre sa volonté. C'est l'éclair traversant l'existence tourmentée de certaines femmes, comme il traverse les nuages du ciel de tempête : il illumine et laisse la nuit plus profonde derrière lui.

Les femmes aiment vraiment les êtres qui vont mourir. On les voit disputer mieux que nous les malades à la maladie, même quand nous avons perdu tout espoir. Le médecin soigne, le garde-malade guérit, dit V. Hugo ; et le garde-malade, c'est la femme. Cette familiarité avec la mort qu'elles ont dans l'accomplissement de leurs devoirs, elles l'ont aussi dans leurs amours et leurs fantaisies. Je suis convaincu qu'un homme dont les jours seraient comptés et qui serait libre, à peu près

quel qu'il fût, n'aurait pas à s'occuper de ses nuits. Les femmes viendraient à lui, à cet inconnu. Elles aiment à se pencher ainsi sur les abîmes.

Corrompez un peu ce sentiment, né cependant du plus noble des instincts, et vous arrivez à ces sentiments de curiosité malsaine que les femmes témoignent aux exécutions et qu'on blâme avec raison. Les moralistes commencent à savoir maintenant que ce qu'on appelle les instincts pervers sont des instincts simplement pervertis, dans presque tous les cas. Cette idée sublime de la conservation de la race, par des degrés dont il est facile de suivre la descente dans le fond du cœur féminin, conduira à ces amours ou tout au moins à ces curiosités excentriques pour des condamnés, dont on cite des cas mystérieux. De toute façon, ouvertement, cyniquement, les grands criminels ont tous eu une sorte de clientèle féminine, qui ne s'est pas toujours uniquement recrutée dans le monde d'où ils sortent d'habitude. Il y a eu d'étranges passions d'esprit, semblables aux possessions démoniaques. C'est alors que la « dame du monde » chère aux romanciers va voir mourir un être dont le désir a hanté sa cervelle, et s'y fait conduire par son amant, qui n'est certes pas, cette nuit-là, maître ni de ses sens ni de ses pensées. Ce jour-là, l'amour est le frère cadet de la mort ; ce n'est que celle-ci qui fait passer des frissons dans le corps de la curieuse et qui attire ses regards,

comme on voit, dans la danse d'Holbein, la fiancée fixer les yeux uniquement sur la Mort, qui guide la noce.

J'ai employé le mot « curieuse ». Les femmes sont, en effet, curieuses par-dessus tout. Encore ce mot n'est-il peut-être pas le vrai. Elles sont bien plutôt chercheuses de sensations que curieuses des faits et des idées. Le spectacle d'une exécution peut avoir un intérêt d'observation pour le moraliste, pour le législateur, qui regardent la foule : il peut offrir une démonstration au médecin-criminaliste. Mais chacun voudrait pouvoir faire son étude sans éprouver l'horrible sensation de la mort violente d'un être plein de vie la seconde avant. C'est cette sensation que les femmes vont chercher aux exécutions. Elle leur est douloureuse et agréable à la fois, comme l'entrée, en plein été, dans une piscine glacée. Elles serrent alors la main de l'homme aimé, à qui elles ne pensent guère cependant, mais elles éprouvent un frémissement ineffable en saisissant la vie, pour ainsi dire, en face du spectacle de la mort. Qui dira les prodigieux raffinements d'égoïsme de l'être humain, la profondeur des plaisirs qu'il tire du mal d'autrui, depuis le désintéressement hautain d'une Lucrèce jusqu'aux joies innommées d'un tortionnaire ? Mais cela nous mènerait aux plus sombres tableaux.

J'aime mieux conclure en disant que, dans maints sentiments des femmes qu'on condamne et qui sont

blâmables quand ils s'exagèrent, règne cependant une idée nécessaire, admirable et douce. La femme est la grande conservatrice, et l'amour s'entend avec la mort, qui est le grand rénovateur.

Il est rare qu'elles aient peur, par exemple, des cimetières. En Italie et en Allemagne, — en Souabe surtout, — les amoureux se donnent volontiers rendez-vous dans le campo santo : ils s'asseyent sur les pierres tombales ; ils y causent d'amour. Pourquoi pas ? Les oiseaux chantent bien aux pointes des cyprès, où la couvée est nichée. Et ces morts seront-ils fâchés d'apprendre que l'amour est plus fort que la mort, et qu'ils revivent en leurs fils ?

II

D'ici à huit jours, presque tous les théâtres de Paris auront fait leur réouverture. Les comédiens et les comédiennes, qui étaient un peu partout, sur les plages et dans les casinos, en rupture de coulisses, regagnent à toute vapeur leurs scènes respectives. Bon nombre avaient émigré à Etretat. C'est que ce petit trou maritime, caché entre deux rochers, a l'air d'un décor : il y a un côté cour et un côté jardin. Or, la nature ne plaît aux gens de théâtre que lorsqu'elle n'a pas l'air véritable. Ce

diable de métier qu'ils font a un je ne sais quoi de si puissant qu'il les suit partout. Les actrices pieuses (car il y en a) ne se représentent guère le Paradis que comme une pièce à femmes, et l'encens des séraphins doit avoir l'odeur fade des coulisses pour plaire à leur nez. Quant à celles qui sont résignées à l'Enfer, elles se disent qu'après tout, les flammes de la géhenne ne sont qu'une rampe un peu plus chaude que les autres.

Cette passion du théâtre quand elle s'empare des âmes féminines, y cause les troubles les plus étranges. Il y a une morale pour les actrices qui est tout à fait spéciale, et qui, faisant tache d'huile autour d'elles, crée ces types si amusants des familles Cardinal, que M. Halévy nous a racontées. Une vraie actrice qui a le théâtre dans l'os, comme elles disent, est, au point de vue de l'amour, un phénomène singulier. A part de rares exceptions, le théâtre rend les femmes qui s'y livrent froides comme le marbre et diplomates comme Talleyrand.

Partout ailleurs la passion a ses entraînements, le caprice a ses surprises. Mais, pour les actrices, toutes ces histoires-là ne sont rien à côté de la grande et unique préoccupation du public et du succès. Il y a des jeunes filles bien élevées qui se font enlever : il y a des mères de famille qui lèvent le pied avec un séducteur, abandonnant tout pour quelques jours d'ivresse : mais, depuis le dix-huitième siècle, où l'on vit la chose deux ou trois fois,

on ne trouverait pas une actrice qui ait rendu un rôle et manqué son entrée pour suivre les fantaisies de son cœur.

Pendant quelques semaines, les hommes qui, dans une frénésie, aiment une femme et ne poursuivent pas sottement une satisfaction de vanité, ont pu faire la cour aux actrices. Il y a, vers la fin de juillet, comme une trêve du dieu d'amour. Mais il est presque sans exemple que cette période se prolonge au delà d'une quinzaine. L'amant choisi, au bout de ce temps-là, a déjà un rival. C'est le rôle de la rentrée. Pour ce rôle, l'actrice est résignée à tout. S'il faut des toilettes, elle les aura,— elle si joyeuse il y a huit jours encore de courir les buissons en robe de toile! S'il faut aller voir l'auteur, on ira le voir, fût-il de ceux qui assignent leurs rendez-vous au matin, heure propice, paraît-il, aux tempéraments appauvris. Le cabot lui-même redevient un homme. Songez donc ! si, pendant une tirade, il allait faire quelque frasque qui couperait l'effet ! Ah ! les pauvres femmes de théâtre ! Jamais elles ne sont à elles, jamais elles ne se possèdent assez pour se donner ! Je ne puis m'empêcher de les plaindre et de les admirer à la fois. Quant à les aimer, c'est une autre affaire. Tout amant d'une actrice, s'il n'est pas un vaniteux, c'est-à-dire un nigaud, est un martyr. Quant aux honnêtes gens qui épousent ces dames et les « retirent » du théâtre, ce qu'ils ont de mieux à

faire, neuf fois sur dix, c'est d'aller prendre des leçons de piano ; dans un an, ils seront accompagnateurs!

La morale particulière au théâtre éclate en son plein dans les classes du Conservatoire. On se fait, dans le monde toutes sortes d'idées biscornues sur les mœurs de ces demoiselles, qui piochent le *Songe d'Athalie* ou le rondeau de la *Cenerentola*. On s'imagine volontiers que ces lèvres rouges ont envie de mordre aux fruits défendus, que ces cœurs, sans cesse invités par l'étude des passions, s'y laissent prendre.

C'est une grande erreur. Je mettrais ma main au feu que le Conservatoire est un des endroits de Paris où les jeunes filles sont le plus sages. Point ignorantes, cela s'entend. Tout ce monde-là parle librement, se tutoie, s'embrasse, se prend sur les genoux. Ces demosielles savent de quoi il retourne, et la mère Cardinal le leur apprendrait au besoin. Mais, dès que la fillette a quatorze ans, on lui a parlé de son rôle. Une passion est entrée dans son cœur qui ne cède la place à aucune autre.

Avec le temps, à tête reposée, s'inspirant de bons conseils et d'exemples précieux, l'actrice fera le nécessaire pour assurer le succès de sa vie de théâtre. Une politique d'un effrayant machiavélisme la conduira. Elle pèse l'influence d'un chacun. Elle connaît le critique bon garçon et galant homme qui se laisse prendre à une petite mine,

à une frimousse rieuse. Elle ne tire jamais sa poudre aux moineaux ; elle s'arrange toujours de telle sorte que sa chute soit un premier pas vers les triomphes de son ambition. Aussi ce sont des conquêtes difficiles que celles de ces femmes qui n'ont cependant passé aucun traité avec Vesta. Les qualités personnelles n'y sont de rien : la fortune n'y suffit pas toujours. Il faut la situation qui emporte tout.

Il y a, dans le monde, des femmes qui ont autant de froide habileté que les actrices dans la conduite de leurs amours. Ce sont ces autres actrices qu'on appelle les femmes « qui ont un salon ». La première condition pour la femme qui a un salon, c'est de n'avoir ni le trop d'austérité qui éloigne les hommes, ni cette franchise des passions avouées qui les écarte aussi.

J'ai connu, il y a quelques dix ans, un bel exemple de cette politique féminine. La femme dont je parle, S..., avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles, qu'elle avait fort roses à ses mains superbes. Elle était sans préjugés, oh ! mais, sans aucun préjugé ! De race aristocratique et artistique à la fois, bâtarde de la noblesse et fille légitime du génie, elle avait voulu avoir, à Paris, son petit coin de royaume. Il lui avait suffi d'ouvrir les portes de son salon pour y voir arriver, pleins de curiosité, une élite de jeunes hommes et une vieille garde d'hommes célèbres. Il y avait là des débris du bel

esprit d'autrefois, des artistes, des politiques, dont quelques-uns sont aujourd'hui les premiers de l'État.

S... était charmante, d'un visage noble et taillé dans le marbre. Tout juste assez mariée pour n'être pas une demoiselle, elle était libre d'elle-même comme un garçon. On savait, de plus, que le marbre de son corps cachait un tempérament de feu, ardent et curieux, jadis sincère dans ses folies. Bref, rien n'était plus désirable qu'elle. Pendant deux hivers, ce fut une suite non interrompue de soirées charmantes, de causeries libres, de petits soupers et de galanteries excentriques. Un futur député lui chanta une sérénade sous son balcon, en plein Paris, à deux pas du boulevard.

A quinze ou vingt, qui ramions sur sa galère, nous fîmes tout pour la séduire. Elle eut des bouquets à remplir des serres, des sonnets à faire un volume qui aurait du succès, n'en doutez pas. Et cependant, S... était sage et nous le savions bien ; car, s'il faut tout dire, nous nous surveillions les uns les autres, moitié curieux, moitié jaloux.

Pour moi, je ne faisais guère la cour à S... que ce qu'il fallait pour être poli. Mon cœur était aux mains d'une autre enchanteresse : et ma tranquillité d'esprit me fit devenir, parmi ses amants (comme disait le grand siècle), son ami. Un soir que nous devisions en fumant des cigarettes après souper, — car, sûre d'elle-même, elle ne fuyait pas

le tête-à-tête, — je lui demandai le secret de son cœur. « Mon secret, me dit S..., c'est que je veux avoir un salon. Je vous trouve tous — elle me mettait dans le tas ! — les plus charmants hommes du monde : votre esprit guérit mon ennui, votre notoriété flatte ma vanité, votre influence sert mes intérêts. Mon cœur, si vous voulez en parler, est éparpillé entre vous. Comment choisirais-je ? J... a les mains sales, mais de l'esprit comme pas un. L... est éloquent comme Mirabeau. F... est joli garçon, et quand il vous serre doucement la main, on sent qu'il vous briserait les os au besoin. Mais si je choisissais un de vous, il mettrait les autres à la porte, et je n'aurais plus de salon. Voilà pourquoi je vous étonne, je vous irrite et je vous retiens par ma sagesse. » — « Mais... » insistai-je. — « Oh ! je sais ce que vous allez dire ! Me croyez-vous donc si sotte ? Vous connaissez bien le comte de L...? Ce fils des preux est riche, jeune, vigoureux, lavé et imbécile. Deux fois la semaine, pour que je puisse garder des visiteurs tels que vous dans mon salon, il vient faire l'appartement. Plaignez-vous donc d'un tel valet de chambre ! » Et la folle riait, et moi aussi, lâchement, sans avoir le courage de lui dire qu'elle était une coquine.

Maintenant que mes cheveux ont blanchi, et que c'est moi qui reste un marbre devant les belles statues féminines, j'ai senti grandir en moi une haine profonde pour toutes ces créatures qui ont le

triste courage de nourrir leur vanité avec le sang de leur cœur. L'actrice qui trouve aimable l'homme qui lui donne un rôle m'apparaît comme la dernière des courtisanes, bien au-dessous de ces pauvres filles qui font, au coin de nos rues, un métier plus pénible que celui de porteur d'eau. Et je hais aussi ces actrices du monde, ces chercheuses de célébrité, ces raccrocheuses de noms, qui attirent les hommes dans leur nasse, et les montrent au public, comme le pêcheur qui fait briller dans son filet sa riche capture. Les salons du siècle dernier étaient tout autres : la vanité en était exclue, et le plaisir seul les formait. C'est qu'ils n'étaient pas tenus par des parvenues de la fortune. Je crois que là est tout le secret de la différence du monde d'autrefois et du monde d'aujourd'hui.

Quand M[lle] de Lespinasse, avec ses trois mille francs de rente, recevait les encyclopédistes chez elle, c'était pour le plaisir de les avoir, non pour celui de les afficher. Elle n'y mettait aucune coquetterie, et quand le chevalier de Mora frappait à sa porte, elle ne cachait pas l'égarement de son cœur sincère. Les salons d'autrefois, comme ceux d'aujourd'hui, se disputaient bien leurs hôtes, ce qui est trop dans la nature humaine pour ne pas avoir toujours existé. Mais les curiosités de l'esprit et les jalousies légitimes de l'amitié étaient seules en cause. Ces comédies de vertu et ces comédies d'amour, dont je viens de donner un exemple, n'é-

taient pas connues autrefois. Elles étaient, en tout cas, le fait des très petites gens, des Mme Turcaret, dont tout le monde se moquait ; personne, au dernier siècle, ne se fût résigné à s'ennuyer et à se livrer en pâture à quelque société féminine. C'est là notre grand vice, de servir réciproquement de comparses à une soif de paraître, qui est le fait des sociétés où l'argent est trop le maître. Telle femme qui courait les chambres garnies reçoit dans ses salons, depuis qu'elle a des meubles. Diderot, si la femme en eût valu la peine, eût été dans la chambre garnie et n'irait pas dans le salon, dans ce salon banal où l'on courtise la vanité et la fortune, et où l'on fait paraître « tous ces messieurs au salon » devant une galerie de curieux dont quelques-uns ont peut-être, d'une façon ou d'une autre, payé leur place.

UNE QUESTION SÉRIEUSE

Il ne faut pas toujours s'occuper de politique ou de littérature et rester enfermé, quel que soit le plaisir qu'on y trouve, dans sa bibliothèque et dans son cabinet : il faut, de temps en temps, regarder autour de soi, dans la rue et les carrefours, et s'arrêter un moment devant les problèmes qui se posent, non sous la forme abstraite des discussions théoriques, mais brutalement, dans les faits. Les Parisiens ont le droit, ils ont le devoir même de savoir quel est le Paris qu'on leur fait, d'en dire leur avis, de se plaindre quand ce Paris les attriste et les choque. Car, si nous aimons Paris jusque dans ses verrues, ce n'est pas une raison pour aimer celles-ci au point de ne pas vouloir les faire disparaître. La vraie sagesse est de ne pas trop s'indigner des choses mauvaises, mais de ne jamais perdre de vue la tâche qu'on a de les faire tout doucement disparaître.

Parmi ces verrues qui s'étalent sur la face de Paris et la déshonorent, il en est une dont on parle

beaucoup depuis quelque temps, je veux dire la prostitution publique dans les rues et les boulevards. Je jure bien que je n'aborde pas ce propos avec des idées gaillardes et l'arrière-pensée de plaisanter gauloisement, comme un commis-voyageur d'ancien style régalant une table d'hôte ! Je ne sais rien, rien au monde, entendez-vous bien, qui soit plus triste qu'un tel sujet ! Il serait d'un très mauvais goût de s'en occuper autrement qu'avec gravité, tout en s'en occupant avec liberté. Si je le tente ici, c'est que l'actualité, qui est notre maîtresse à tous, me le conseille et me l'impose.

Voici, en effet, un journal qui publie une petite note où il est dit que les gens tranquilles sont engagés à ne pas passer, le soir, dans le haut du faubourg Montmartre et au commencement de la rue Notre-Dame-de-Lorette, ces parages pouvant devenir le théâtre d'une bataille entre les filles et les souteneurs qui les infestent et les gens du quartier, décidés à se débarrasser des unes et des autres. Les hostilités ont commencé déjà. Hier, un négociant, pris par le bras, a détaché à la solliciteuse d'amour un maître coup de poing sur la figure, et, devant l'émoi causé par cet acte dans le monde sous-marin de la rue, deux coups de pistolet, à blanc dit-on, auraient été tirés. On nous promet mieux pour ces jours-ci. Voilà bien de belles histoires ! Certes, je n'approuve pas ces actes

de brutalité. Non que le dicton banal de Saadi, qui ne voulait pas qu'on frappât une femme même avec une fleur, ne me paraisse pas souffrir des exceptions ; mais il faut éviter, en général, de se faire soi-même une justice qui dépasse souvent la justice, et les Parisiens qui empruntent aux Yankees les procédés contestables du juge Lynch doivent penser aux passants. A tout prendre, j'aime encore mieux recevoir, en me promenant le soir, une épithète un peu vive par la figure qu'une balle de revolver par la tête !

Le coup de poing du négociant de la rue Notre-Dame-de-Lorette et les coups de pistolet, à blanc ou à balles, ne résolvent pas la question ; mais ils la posent et forceront le pouvoir à s'en occuper, ce qu'il n'a guère fait jusqu'ici, malgré des articles de journaux innombrables. En fait, la prostitution est devenue insupportable. Elle marche par les rues, par les boulevards, dans tous les quartiers sans exception, le front haut, la jupe relevée, le geste lascif et la parole ordurière. Depuis les petites filles en cheveux, vendeuses de bouquets, à qui on voudrait pouvoir sourire comme à des enfants, jusqu'aux vieilles mégères, inspirant l'horreur et la pitié, on ne peut, de neuf heures du soir à deux heures du matin, flâner dans Paris sans être assiégé par des créatures qui, après les propositions les plus crues, montent à l'assaut de votre personne. Il faut défendre son paletot à tout bout de champ.

Et cette audacieuse et vilaine prostitution, car, hélas ! combien de ces malheureuses qui font l'amour malgré Vénus ! se double fâcheusement d'une bande de proxénètes et de jeunes gens, pâles, frisés, la voix rauque, la hanche en avant, à croire qu'on est, non en Gaule, mais à Bysance ou à Tunis. Être souteneur est devenu un métier. Devant la police correctionnelle, il y a des gens qui l'ont déclaré. Et, dans le souteneur, il y a un voleur toujours, un assassin souvent, Comment les prostituées acceptent-elles auprès d'elles ces coquins qui les exploitent plus qu'ils ne les défendent ? Peut-être par ce besoin qu'a la femme, même la plus vile, de quelque chose qui ressemble à l'amour, à la protection reçue et donnée ? En tous cas, le fait est là, indéniable, brutal.

En face de ce phénomène social considérable, la prostitution s'étalant sans retenue, il n'y a pas de lois. Il n'y a que des règlements de police, consacrés par la jurisprudence. Ces règlements fixent les heures et délimitent les lieux où les marchandes d'amour peuvent trafiquer. Quand on les applique, on opère de ces razzias sauvages comme on en voit quelquefois sur les boulevards. Devant les agents des mœurs, les filles fuient éperdues, avec un grand bruit de jupes, ainsi que des perdreaux partant en volée sous le nez du chien. On « emballe » ce qu'on peut : on conduit ces femmes à Saint-Lazare ; on les y retient, — un peu arbitrairement

— on les soumet à l'obligation de la carte infamante des filles inscrites; puis, on les lâche et c'est à recommencer. Un seul délit prévu par les codes pourrait être invoqué contre elles, l'outrage aux mœurs. Mais c'est à peine si, une fois sur mille, ce délit peut être constaté, sur la plainte d'un passant arrêté par une belle de nuit. Et cependant, ces misérables femmes, par leur allure seule, outragent les mœurs, gênent énormément les honnêtes femmes, fatiguent les indifférents et blessent au cœur le poète qui rêve d'amour — ce que je regarde comme très grave.

Aussi, on se plaint de toutes parts et, de toutes parts, on est d'avis qu'il y a quelque chose à faire. Mais quoi! Le régime républicain ne supporte pas l'arbitraire et les juridictions dites *paternelles* de l'ancien temps. Jadis, quand les filles gênaient, on les envoyait aux colonies, et des Grieux suivait la charrette où pleurait Manon. C'était une source d'abus infâme, et il ne faut plus songer à ces procédés. Cependant, les journaux conservateurs de toutes nuances vous disent chaque jour : Nettoyez Paris! Mais si on procède au nettoyage, — sans parler des erreurs, peut-être impossibles à éviter, — les partisans de la liberté absolue et les intransigeants interviennent. Vivre de la prostitution de son corps, disent les premiers, n'est pas un délit. Vous vous plaignez, ô bourgeois! disent les seconds, de la prostitution : c'est vous qui la faites naître; subissez-la!

M. de Girardin, qui n'a pas dédaigné de s'occuper de cette question, reconnaît que l'exercice de la liberté ne peut aller jusqu'à la sollicitation du passant, par paroles ou gestes trop expressifs. En vous provoquant dans la rue, disait-il, on attente à votre liberté ; défendez-la, et appelez un sergent de ville à votre aide. Hé ! ceci est parfait en théorie. Dans la pratique, il faudrait qu'il y ait un sergent de ville sous chaque pavé de Paris ! Et puis, qui s'avisera de se plaindre, d'aller au poste, de s'exposer au scandale, au dérangement, à l'obligation de déposer, de comparaître comme témoin ! Le délit est difficile à constater. Les filles, tout au plus, deviendraient plus réservées dans leur langage, et imiteraient la prudence de ces marchands de cartes qui vendent des cartes innocentes aux curieux, lesquels se gardent bien de se plaindre de l'escroquerie et de la tromperie sur la marchandise vendue ! Les passants ne se plaindront pas davantage, et parmi les gens qui se plaindraient, il pourrait s'en trouver d'assez misérables pour exercer vis-à-vis des filles un immonde chantage. La solution par la liberté individuelle ne résout rien.

Cependant, comme il n'y a pas un traître mot de vrai dans l'opinion des socialistes que les bourgeois « séduisant les pauvres ouvrières » doivent supporter, comme un châtiment, la vue de la plaie qu'ils ont faite, bien des gens estiment qu'une loi devrait intervenir, déclarant que la sollicitation

des passants sur la voie publique, même discrète dans sa forme, est toujours un outrage aux mœurs. Partant, la constatation assez aisée de cette sollicitation habituelle doit suffire à leurs yeux, pour faire emprisonner les filles qui, après des récidives, seraient déportées. La prostitution ne résiderait alors que dans les maisons patentées où Maupassant et Goncourt ont fait entrer, en les décrivant, je ne sais quelle poésie amère. Mais tout justement des femmes, qui ont eu le courage d'aborder l'étude de la question que je traite ici, en m'efforçant de parler de telle sorte que les femmes puissent me lire, ont protesté avec la dernière énergie contre ces prisons, « ces boucheries de chair humaine vivante » où se commettent des abus odieux, où la femme est liée par un contrat contre toute morale, et qu'on appelle parfois des « couvents », comme pour rappeler les couvents de l'ancien régime où la Religieuse de Diderot était enfermée et retenue ainsi qu'une esclave ! Absolue liberté, répression absolue, je cherche la solution ; je ne la trouve pas.

Il n'y a pas, cependant, à songer à faire disparaître la prostitution. Les économistes en font une nécessité et comme une garantie du bon ordre social : les philosophes et les historiens constatent cette chose, d'apparence étrange et paradoxale, qu'elle est le résultat d'un idéal très haut, trop haut peut-être, de vertu sociale. Dans les villes

antiques, on prostituait les esclaves pour les étrangers, quelquefois, comme en Asie, sous le couvert de la religion et par extension de l'hospitalité ; les femmes libres tombaient rarement dans cet enfer. C'est que l'institution du mariage était plus souple que chez nous, et qu'il se constituait, entre amants et maîtresses, des liaisons irrégulières que les mœurs admettaient. Assez fréquents dans les villes, ces ménages irréguliers, chantés librement par Horace, sont rares, presque inconnus dans les campagnes. Quand la fille qui a « fauté » n'a pas de bien au soleil, le gars ne l'épouse pas, ne la garde pas, se marie lui-même, et c'est ainsi que se recrute la prostitution de Paris. En supprimer la cause, même par une loi sur la recherche de la paternité, c'est vouloir peigner le cheval de bronze, aller contre la nature même, le tempérament du pays, et l'idéal trop sévère que le christianisme lui a fait, et que subissent ceux qui s'en doutent le moins. Le plus pressé, d'ailleurs, c'est de réglementer un mal dont la guérison est douteuse, même pour les plus optimistes.

Cette réglementation, les mœurs, les habitudes, les anciennes lois survivant dans les usages, l'ont faite en certaines villes. La prostitution est choquante à Paris que parce qu'elle n'est pas cantonnée. Elle déborde sur la cité entière. A Anvers, à Marseille, à Toulon, la prostitution a ses quartiers généraux où elle règne en maîtresse, avec une

fantaisie incroyable. Les « mauvaises rues » de ces villes présentent un spectacle inoubliable, d'un effroyable pittoresque. Elles sont livrées à des filles souvent demi-nues, en costumes bizarres, qui n'en sortent pas. Jadis, il en était ainsi du Palais-Royal. Aujourd'hui, les galeries de bois sont partout, et on serait heureux de revenir au passé. Mais est-ce possible? Refait-on les mœurs? Et quand l'invasion a triomphé, fait-on rentrer dans ses limites d'autrefois, le flot qui les a brisées? De quel droit, d'ailleurs, créer des *ghettos*?

Je pose ici, dans cette courte étude, des points d'interrogation. C'est déjà quelque chose de montrer les aspects divers d'un problème que les fanatiques de vertu ou les cyniques de vice sont seuls à trouver simple à résoudre. Je voudrais seulement, en terminant, protester contre l'opinion, trop justifiée par les apparences et trop répandue partout, que cette floraison du vice sur nos boulevards indique, chez les Parisiens, une corruption excessive. La prostitution déchaînée — et elle l'est, — est, chez nous, comme l'envers de la famille fermée et respectée. En Espagne, en Italie, on ne voit rien de tel à ce qu'on voit à Paris. J'ai vécu deux ans à Florence sans rencontrer une fille. Mais les mœurs ne valent pas mieux. La prostitution s'exerce en cachette; ce qui, après tout, est préférable. Quant à la pureté des mœurs, vous savez ce que disait un roi d'Espagne à qui on demandait de dé-

signer un quartier pour les filles : « Vous n'avez qu'à mettre un toit sur Madrid ! » En cela, comme en bien des choses, mes chers Parisiens, nous valons mieux que nous paraissons valoir. Sur cette parole consolante, je termine un article, nécessaire peut-être, mais où je me suis défendu d'être plaisant.

LES COURTISANES

La reprise de la *Dame aux Camélias*, la première de *Manon Lescaut* et la mort d'une vieille femme, qui devint une dame, et même trois ou quatre fois, sans cesser d'être une demoiselle, ont remis sur le tapis, dans les journaux et dans les cercles où l'on cause, la question éternelle des courtisanes. Qu'en doivent penser les hommes, bien entendu ceux qui sont hors de leurs griffes roses ? Doit-on leur témoigner de la haine, de la pitié, du dédain, ou presque de l'estime, comme le firent parfois les anciens qui voyaient, dans les collèges de courtisanes, que Montesquieu appelle « des séminaires », une institution quasi sacrée, garantissant la sûreté du foyer ? Faut-il leur parler le chapeau sur la tête, comme ce malappris de père Duval, ou leur baiser chastement le front, encore comme ce même père Duval, qui, de malappris, est devenu niais ? Le problème n'est pas aisé à résoudre, car, pour y réfléchir en toute tranquillité, il faut être assez heureux pour ne pas aimer les filles, ne pas les haïr et ne pas les regretter.

Quoique magistrat, — j'écris : « quoique », mais vous pouvez lire « parce que », si vous êtes un homme sans respect, — quoique magistrat, Montesquieu aimait fort les courtisanes, et a parlé avec charme de celles de l'antiquité. M. Deschanel a aussi écrit, sur ce sujet attrayant, un joli petit livre. Mais je ne veux pas m'embarquer, à la suite des savants, dans ces souvenirs du passé, et je saurai résister à la tentation de faire le parallèle d'Aspasie et de Mme Emma Cruch. Rien de plus vain que les comparaisons entre des sociétés différentes, qui n'ont eu ni une terre, ni une religion, ni une organisation sociale communes. On aurait beau y mettre du génie, ce serait toujours une besogne stérile de vouloir, comme dit Banville, comparer un œuf à la coque et un crocodile! Pour parler des courtisanes il suffit de regarder autour de soi, et on aura déjà fait quelque chose si on parvient à saisir le trait distinctif, à notre époque, d'une classe de femmes, considérable par le nombre et par la variété des sujets, femmes qui, comme les Turques, laissent facilement voir tout d'elles, sauf le visage. J'entends qu'elles masquent volontiers ce qui peut révéler l'état de leur esprit et de leur cœur qui n'est pas beau.

Le propre des filles de nos jours, c'est de vivre dans une continuelle contradiction avec leurs goûts. Elles disent parfaitement vrai quand elles vous racontent, au coin du carrefour où Musset écoutait

leurs confidences, qu'« elles n'étaient pas nées pour la vie qu'elles mènent. » A de rares exceptions près, qu'il faut réserver toujours, les femmes qui « font la noce » n'aiment pas la noce, les femmes qui font l'amour n'aiment pas l'amour. Je crois qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et que les « folles de leur corps », comme on disait jadis, ont pu, à leurs heures dans l'histoire, être vraiment folles. Cependant, l'intérêt qu'on porte à Manon, celui qu'on accorde à Marguerite Gautier, intérêt indiscutable, ne s'expliquerait pas, si leur aventure n'était pas une exception dans le milieu où l'art les a prises. Si les folles d'amour étaient vraiment les amoureuses, ce ne serait pas une bien rare aventure de les voir souffrir d'amour, et pleurer et mourir! Mais ce n'est pas l'amour, ni le désir, ni l'imagination, ni les sens, qui mènent la danse de la vie impure. La prostitution, de haut en bas, du galetas du faubourg à l'hôtel des Champs-Elysées, obéit à d'autres lois. Elle est fille de la nécessité ou bâtarde de l'ambition.

On a beaucoup étudié les filles de notre temps. Les romanciers, les uns sérieusement, en chercheurs de vérités, les autres en bons farceurs, chercheurs de scandales productifs, ont plongé à fond dans ce monde d'en bas, que M. Prudhomme n'est pas seul à appeler un gouffre. Ils ont fait, crument et cruellement, leur œuvre, qui n'est pas inutile. Beaucoup, je le crois, ont été moralistes

sans le savoir, car ce qui les entraîne vers cette étude c'est surtout le ragoût et la curiosité des détails pittoresques qu'elle offre aux plumes de nos jours, plumes qui, souvent, sont surtout des pinceaux. Sans être sorti de son cabinet, le plus honnête homme, aujourd'hui, peut avoir voyagé à travers tous les mauvais lieux de Paris et de la province. De tous ces documents, très sincères, quoique présentés, pour la plupart, dans une forme très apprêtée, le *maniérisme* ayant simplement changé d'allures et d'objets au cours de nos révolutions littéraires, il ressort que la fille de bas étage en France, exerce son rebutant métier, quatre-vingt-dix fois sur cent, par nécessité.

Le trait commun à ces pauvresses, c'est l'inconscience morale. L'amour, pour ces malheureuses, est un travail, et le lit un établi comme un autre. Elles ont, ces ouvrières, comme toutes les ouvrières, un argot, des trucs, des vanités, des scrupules même, professionnels et fixes, qu'on retrouve partout. La terrible et sainte hiérarchie naturelle, qui se moque bien du progrès, de la déclaration des droits de l'homme et de M. Yves Guyot, veut que, dans la société, des besognes inférieures soient faites par des êtres inférieurs. Seulement, la nature, meilleure parfois que les hommes qui se croient sages et bons, fait à ces êtres la grâce pitoyable de les laisser aveuglés et ignorants. Par un double mystère, physique et moral, elle a voulu que les

filles fussent presque toujours incapables de concevoir et d'aimer. Elles souffriraient trop, mères ou amoureuses. Ce sont les antiques esclaves, qui se prostituaient sans scrupule comme sans joie, et que la démocratie n'a affranchies que de nom. Qui sait même si ces créatures, ébauches de femmes plus que femmes, n'ont pas perdu quelque chose avec la disparition de l'esclavage antique ? En bien des cas, il était une garantie, une sûreté. Des filles vieillies, on faisait des servantes. Qu'en fait-on aujourd'hui ? Elles disparaissent, par impuissance à vivre, avant l'âge voulu par la nature. Souvent, d'une façon ou d'une autre, elles se tuent. Le suicide, chez les anciens, reste le luxe des penseurs, des poètes désabusés, des politiques vaincus. Ces pauvres filles, j'entends les vraies, celles de la rue et du ruisseau, résignées, cyniques, que les bourgeois méprisent, seules, elles ont droit à la pitié. On peut entrevoir, dans une lointaine utopie, un jour où la société, si elle ne s'abîme pas dans les excès de la démocratie, les regardera faire, avec une indulgente tristesse, leur besogne pénible et utile. Les aimer, c'est folie ; les mépriser, c'est niaiserie ; les plaindre, c'est du temps perdu ; les haïr, c'est cruauté bête.

Ce qu'il faut haïr et mépriser, c'est la fille consciente, au-dessus du besoin, celle justement que le bourgeois salue, dont il dit le nom à sa femme, chez qui les gens de lettres et les grands seigneurs

vont dîner et qui a son oraison funèbre dans les gazettes. Je sais bien qu'elles sont souvent charmantes, les drôlesses, mais ce charme même est leur crime, car c'est une force perdue pour le monde, dont elles devraient être les fleurs, dont elles ne sont que les plantes parasites. Les pires créatures, ce sont les « grandes femmes entretenues », avec ou sans le couvert d'un mari. Gautier, qui aimait les courtisanes comme un païen qu'il était, simplement parce qu'elles sont belles, a bien tâché de les défendre moins naïvement, en montrant en elles l'instrument fatal des ruines nécessaires. C'est un point de vue qui se peut accepter. Sans le jeu et les courtisanes-vampires, l'argent immobilisé s'accumulerait aux mêmes mains, et le pays, appauvri par la richesse de quelques-uns, tomberait aux mains d'une féodalité, qui existe bien de nos jours, mais qui est d'une mobilité extrême. Comme, dans la Trinité des sages Indous, un Dieu détruit ce qu'un autre Dieu crée, il faut peut-être qu'une génération dissipe l'épargne de la génération qui la précède, et c'est par les courtisanes que s'opère cette dissipation, nécessaire à l'équilibre. Je crois, pourtant, qu'on pourrait autrement s'arranger que le disait Gautier, transformé en économiste ! Et ce service, contestable, que nous rendent les grandes courtisanes, vaut-il le mal qu'elles nous font ? Elles ont empoisonné les sources mêmes de l'amour, en y faisant entrer la

vanité. Elles n'aiment pas : elles ne sont pas aimées. Leurs liaisons ne sont pas l'échange d'un caprice, mais le contact d'une ambition et d'une vanité. Car le trait distinctif de nos courtisanes, aujourd'hui, c'est l'ambition. De ce côté-là, aussi, il y a un avènement formidable des nouvelles couches, avènement dangereux, car si l'abjection des protituées est une leçon de vertu, le triomphe des courtisanes est un dissolvant pour la morale. C'est par en haut, non par en bas, que notre société est attaquée.

Mais ce n'est pas en moraliste que je veux parler ; c'est en homme qui a aimé les femmes, qui a adoré leurs faiblesses et, oserai-je le dire ? pardonné même à leurs vices. Seulement, je me demande avec ennui ce que deviendront nos enfants, dans ce pays, jadis joyeux et plaisant pays de France, si on en arrive à ceci que, lorsqu'une vieille courtisane meurt, on la loue presque dans les journaux d'avoir vécu cinquante ans avec l'ambition froide d'un homme d'État et l'avarice ingénieuse d'un usurier ? Elles sont vieilles, ces femmes à la mode : cela ne fait rien ! Elles sont laides, passées, usées, peu importe ! Notre jeunesse va à elles, parce qu'elles sont riches, et qu'étant riches, elles coûtent cher. Je ne sais pas si je n'aime pas mieux le temps où Marion Delorme, au matin, passait une bague au doigt de son chevalier ? En vérité, qu'on fasse ce qu'on voudra ! Mais qu'on aime. Les courtisanes, disait Balzac (qui retarde

8.

déjà), sont insouciantes et prodigues. Qu'on nous les rende telles qu'il les a vues ! Qu'on se ruine pour elles pour faire plaisir à Gautier, et qu'on les regarde passer, comme il le veut, ainsi que la justice de Dieu, — ou du diable ! Mais qu'elles se ruinent aussi, et que cette justice soit gaie ! Surtout que pas un poète, pas un rêveur, que pas un amant de la Vénus divine, ne se laisse séduire et acoquiner à ces banquiers en jupons ! Et quand une meurt, de ces ambitieuses misérables, qui n'ont pas eu une seule des nobles et des grandes ambitions, pas même celle du bonheur qu'on reçoit et qu'on donne, fût-ce une heure, fût-ce une minute, au lieu de se livrer à des apothéoses de leur personne et à des inventaires de leurs richesses, qu'on grave sur leur tombe un bon conte comme celui-ci :

« L'étrangère était désirée par le beau garçon C. de A... Il était pauvre, elle riche. Il lui plut, par un raffinement dépravé, de lui offrir de se donner à lui pendant tout le temps que durerait une flambée de billets de banque, apportés par le beau jeune homme. Marché conclu. L'amoureux sort dix billets de mille francs de son portefeuille, les étale, les allume. « Ce doux moment était-il bon ? » demanda la courtisane, tandis que le dernier petit papier bleu se noircissait au feu. « Ma foi ! — aussi bon que mes billets, qui étaient faux ! »

LES FILLES

Avant de partir pour l'Italie, d'aller revoir, sous le soleil mélancolique d'automne ma chère Florence, ses palais tragiques et ses villas adorables, sur les coteaux que couronne, depuis les jours de Virgile, la vigne rougie mêlée à l'ormeau, je veux vous parler encore d'un roman nouveau de notre jeune école. En Italie, je prendrai pour vous quelques notes ; car ainsi que le disait un archéologue expert, c'est là où on a beaucoup trouvé qu'il faut fouiller encore, fouiller toujours. Comme Stendhal l'écrivait à propos de Rome, en tête de son livre si exquis des *Promenades*, ce sera la septième fois que je rentrerai dans Florence, et je suis bien sûr d'y éprouver encore quelqu'une de ces sensations nouvelles qui sont nos découvertes, à nous, fouilleurs d'idées ! Mais, aujourd'hui, c'est à Paris qu'il faut rester encore, et dire un mot d'une chose dont Paris se préoccupe fort : les filles.

Ce titre d'article un peu brutal, je l'emprunte à un jeune romancier, M. R. Caze, qui l'a pris pour

une *série* qu'il publie chez M. H. Kistemaekers. Il y a une vingtaine d'années, on reprocha au théâtre de mettre les filles à la scène, de leur donner la première place dans l'art. C'était au temps du *Mariage d'Olympe*, succédant à la *Dame aux camélias*. Mais le théâtre n'abordait cette étude qu'avec des restrictions et des précautions considérables. Il nous montrait simplement des femmes entretenues, fort bien entretenues, mariées même, ce qui est le luxe suprême de ces créatures, ayant une certaine éducation, et gardant, presque tout le temps, un masque sur leur frimousse maquillée. Ce masque, dans une scène fameuse, Augier le souleva. Il pouvait, ce grand honnête homme, avoir toutes les audaces, ayant toutes les vertus. Cependant, le public se rebiffa. Naguère, avec sa simplicité et sa modestie sincères, Augier me parlait de ce *Mariage d'Olympe*, sans s'illusionner sur le succès que nous avions fait à sa reprise. « On a beau dire, avouait-il, tout cela est trop brutal pour le théâtre. Il ne supporte pas le vrai, quand ce vrai est par trop pénible. » Il faut bien que le Maître de notre scène ait raison ; car, par le temps de liberté qui court, la fille n'a pas été jouée. C'est à peine si, dans un mélodrame du théâtre des Nations, épisodiquement, on l'a vue passer, remontant du trottoir et secouant son parapluie mouillé. C'était l'étrange d'Escorval qui représentait ce personnage énorme, mystérieux, innommé, la fille ! Ce ne fut qu'une vision.

L'étude reste à faire au théâtre, si elle est possible?

Cette étude, le roman la fait, depuis plusieurs années, avec une audace patiente. Il y a, je le sais, des précédents. Balzac, qui a touché à tout, n'a eu garde d'oublier un personnage essentiel de la Comédie humaine. Mais Balzac, qu'on appelle à la légère un « observateur », était surtout et avant tout un poète, un homme d'imagination. Il regardait les choses avec un verre grossissant : il interprétait, composait ses modèles, y ajoutait fort de son crû, les pétrissait de ses doigts puissants, pour les faire entrer dans ses conceptions. Il n'avait pas l'observation désintéressée. Une fois, par fantaisie, Janin nous fit pénétrer dans les mauvais lieux. Il y conduisit, par hasard, par une méchante farce provinciale, un prêtre, qui se trouve en présence d'une fille qui se meurt, et qui la confesse, la sauve, officie dans la maison Tellier, entouré de prostituées en larmes. Une histoire admirable, si Janin eût pu l'écrire d'un autre style que le sien, si médiocre et si froid sous ses ornements, comme une maigre saltimbanque qui tremble sous ses paillettes ! Ce n'était là, d'ailleurs, qu'une anecdote. Il n'y a pas plus de dix ans que la prostituée, telle que la définit la statistique policière, est tombée aux mains des artistes.

Le livre de M. R. Caze, qui s'intitule, en sous-titre : *le Martyre d'Annil*, contient deux récits : *l'histoire d'Annil* et *la sortie d'Angèle*. Le premier

de ces récits n'appartient pas, en réalité, à la série des filles. Annil n'est pas une prostituée : c'est une servante, une fille de ferme, en qui survit le sentiment très net, très puissant, de l'amour et du devoir. Aux environs de Toulouse, dans cette terre dure, brûlée, aux habitants pittoresques mais de mœurs âpres et grossières, est née Annil, bâtarde d'une lavandière, une femme rude et fière, demi sauvage. A quinze ans, Annil perd sa mère, tuée par accident, à la fenaison. Le curé la recueille, puis la place en service chez un certain Arnissac, qui parle comme Homais et agit comme un baron Hulot de ferme. Ce rustre viole Annil, inconsciente, subissant l'outrage comme une sorte de nécessité de sa situation, compensée par le bien-être qu'elle trouve chez son maître, bien qu'Arnissac, resté paysan, fasse travailler ses odalisques, comme un planteur ses négresses.

Puis Arnissac meurt, tué par « la noce » qu'il va faire à Toulouse. Chassée par les héritières, deux vieilles dévotes, Annil se rend à la ville, et, sur le chemin, mourante de faim et de fatigue, elle est recueillie par un beau roulier, un grand brun à l'accent féroce, parfumé d'ail. Ils s'adorent. Puis l'oisiveté, l'amour corrompent Jeanbernot, qui devient ivrogne. Annil, qui s'est faite marchande de journaux, passe aux bras d'un étudiant, se laisse courtiser par un gendarme philosophe qui la veut épouser, meurt enfin, dramatiquement, en

recevant un coup de couteau destiné au beau roulier, son premier amour. Vous voyez, ce n'est pas là l'histoire d'une fille. Ce martyre, c'est celui de la fille de campagne, instinctive, dominée par les sens, restée honnête d'âme, sans habileté aucune, près de l'animalité, parce qu'elle a vécu près de la nature. C'est le contraire de la prostituée des villes.

Quant à *La Sortie d'Angèle*, c'est une autre affaire. C'est de la maison Tellier dont G. de Maupassant a ouvert, une fois pour toutes, les portes au public, qu'Angèle est sortie pour vingt-quatre heures. Elle va retrouver Auguste, son amant de cœur, un garçon de recettes, avec le rêve de passer une journée à la campagne. Comme toutes les prisonnières, les femmes des maisons closes ont l'adoration de la campagne, où se satisfait la vague sensibilité qui est en elles. Mais Auguste met Angèle à la porte ! Il veut se marier. Très digne, la fille va chercher fortune chez un habitué de la maison, un petit épicier, Gachon. Elle caresse le projet de s'emparer de l'esprit de cet imbécile, de se faire mettre dans ses meubles. Mais elle s'aperçoit que Gachon, trompé par sa femme, l'aime toujours. Ironique et bonne fille, elle lui conseille de la reprendre et, lasse et attristée, perdue dans l'isolement tumultueux du Paris matinal, rentre au logis. Tout aussi bien, une fortune y l'attend. Son amoureux, le garçon de recettes, à qui ses patrons ont ordonné de

se ranger, épouse la sous-maîtresse du couvent, et Angèle la remplace. C'est dans la prostitution même qu'elle satisfait le rêve de bourgeoise qui la hante.

Ce qu'il y a au fond de ces deux récits si divers, quoique écrits avec les mêmes procédés de style et les mêmes artifices de composition, c'est un bien grand sentiment de pitié pour la femme. Les écrivains contemporains qui ont abordé l'étude de la fille, plus sérieux peut-être que les philanthropes, ont un fonds commun d'observations qu'on retrouve chez tous. La fille de bas étage n'est pas une nature perverse, ni même une nature pervertie : c'est une nature imcomplète. Souverainement ignorantes, ces créatures acceptent sans étonnement et sans révolte les fatalités des circonstances. Une passivité prodigieuse est en elles, dans l'exercice de leur dur métier. Supérieures par l'instinct, si ce n'est par l'intelligence, aux filles entretenues (qui sont ce que la création comporte de plus malfaisant), elles sont résignées et consciencieuses au travail de l'amour banal, restées, en quelque façon, bonnes ouvrières, comme leur race. La femme, en elles, se retrouve par une sentimentalité touchante en réalité, bête dans son expression : elles adorent la campagne, les animaux, les romances qui font pleurer, les poésies honnêtes et, ajoute M. R. Caze, les gravures de M. Chaplin.

A de rares exceptions près, lasses de sens, souvent n'en ayant pas, elles aiment avec le cœur. Il

paraîtrait qu'on doive avoir pour elles une grande pitié, comme toute société doit l'avoir pour les êtres disgraciés du sort qui, dans un triste anonymat, sans espoir, accomplissent au-dessous de ceux qui vivent de la vraie vie au soleil, une mystérieuse et utile besogne. Cette pitié, je ne puis me défendre de la partager. Et je comprends aussi l'ironie des artistes qui, dans ces créatures ébauchées, informes, n'arrivant jamais à la floraison humaine, trouvent des beautés qu'ils refusent à la plupart des hommes qui les approchent, se servent d'elles et les méprisent. L'épicier débauché, le garçon de recettes bellâtre, l'étudiant sentimental, le routier brutal, le campagnard obscur qui aiment et trahissent Angèle et Annil, n'ont pas un éclair dans l'âme.

Il y a une souveraine justice de la part des écrivains qui ont plongé dans l'abîme, à nous montrer que ce qui est tout au-dessous, vaut encore mieux souvent que ce qui est immédiatement au-dessus. Soit fille de campagne, soit fille prostituée, il reste toujours dans la femme un je ne sais quoi instinctif, qui faisait déjà dire à Montaigne qu'elle nous était supérieure, ayant plus que nous la beauté, qui la rapproche de Dieu, qui est toute beauté.

Seulement, en un rien de temps, la littérature, ayant abordé l'étude des filles, me paraît l'avoir épuisée. Elles restent les mêmes, parce qu'elles restent en dehors du mouvement social, qui crée la variété et la différence dans nos mœurs. Elles

ont des instincts plus que des passions et des instincts qui sont fixes et librement satisfaits, ce qui supprime le drame humain. Quand on a dit l'inconscience où elles vivent, noté les peu changeantes expressions de leur sensibilité sentimentale, montré le tableau de leurs intérieurs, toujours les mêmes, aussi semblables entre eux que les harems qui, de Tiflis à Tanger, ont le même aspect, on a épuisé les ressources que présente ce sujet triste et scabreux.

Je ne blâme pas l'incursion faite dans ce monde, où les hommes ont toujours été, dont ils parlaient peu jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a pas de mal que, de temps en temps, les portes soient grand'ouvertes, par des mains hardies, de la salle du tribunal où, à huis clos, se débat le procès social. Mais c'est assez. *Uscimmo a riveder le stelle*, dit Dante. Les hommes de véritable talent, comme M. R. Caze, ne doivent pas laisser l'objectif de leur lunette toujours au point où Goncourt et Maupassant l'ont braqué d'abord. A eux d'étudier maintenant la vie sous de plus multiples aspects, dans des milieux qui se renouvellent, car les filles se ressemblent comme les moutons d'un troupeau.

Je voudrais encore que rien ne vînt altérer ou faire suspecter le sérieux de ce genre d'études, sérieux qu'il a incontestablement chez quelques écrivains, et qu'il devrait avoir chez tous. Pourquoi tant de gros mots ? Pourquoi cette recherche d'une franchise et d'une force qui ne sont qu'apparentes,

par une grossièreté voulue du discours ? Même en faisant parler aux gens la langue qu'ils parlent, on peut y mettre quelque réserve et ne pas garder soi-même aux lèvres, comme le perroquet de *Vert-Vert*, les jurons entendus. Cette grossièreté est rendue d'autant plus choquante qu'elle est une sorte de préciosité à l'envers, chez nos jeunes romanciers, dont l'afféterie est le péché mignon. L'afféterie, avec des procédés enfantins de style que j'ai notés déjà, on la trouve chez tous. M. R. Caze n'en est pas exempt. Quelle belle page cependant que le début du *Martyre d'Annil !*

Quel tableau, fresque de maître, que celui où il nous montre Annil perdue et mourante, sur qui la nuit descend, au rebord d'une route ! Le pittoresque, le détail curieux, — mais souvent inutile, sans liaison avec le sujet même, — abondent dans ce livre encore un peu singulier. Mais, quand on a fait l'école buissonnière, tentante, je le reconnais, dans les sentiers où les Écoles ont semé tant de fleurs de rhétorique, quand on a joué avec les métaphores, jonglé avec les mots, fait des folies avec les adverbes et des débauches avec les infinitifs, il faut rentrer dans la grande route des maîtres. Une main puissante, à l'entrée, a placé un écriteau, écriteau indicateur et sauveur, où on lit : *Sancta simplicitas !*

III

QUELQUES CONTEMPORAINS

La statue de Dumas. — Jules Vallès. — Edmond About. — Rouher. — Le duc de Broglie. — Le prince Demidoff.

LA STATUE DE DUMAS

A ce grand enfant de génie qui s'appelait Dumas, quand il n'avait pas la fantaisie d'être le marquis de la Pailleterie, Paris vient de donner un magnifique jouet, une statue de bronze et de marbre. On la lui a fait attendre bien longtemps, treize ans, moins longtemps cependant que la croix d'officier et un fauteuil à l'Académie, qu'il n'a pas eus. La réparation, d'ailleurs, a été complète. Dumas est maintenant à sa place, sur un piédestal, et d'Artagnan monte la garde à côté de lui.

Les orateurs qui ont parlé, hier, de Dumas, l'ont traité familièrement, parfois avec un peu d'excès. Mais il était difficile qu'il en fût autrement avec ce

Dumas père qui était aussi « le père Dumas », et qui avait donné pour règle à sa vie la plus débordante des fantaisies. Nul n'eut moins de tenue, et nul, peut-être, n'eut plus de rectitude de cœur. Si la mode en était encore aux représentations symboliques, on eût pu montrer, dans un bas-relief, Dumas en robe de chambre éclatante ou bien en bras de chemise, ébouriffé, le col nu, foulant sous sa pantoufle le démon du Pharisaïsme ! C'était une force de la nature, comme on l'a dit, et aussi un homme de la nature. Dans la société moderne il ne fut jamais un révolté, mais un indépendant, ce qui est autrement raisonnable. Il consommait, en toutes choses, autant qu'il en avait besoin, travaillait autant qu'il le pouvait faire, donnait ce qu'il avait, empruntait ce qui lui manquait, aimait selon ses forces, homme de tous les pays, de toutes les femmes, de toutes les amitiés, de toutes les idées aussi, de toutes celles qui furent séduisantes ou généreuses. Son exemple est à proposer à tous : seulement, pour ce rôle, il faut simplement une petite chose qu'il avait et qui s'appelle le génie.

C'est une grosse question de savoir si les académies et les gouvernements ont tort ou raison quand ils semblent à plaisir tenir en dehors des récompenses officielles et des honneurs dont ils disposent les hommes tels que Dumas. La tenue d'abord, le talent ensuite, telle est la devise de l'Institut, depuis le temps où Molière écrivait et

jouait le *Misanthrope* jusqu'aux jours où Balzac écrivait la comédie humaine, Béranger ses chansons et Dumas ses drames et ses romans. Au fond, je ne suis pas fâché que les choses aillent comme elles vont, mais pour d'autres raisons que celles qu'on en donne. L'Académie n'a pas repoussé Dumas parce qu'elle a gardé la mémoire des plaisanteries dont il l'avait accablée. A ce point de vue, l'Académie est bonne personne et spirituelle. Rien ne lui plaît davantage que d'entendre les amendes honorables que font ceux qu'elle reçoit, et le spectacle de ces fiers Sicambres de lettres adorant ce qu'ils ont blasphémé est particulièrement doux à l'âme des Académiciens. Le passage le plus applaudi du discours de M. Maxime Du Camp, par exemple, est celui où il s'est excusé des grosses plaisanteries dirigées jadis par lui contre l'Institut, plaisanteries de rapin, d'ailleurs. L'Académie est comme ces femmes mûres et sages qui savent qu'on revient à elles et laissent leurs amis courir un peu la pretantaine. Elle est résignée à ne trouver fidèles que les hommes d'âge. Elle n'a donc écarté d'elle, depuis vingt ans, deux hommes de génie et une douzaine d'hommes de talent que par crainte que leur conduite dans la vie n'amenât quelque scandale dont rougirait M. Pingard ! Non par vertu, mais par pruderie. Personne, à l'Académie, n'ignorait certains écrits de Mérimée, froidement libertins, et personne ne lui en voulait. Mais

que serait-il arrivé, Dieux immortels ! si un huissier téméraire, parlant une langue barbare, était venu saisir le traitement de Balzac, ou si un photographe audacieux avait mis en vente l'image de Dumas en habit vert, avec miss Menken sur ses genoux ?

On peut penser que l'Académie a tort quand elle ne montre pas, pour certains malheurs ou certaines fantaisies des hommes de génie, l'indulgence que ne leur refuse pas la foule. Pour moi, j'honore bien plus la misère besogneuse de Balzac que l'opulence de nombre d'Académiciens, et je tiens pour assuré que les gens qui ne cachent pas leurs plaisirs, leurs tendresses, leurs folies, sont peut-être les seuls qu'on ne puisse jamais soupçonner de nourrir quelque vice moins avouable. Mais, tout de même, je suis ravi que l'Académie laisse hors d'elle un certain nombre d'écrivains illustres. Si elle agissait autrement, si le quarante et unième fauteuil n'existait pas, où l'opinion nomme qui lui plaît, cette idée prendrait de la consistance que l'Académie classe justement les lettrés. La Compagnie, que j'aime bien, risquerait alors de devenir dangereuse. Elle serait vraiment la maîtresse des lettres, tandis qu'elle ne gouverne aujourd'hui que les ambitions de quelques lettrés. On serait conduit à ne travailler que pour elle, qu'en pensant à elle ; et par cela même, la littérature deviendrait je ne sais quel concours, où chacun, en prenant la plume,

penserait moins à se plaire à soi-même, — ce qui est la règle des grands esprits, — qu'à plaire à un aréopage. Voilà pourquoi il ne faut ni accuser l'Académie de ne pas avoir élu Dumas, ni plaindre celui-ci de ne pas avoir été le collègue de M. Caro. Tout est bien ainsi que cela est.

Il est en outre incontestable que les lettrés ont gardé longtemps une certaine défiance contre Dumas, parce qu'il était populaire. Cette défiance s'explique d'abord. Il est certain que le talent est un raffinement de l'esprit et on a raison de craindre que l'homme que la foule écoute ne parle une autre langue que celle qui doit charmer les délicats. Ceci est vrai pour le talent, mais n'est pas vrai pour le génie.

L'écrivain de génie est absolument accessible à tous. Il se pourrait même que la pierre de touche pour reconnaître l'homme de génie parmi les gens de grand talent fût précisément cette faculté d'aller, par un côté quelconque, à tous les esprits ? Y eut-il au monde un styliste plus raffiné que Musset ? Y a-t-il, dans notre poésie, une œuvre où de plus nobles et de plus délicats sentiments soient exprimés que dans les *Nuits ?* Pourtant, les grisettes lisent le Musset, et, quand je dis les grisettes, j'atténue. Rolla fait pleurer les filles dans leurs prisons où se débite l'amour. Jouez Molière n'importe où, devant des paysans dans une grange, devant des matelots dans une taverne. Ils n'entendront

rien à deux ou trois pièces, qui sont de la critique littéraire : mais le gros de l'œuvre les transportera. En certains cas, il a fallu protéger l'acteur qui jouait Tartufe contre une foule transportée d'indignation ! De même pour Dumas ! Il plaît à tous les âges : aux ignorants, aux lettrés, à ceux qui peuvent apprécier dans certains romans une puissance merveilleuse d'imagination et d'analyse, dans certains drames une intuition charmante des milieux historiques, partout un style admirable, parce qu'il est approprié à l'effet qu'on veut obtenir : et il plaît encore aux naïfs, et il fait de nous, les trop raffinés, des naïfs d'une heure, ce qui est la grande victoire du génie. Moi, par exemple, que la forme merveilleuse de V. Hugo n'émeut pas toujours, je ne relis pas, à mon âge, les scènes où Dumas raconte le retour de Dantès à Marseille sans pleurer comme une bête.

C'est par le double don des larmes et du rire que Dumas est grand, tout à fait des premiers parmi nous, et qu'il est moralisateur plus que toute la section de l'Institut qui s'occupe de morale ! Ses héros aiment la vie et méprisent la mort, ce qui fait l'homme complet. Et dans ses héros il a toujours mis une grosse part de lui-même. Alors qu'ils se vengent, comme Dantès, alors qu'ils succombent à la passion romantique, une belle mode d'autrefois qui valait celles d'aujourd'hui, ils restent loyaux et bons. Mais il ne faut pas se tromper sur

la bonté de Dumas. Il avait le cœur généreux, une insouciance hautaine, mais l'esprit était terrible, et, depuis Voltaire, nul n'avait eu de ces mots qui tuent un homme. On en a rappelé quelques-uns ; on ne les a pas tous dits. Seulement Dumas ne mettait pas d'acharnement en ses méchancetés : il était comme ces bons chiens de chasse qui donnent au gibier le coup de dent nécessaire, mais ne le mangent pas. Et la grâce, qu'il avait même dans ses affolements d'esprit emporté par ses fantaisies sans règle, était le correctif de son esprit railleur comme elle était celui de sa vanité. Chacun, à l'envi, a voulu dire son anecdote sur Dumas, et la tâche était aisée, car sa maison était ouverte à tous, amis, curieux et parasites. Il ne faut pas s'y tromper cependant : s'il ne mit pas assez de soin à choisir ses familiers, il apporta plus de sagesse dans le choix de ses amis. Honnête homme, il en eut parmi les plus honnêtes gens. Quand je le connus, c'était sur le tard. Il était déjà vieilli, et s'il avait gardé sa prodigieuse faculté de travail, son imagination était lassée. Lassitude d'un créateur de mondes ! Ce qui était resté jeune, c'était son cœur, jeune comme à vingt ans, plus peut-être. Il avait été aimé, trompé, inconstant lui-même, changeant volontiers d'amours. Les femmes, sur le tard, prirent comme une revanche. Vieux, il était jaloux de ceux qui l'entouraient, et il ne passait plus volontiers une aile de poulet à Bellegarde

caché sous la table, comme Henri IV. Il se peut que ses dernières années aient été assombries par cette effroyable incapacité d'être aimé, qui désespère les vieillards quand nulle désillusion, à l'âge de la force, ne les a d'avance rendus résignés. L'amour est un combat où, quand on n'est pas définitivement vainqueur à quarante ans, on est toujours vaincu à soixante ! Un Dumas intime existe, autre que le Dumas spirituel, familier, grand chasseur, grand cuisinier, grand improvisateur d'aventures, qu'il nous a donné lui-même. Peut-être le saura-t-on un jour, à moins que la légende, ou il a été un roi, ne le garde à jamais après s'être emparée déjà de lui, de son vivant.

JULES VALLÈS

Jules Vallès vient de mourir et, pendant que j'écris, on lui fait de bruyantes funérailles. Dès que la nouvelle de sa mort a été connue, *Gil Blas* l'a annoncée et a publié une notice nécrologique si juste et si complète que je ne saurais revenir sur ce sujet, si la personnalité de Vallès n'était assez grande, diverse et discutée pour permettre à chacun d'apporter les impressions, les souvenirs et les critiques que sa mort met au bout de nos plumes. Cette mort a surtout ému le monde des lettrés, des journaux, des amateurs et des artistes, bien plus qu'elle n'a réellement troublé les couches profondes du peuple. Vallès faisait métier de mépriser les belles-lettres, et les belles-lettres seules l'ont fait célèbre. Par contre, il avait tout sacrifié à un désir singulier et extrême de la popularité, et il n'a jamais eu cette popularité, à qui, quelque libre-penseur qu'il voulût être en toutes choses, il avait voué un culte idolâtrique et superstitieux. Il y a eu hier une grande réunion révolutionnaire à

Paris : on n'y a pas prononcé son nom ! Ceux de nous qui ont été au convoi de Blanqui se rappellent encore Vallès, marchant à côté de Rochefort, et pâlissant chaque fois que la foule acclamait son compagnon, l'oubliant lui-même. La politique fut pour lui comme cette maîtresse du quartier Latin, dont il parlait volontiers, qu'il aimait tant et qui le trompait si bien. C'est que Vallès, grand lettré, eut beau faire : il n'avait pas, comme dit Michelet, « le cœur-peuple. » Il parlait constamment de la misère, il est vrai : mais on sentait bien, même au faubourg, qu'en écrivant ses articles ornés et travaillés, il regardait en haut avec envie plutôt qu'en bas avec pitié !

Quand un homme meurt chez nous, il est d'usage d'oublier à l'instant les défauts de son caractère ou les travers de son esprit et de ne plus voir que ses mérites. Tel qui se montrait le plus sévère envers l'homme vivant se déjuge aisément vis-à-vis de l'homme mort. Je n'entends pas aller contre ce sentiment de piété envers la tombe, encore qu'en l'exagérant on arrive à de singuliers résultats et que la littérature de marbrier de cimetière composant des épitaphes se tourne parfois en cruelle ironie pour le mort qui en est l'objet. Je crois seulement que la vérité, à condition d'être dite de certaine façon, doit aussi garder ses droits. *Omnia vera dicenda* était la belle devise d'un homme qui avait oublié d'ajouter : *et audienda*, ce qui a son

prix ; car dire ses vérités à autrui est un moindre effort que savoir entendre les siennes. Vallès, au moins, qui n'avait guère épargné ses adversaires de son vivant, avait voulu qu'on pût parler librement de lui après sa mort. Il s'était élevé avec fureur contre les panégyriques outrés et les oraisons funèbres complaisantes en écrivant, à propos d'un mort qu'il jugeait, un de ces mots âpres où il se plaisait : « La mort n'est pas une excuse ! »

D'ailleurs, la question délicate et capitale que je veux poser ici à propos de Jules Vallès, je l'ai trouvée sur toutes les lèvres. Ce grand lettré qui voulait brûler les bibliothèques, cet artiste (car il y avait en lui, avant tout, une sorte de graveur de tableaux), qui voulait incendier le Louvre, ce maître ès-phrases qui déclamait contre les maîtres en style, ce bourgeois, fils de bourgeois, qui voulait « coller les bourgeois au mur, » cet ennemi des riches qui ne dédaignait pas la richesse, fut-il sincère ? Question terrible ! car si le fanatique, l'énergumène, le révolté, alors même que sa révolte, comme chez Vallès, n'épargne pas ce que le monde tient pour sacré, la famille, la mère, est excusable par la bonne foi de son âme, le faux révolté peut, par la force de son talent, imposer l'admiration et, par ses actes, exciter la terreur des hommes : mais il ne gagnera jamais leur estime.

A cette question redoutable pour la mémoire de

Vallès, il me semble que l'opinion a déjà répondu. Tous les journaux, y compris ceux de son opinion ou à peu près, comme *la Bataille*, qui, d'une formule très heureuse dit que Vallès « cassait les vitres à coups de pierres précieuses, » saluent et regrettent en lui le grand artiste. Mais ici, comme pour Néron, le *qualis artifex pereo* signifie : « Quel comédien le monde perd! » Vers la fin de l'empire, Vallès eut la mauvaise idée de se porter candidat, — divisant les voix républicaines, — contre J. Simon et la mauvaise fortune que les frais de sa candidature furent, à son insu, payés par M. de Persigny, ce qui ne l'empêcha pas d'échouer. Je le voyais alors dans les réunions publiques. Et lui, très sybarite au fond, qui, dans une heure de prospérité au *Figaro*, se montrait si naïvement vaniteux des fourrures magnifiques qu'il étalait sur le boulevard, même quand le soleil printanier les rendait déjà lourdes à supporter, lui, le Vallès de chez Brébant et des petits théâtres, bon compagnon, allait au club en bourgeron d'ouvrier. Ce déguisement populaire, il l'avait pris de bonne heure, dans ses écrits avant de le prendre autrement, et il le garda toute sa vie. Mais on pouvait deviner que cette veste d'ouvrier brûlait le sang bleu de ses veines et offensait sa peau blanche : ce fut une robe de Nessus.

En toute conscience, je le crois : Vallès joua un rôle, qu'il n'avait même pas choisi et qui s'était

imposé à lui par le succès littéraire de ses premiers essais. Il en eut d'abord, sans doute, quelque fatigue, comme il arrive aux acteurs qui, ayant été applaudis dans un personnage, ne peuvent obtenir des auteurs dramatiques qu'on les incarne dans d'autres. Les Réfractaires! toujours les Réfractaires! Et toujours cette haine littéraire contre les bourgeois, quand on brûle d'en devenir un! Triste et bizarre situation d'un affamé qui serait contraint de renverser la table où il aurait pu s'asseoir et se délecter à des nourritures choisies! Mais le succès a ses esclaves. Et Vallès en fut un. Il eût peut-être bien changé, s'il n'eût eu que des opinions : le collaborateur du *Figaro*, de l'*Époque* et du *Courrier du Dimanche* n'était pas inflexible. Mais il avait une manière, qui le tenait autant qu'il la possédait! Et, comme l'homme de la nouvelle de Nerval, *la Main de gloire*, il allait, souffletant tout autour de lui, poussé comme par une force secrète qui l'entraînait et le désespérait!

Tout, cependant, n'était pas factice en Vallès. Une analyse un peu délicate du cœur humain nous apprend qu'il y a peu de comédiens absolus, de même qu'il n'y a peut-être pas d'hypocrite complet. Le prêtre incrédule que la messe nourrit finit presque toujours par croire à la messe. Quiconque, dans le monde, joue un rôle, s'attache à ce rôle de deux façons : par les profits qu'il en tire et par les maux qu'il en souffre. Vallès connut les

uns et les autres. Son pessimisme exalté et sa violence révolutionnaire le firent à la fois vivre bien et condamner à mort. C'était assez pour qu'à la longue il acquît une sorte de bonne foi relative, qu'il est peut-être injuste de refuser à ses dernières années. Je ne pense pas qu'il ait eu jamais pour les théories l'amour désintéressé de ces implacables logiciens qui font les sectaires, ni pour les pauvres gens l'amour profond de ces bonnes âmes qui font les apôtres. Mais la révolution violente et le sentimentalisme socialiste l'avaient fait martyr et rentier. C'était assez pour inspirer à Vallès, démagogue peu pratiquant mais pratique, un attachement réel et comme professionnel pour les vagues doctrines qu'il défendait avec un art exquis. Car c'est bien lui qui devait être le rédacteur en chef de ce journal, un jour annoncé par un fantaisiste : *Le Barbare, organe des raffinés.*

Et puis, par une loi mystérieuse, la vie met d'accord, presque toujours, les intérêts avec les caractères. On tombe, dit-on, du côté où l'on penche, et Vallès penchait, déjà tout jeune, vers le pessimisme. Le pessimisme qui, dans sa forme la plus noble, naît d'un idéal trop élevé de justice que l'homme désespère d'atteindre, est le plus ordinairement le résultat d'un orgueil découragé. L'orgueil de Vallés était proverbial, même chez ses amis. Le découragement vient d'une trop longue attente de la fortune. Cette longue attente

fut due, a-t-on dit, à la grande paresse de Vallès. Je ne sais pas s'il était, à ce point, paresseux. Ceux qui ont lutté contre la misère savent ce que demande d'activité ce combat du désarmé contre la vie ! Je crois plutôt qu'il était, à la fois, artiste admirable et infécond. Il y a quelque chose de lui-même dans cette caricature magistrale qu'il a faite de Poupelin, vivant dix ans, son portefeuille sous le bras, plein de papiers qui devaient le faire riche et ne lui donnaient pas à dîner. Un grand railleur, connu de peu de monde, disait un jour à Vallès : « Toi, si on te retirait cent mots de ta langue, tu ne pourrais plus écrire un article ! » Il y avait une vérité profonde dans cette boutade de M. Castagnary. Vallès était de ces virtuoses qui composent un air avec trois notes, et de ces peintres qui font un tableau avec deux tons. Il n'avait ni l'ouverture d'esprit ni la souplesse que demande le journalisme. Il y a été fulgurant et monotone. Veuillot, dans une page admirable, l'a jugé, celui qu'il appelle « le vibreur ! » Jamais il n'eut l'imagination qui vient du choc des pensées; il ne possédait qu'un don presque matériel, un art de voir un coin du monde et de le peindre en couleurs vives et surprenantes.

Cette impuissance fut une des causes de son pessimisme. Mais sa nature le poussait aussi aux sombres chimères. Laid, et se croyant plus laid qu'il ne l'était, — car il avait une tête puissante,

des yeux pleins de feu et des dents blanches de loup, — il avait, tout jeune, souffert dans son corps. Ne pouvant être beau, il voulait être fort, et c'est une sorte de revanche contre la nature qu'il essayait de prendre en excellant aux exercices du corps, de préférence aux plus brutaux. Il se fit à plaisir violent de muscles et d'esprit. Enfant battu, il voulut être l'homme qui fait trembler. Les douleurs de sa pauvre enfance, qu'il a racontées dans un livre admirable et navrant, je les comprends. Tant d'autres les ont connues ! Mais dans les rigueurs paternelles, combien d'autres aussi ont su ne voir qu'une sévérité bienveillante ou aveuglée, et combien, à qui leur mère n'a souri qu'une fois peut-être, n'ont voulu garder de mémoire que pour ce sourire! Vallès, dans une rancune universelle, enveloppa tout, famille, camarades, école, professeurs et jusqu'aux œuvres des hommes de génie où se forment nos idées et qui furent, qu'il le voulût ou non, ses maîtres; après six mille ans, il en voulut à Homère.

La première fois que je le vis, non sans un secret désir d'étonner la galerie, je l'entendis traiter Virgile de *mufle* — sauf votre respect. Et comme je lui faisais observer que ce « mufle » gardait une assez longue renommée, il ajouta : « Il y a des mufles d'airain — ce sont les pires. » C'était encore la période où Vallès, bien portant, ayant enfin percé l'obscurité du quartier Latin, ne passait que pour un coureur de paradoxes et gardait le mot

pour rire. Car souvent, sur cette tête de lion ou de bouledogue (ainsi l'avait dessiné son grand ami Gill), j'ai vu passer un fin sourire de sceptique! J'ai là telle lettre où Vallès, en annonçant sa copie au *Courrier du Dimanche*, promet d'être « contenu » et « prudent; » et de cette époque datent des œuvres de lui, ses meilleures peut-être, où il ne se défend ni d'avoir de l'esprit, ni d'avoir de la grâce, et où l'ironie amère de ses débuts s'est singulièrement attendrie. Mais il ne persévéra pas dans des études qui demandaient plus d'effort et faisaient moins de bruit que les déclamations retentissantes. Il était « le forçat du succès. » Le mot est de lui. Et il le fait suivre de ces lignes attristées : « Si le boulet de la défaite est lourd, celui de la victoire l'est aussi. Il y a des gens qu'écrase leur premier triomphe. La critique leur taille une statuette ou un buste avec les attributs de leur talent. C'est fini : les voilà rivés au genre qui a créé leur réputation, et ils étouffent en grandissant dans leur berceau. » N'est-ce pas de lui-même que Vallès parlait ainsi? Et n'y a-t-il pas une mélancolie profonde dans le sort de cet homme qui a toujours vanté la liberté la plus absolue, et qui, à tout prendre, n'a jamais possédé la vraie et grande liberté, qui vous dégage des partis, des rancunes, des haines, des manières et des succès mêmes, et vous permet de saluer, en buvant à toutes les coupes, toutes les joies et toutes les vérités qu'on rencontre sur les chemins de la vie?

EDMOND ABOUT

Un grand lettré vient de disparaître. M. Edmond About a été enlevé brusquement, en quelques heures, par une congestion de nature particulière- rendue plus grave par le diabète, dont il était profondément atteint. J'avais été quelque temps son ami, longtemps son collaborateur, et ç'avait été une grande amertume pour moi, tout récemment, d'avoir été contraint à trouver en lui un ennemi. Je ne saurais aujourd'hui garder d'autres souvenirs que ceux d'autrefois, qui sont les bons, laissant la mort emporter avec elle, dans une catastrophe qui me surprend et m'émeut, la triste mémoire de procédés dont je dus me défendre. Je ne suis pas de ceux qui ne désarment pas devant la mort, surtout quand elle vient brusquement nous apprendre la part que la maladie pouvait avoir dans des inconséquences de caractère ou des inquiétudes passionnées d'esprit qui font peut-être plus de mal à ceux qui en sont atteints qu'à ceux qui en sont l'objet. Je pense même que certains journaux, parmi ceux

où M. About croyait avoir récemment trouvé les amis les plus chauds ou les alliés les plus sûrs, ont porté sur son caractère un jugement un peu trop sévère dans sa promptitude et sa sécheresse. Je ne puis pas ignorer le peu d'unité de la vie politique de M. About, pas plus que je ne puis ignorer les dangers que son esprit cruel et imprudent faisait courir à la réputation de son cœur. Il avait malheureusement en lui moins l'orgueil légitime de son grand talent que la vanité trop souffrante de sa personnalité. Il tenait plus à ce qu'il croyait pouvoir être qu'à ce qu'il avait fait ; et les triomphes de sa plume ne compensaient pas pour lui les échecs de ses ambitions déçues. Mais, tandis que le *Matin* lui refuse « tout caractère », que le *Gaulois* parle de « l'élasticité de sa conscience », que le *Figaro* affirme qu'en perdant les sympathies de ses amis anciens, il ne sut pas en conquérir des nouvelles, ceux qui l'ont connu de près, dans un haut esprit de justice, devront reconnaître ses qualités de père de famille et de maître de maison, et saluer en son esprit trop plein de rancunes injustifiées ou d'oublis reprochables, la sainte rancune du patriote chassé de son pays par le conquérant. En se rapprochant de la République, après avoir passé par tous les partis, comme un météore brillant qui illumine mais incendie quelquefois la maison, M. About, loin de confirmer la versatilité qu'on lui a tenue à crime, donnait à sa vie la seule unité

qu'elle ait jamais eue. Il se montrait bon Français, et accordait son opinion avec la nature de son talent, si français de pied en cap. Certes, une fois dans le camp républicain, il n'y apporta pas un esprit suffisant de discipline ou d'abnégation nécessaire, et nous étions parfois indécis de savoir s'il y avait à louer l'indépendance de sa conduite ou bien à en regretter les mobiles souvent personnels. Mais, le jour où mourut Gambetta, qu'il avait traité en ennemi, il se souvint pourtant une heure que l'Alsace allait prendre le deuil, et ce souvenir comme cet exemple veulent être respectés et suivis. C'est en Alsace que M. About était né, à Dieuze, non loin de Saverne, où se trouve sa maison, abandonnée aujourd'hui. Son père était épicier, et, mort jeune, le laissa sous la discipline d'une mère passionnément dévouée. Il lui dut le bienfait d'une instruction admirablement dirigée, qui fit de M. About le plus brillant écolier dont l'Université ait gardé la mémoire. Une ouverture d'esprit, une faculté d'assimilation presque sans exemple, servies par une mémoire exceptionnelle, donnèrent à M. About la première place dans tous les concours. Il y montrait déjà ce don de style qui ne l'a jamais abandonné, et sa phrase était cette phrase claire, courte, un peu sèche peut-être, avec laquelle il écrivit plus tard ces articles de polémique dont on a comparé chaque ligne à une flèche tirée d'un carquois qui ne se vidait jamais. Envoyé en Grèce, à

l'Ecole d'Athènes, le brillant normalien apporta du premier coup dans la vieille cité cet esprit de critique acerbe qui lui valut plus tard d'être appelé le petit-fils de Voltaire, quoiqu'il manque à son œuvre cette grande émotion que les sots seuls refusent à Voltaire. About voyait mieux les ridicules qu'il n'était indigné par les injustices. Mais quel art déjà parfait, quelle grâce, quelle sobriété exquise, digne de l'art grec lui-même, dans *la Grèce contemporaine* ou *le Roi des Montagnes*, que les Hellènes, raillés par le jeune homme qui avait mordu la vieille mamelle classique où il était venu s'allaiter, ne lui pardonnèrent jamais ! Tout aussitôt la *Revue des Deux-Mondes*, dont il forçait les portes difficiles, publiait le premier roman d'About *Tolla*. On lui reprocha d'avoir cueilli, sans trop le dire, ce fruit savoureux dans le jardin d'un romancier de Rome. Il y eut, à ce sujet, une querelle envenimée qui amena sur le terrain d'autres adversaires que l'auteur du livre. L'accusation de plagiat, exagérée d'ailleurs, importe peu aujourd'hui, et M. About allait bientôt montrer que son talent original savait se passer de modèles. Car à *Tolla* succédèrent les *Mariages de Paris*, suite de nouvelles dont quelques-unes sont exquises, *Germaine* et *Trente et quarante*, où est racontée l'aventure du capitaine Bitterlin.

En même temps, M. Edmond About envoyait au *Figaro* les « Lettres de Valentin », un modèle d'es-

prit, de grâce et de cruauté. Ce fut alors l'époque la plus brillante et la plus heureuse de la vie si agitée de l'écrivain. Les lettres seules lui avaient assuré une aisance suffisante. Aimé de quelques-uns, redouté des autres, recherché par tous, il voyait venir à lui la fortune et les honneurs. Il composait ses chroniques ou ses livres si Parisiens dans l'asile charmant de Saverne, gardant, par un heureux équilibre, un pied sur le boulevard et dans les salons de Paris, un pied sur la terre forte et bonne conseillère du pays natal.

Mais les faveurs de la fortune se font toujours payer de quelque façon. About avait un certain goût inné le poussant vers les situations officielles et vers les hommes au pouvoir. L'Empire lui ouvrit les bras et il se jeta à sa tête. Son dévouement manqua de mesure et son zèle de respect. Mérimée s'inquiéta de ce serviteur terrible, qui rêvait d'être « ministre des réformes ». Le pamphlet admirable: « la Question Romaine », succédant à des éloges de l'empereur unit dans une commune colère contre Edmond About, les républicains et les catholiques. Et, quand, après *Guillery*, tombé à la Comédie-Française, il donna *Gaëtana* à l'Odéon, ce fut une effroyable tempête que ne justifiait certainement pas la simple médiocrité de ce drame qui eût été plus vite oublié du public si le public eût pu l'entendre !

Jusqu'à la fin de l'Empire, dans une situa-

tion politique assez équivoque et par les amitiés qu'il avait eues et par la façon dont elles s'étaient rompues, Edmond About publia de nombreux romans, dont un seulement, *les Mariages de province*, — et peut-être l'*Infâme* — était à la hauteur de ses œuvres premières, qui ont une grâce à part à laquelle le seul esprit ne supplée pas toujours. *L'Homme à l'oreille cassée*, *Le nez d'un notaire*, *Le cas de M. Guérin* sont moins pour satisfaire le goût des délicats que pour plaire à la foule par l'application, un peu bizarre en sa gauloiserie, des procédés de la science aux œuvres d'imagination. Edmond About, dès lors, était à la fois préoccupé des travaux de la science et de leurs applications à l'industrie. Il essayait de se faire une grande place dans la littérature d'affaires. Il avait traité, dans *Maître Pierre*, la question de l'exploitation des landes et, dans *le Fellah*, celle de l'exploitation des Égyptiens. Il multipliait les brochures, allant des plus hauts problèmes de politique, avec sa *Lettre à M. Keller* sur la Papauté, aux questions les plus spéciales avec sa brochure sur les agents de change. Et toujours on le retrouvait, d'humeur volontiers aventureuse dans ses entreprises, gardant partout et en tout sujet ses rares qualités d'écrivain, donnant, par le tour de main, une valeur à tout ce qu'il touchait et touchant à tout et à tous, se rapprochant ainsi chaque jour davantage du journalisme quotidien, où il comptait trouver la satisfac-

tion de ses ambitions politiques et de ses rêves de fortune.

Edmond About avait été le chroniqueur le plus goûté de son temps, au *Figaro*, au *Gaulois* et à l'*Opinion nationale*. A la fin de l'Empire, le riche banquier Merton le plaça à la tête du *Soir*. J'ai lu que ce journal, sous une apparence d'opposition constitutionnelle, était orléaniste, et que c'est à ces dessous de cartes qu'il faut faire remonter la querelle, terminée par un duel, que M. Hervé et M. About eurent en 1871 ? Mon seul souvenir précis est que le *Soir* défendit le cabinet Ollivier et l'attaqua ensuite. Mais c'est à peine si le temps nous était laissé, alors, de nous reconnaître, parmi tant d'événements multipliés ! La guerre éclate. M. About, qui avait été sur la frontière, près de Saverne, est fait prisonnier. On le revoit ensuite, à Versailles, auprès de Thiers, assez hésitant sur la voie à suivre, sollicitant un poste diplomatique, jadis promis par l'Empire, et retournant enfin au journalisme quand un groupe de républicains acheta, pour lui en confier la fortune, le *XIXe Siècle*, fondé par M. Chadeuil. Ce qu'a été cette fortune du journal, ce n'est pas le lieu de le raconter, ni de dire les causes de la désunion qui risqua de la compromettre. Je me suis promis de n'avoir aujourd'hui d'autres souvenirs personnels que ceux qui restent sans amertume. Je veux seulement reprendre ici le mot d'un de mes confrères, qui remarque combien

M. About, qui avait, pour ainsi dire, abandonné les lettres pour la politique et pour les affaires, était peu né pour celles-ci, et n'avait rien de ce qu'il faut pour entrer dans cette fournaise sans y compromettre son repos et son bonheur. Car, pour ne parler que de la politique, si M. About fut un polémiste de premier ordre, qu'on a égalé à Veuillot, il n'a pas été un très grand remueur d'idées dans le journalisme. Vulgarisateur admirable, il manquait de doctrine ou d'invention, même dans les expédients de la politique. Il ne voyait les idées qu'à travers les personnes et ne sut jamais départager ses opinions et ses sympathies. Il savait accabler son ennemi, non ramener un adversaire, et le *Matin* a dit de lui que sa plume, si merveilleuse, a été une arme contre tous les partis sans être une force pour aucun.

Talent simple et esprit curieux, s'intéressant à tout, aux chimères comme aux réalités, d'une activité prodigieuse, mais dispersée, M. About a touché à toutes les catégories de la pensée, comme il a connu, charmé et parfois irrité, tous les hommes de son temps. Il laisse après lui une œuvre extraordinairement variée et inégale, un peu de surface (surtout en matière de critique d'art), mais dont l'avenir gardera certainement beaucoup. Il laisse aussi le souvenir d'une personnalité originale, extrêmement difficile à louer sans complaisance ou à condamner entièrement sans injustice, et qu'on

apprécie différemment, selon qu on est plus sensible au charme de l'esprit et à la grâce des façons ou à la sûreté plus sévère des rapports et du caractère. On a dit maintes fois de lui pour le louer, le blâmer ou l'excuser, qu'il y avait en lui de la femme. Et j'ai voulu me rappeler aujourd'hui, en n'exprimant que mon admiration pour le talent d'Edmond About et en ne me souvenant que de son charme, le mot de Montaigne qu'il ne faut pas, quand on n'y est pas contraint, dire du mal d'une femme qu'on a aimée !

M. ROUHER

Je me garderai bien de raconter ici la vie de M. Rouher. Sa biographie traîne dans tous les journaux, très complète, car l'ancien ministre d'État agonisait depuis six mois, et on avait eu le temps de se préparer à l'enterrer. Pas davantage je ne parlerai politique. La disparition de M. Rouher, commencée quand il fut frappé de paralysie, consommée hier par la mort, n'est, d'ailleurs, pour le parti bonapartiste, que l'évanouissement d'un fantôme dans un monde de spectres. Ce qui me tente aujourd'hui, c'est seulement d'essayer de dire quel fut le caractère, l'*in cute*, la vraie physionomie morale de cet homme qu'on flatte étrangement quand on l'appelle l'homme d'État du second empire, dont il ne fut que l'homme d'affaires.

En 1876, M. E. Zola publiait le roman : « Son Excellence Eugène Rougon ». On dit alors que c'était l'histoire de M. Rouher qu'on nous racontait. Il y avait du vrai et du faux dans cette façon d'entendre le livre de M. Zola. Le romancier avait

voulu nous intéresser à l'aventure d'un ambitieux, d'origine modeste, arrivant aux plus hautes fortunes, et troublé, un instant, par l'amour d'une créature fantasque, ambitieuse aussi, à sa manière. Ce thème, notons-le, a été commun à M. Zola, à M. Daudet, à M. Claretie : il est dans l'air. M. Zola, qui s'en est emparé le premier, écrivait au lendemain de l'Empire : il a mis en scène un ministre de l'Empire. Ce serait méconnaître son procédé de composition que de ne pas retrouver en Rougon des traits essentiels appartenant à M. Rouher. Mais il n'a pas tout dit du personnage, de même qu'il y a considérablement ajouté. Ce qui est surtout exact, dans le roman, c'est la peinture des séances de la Chambre, le vif tableau de la vie publique de ces temps, si près et si loin de nous tout à la fois. Je ne crois pas que le Rougon qui se fait cravacher par de belles filles et qui y trouve une âpre volupté, ressemble de près ou de loin, au vice-empereur. Mais c'est bien celui-ci que M. Zola peint, de son pinceau sûr, installé au banc des ministres : « Il crevait de ses larges épaules son uniforme de drap vert. La face tournée vers la table, avec sa grosse chevelure grisonnante plantée sur son front carré, il éteignait ses yeux sous d'épaisses paupières toujours à demi-baissées : et son grand nez, ses lèvres taillées en pleine chair, ses joues longues où ses quarante-six ans ne mettaient pas une ride, avaient une vulgarité rude, que transfi-

gurait par éclairs la beauté de la force. » Tel était M. Rouher au repos, quand il se montrait las, non comme le lion dont parle le poète, mais comme un bœuf vigoureux, le sillon fait.

M. Zola nous le dépeint aussi dans l'action, à la tribune, remportant une de ces victoires faciles qui, de triomphe en triomphe, devait conduire l'Empire à sa perte. Et, de même que le portrait de M. Rouher, en quelques traits de plume, est achevé dans le portrait de Rougon, le jugement que portait le romancier sur M. Rouher était d'une grande justesse. Il est bien curieux de voir, ce matin même, un des grands amis du défunt, le confirmer dans le *Figaro*, à mots couverts. M. Zola s'est plu à nous montrer, en changeant un peu les circonstances, cette séance fameuse où l'on entendit M. Rouher, après avoir fait dix ans l'apologie de la dictature, faire, sur un signe de l'empereur, l'apothéose de la liberté : « Je ne répondrai pas », dit Rougon interrompu. « Mais bien qu'il eût promis de ne pas réfuter le discours du député de la gauche, il entra ensuite dans une discussion minutieuse. Il fit d'abord un exposé très complet des arguments de son adversaire : il y mettait une sorte de coquetterie, une impartialité dont l'effet était immense, comme dédaigneux de toutes les bonnes raisons et prêt à les écarter d'un souffle. Puis, il parut oublieux de les combattre, il ne répondit à aucune, il s'attaqua à la plus faible d'entre

elles avec une violence inouïe, un flot de paroles qui la noya. On l'applaudissait. Il triomphait. Son grand corps emplissait la tribune. Ses épaules ballonnées, suivaient le roulis de ses phrases. Il avait l'éloquence banale, incorrecte, toute hérissée de questions de droit, enflant les lieux communs, les faisant crever en coup de foudre. Il tonnait. Il brandissait des mots bêtes. »

Je viens de lire une bonne douzaine de jugements sur M. Rouher. Il y en a d'élogieux, d'injurieux et même de justes. Aucun ne vaut, en précision implacable, celui qu'a porté M. E. Zola. « Il brandissait des mots bêtes ! » C'est là le jugement de l'histoire, et pas un historien ne dira mieux, en cent lignes, que le romancier en une phrase pittoresque de quatre mots. Quand M. Rouher disait, en 1848 : « Les clubs sont indispensables : ils sont chargés de l'éducation du peuple » ; quand il disait plus tard le « jamais » des affaires de Rome, le « on n'a pas commis une faute » à propos de Sadowa, « la plus belle pensée du règne » au moment de l'expédition du Mexique, ou bien encore « les trois tronçons allemands », et le « grâce à l'empereur, nous sommes prêts », de 1870, le prétendu homme d'État, acclamé, faisait-il autre chose que « brandir des mots bêtes » ?

Ces « mots bêtes, » nous les avons payés cher. Mais ce n'est pas à M. Rouher qu'il en faut vouloir trop. Les coupables, ce sont Napoléon III, dont il

ne fut que le porte-paroles, et surtout, et par-dessus tout, les complaisants qui ne furent pas tous des sots, et qui, voyant où on allait, ne le dirent pas assez haut. Quant à M. Rouher, cet homme qui parut si grand, que M. E. Ollivier appela le vice-empereur, le jalousant, il ne fut jamais qu'un instrument. Sa parole, peu agréable, retentissante et sourde à la fois comme un tambour humide frappé à tour de bras, a quelque rapport avec le sabre de Prudhomme, qui combat les institutions ou les défend. On l'a calomnié, je crois, en le faisant malhonnête homme. S'il laissa s'accomplir, à côté de lui, bien des désordres, il n'en profita pas pour son compte. C'était un homme de famille, se levant tôt, se couchant tard, aimant le coin du feu, le bézigue et ses pantoufles, rude travailleur, Auvergnat de la tête aux pieds. Son ambition était faite de dévouement, un dévouement d'avoué à un bon client. Partout le mot est venu sous la plume, en parlant de lui. Il fut l'avocat, l'avoué de l'Empereur. Le barreau fait, parfois, les consciences obscures. On plaide tout ce qui est plaidable, et quand on sait qu'on doit perdre en équité, on tâche de gagner par des moyens de procédure. La politique de M. Rouher fut une politique de cabinet d'affaires, comme son éloquence fut faite uniquement d'effets d'audience. Il n'eut pas de principes, pas plus que de haines. Deux fois il voulut se retirer : deux fois son impérial client lui représenta que

l'avocat qui a plaidé les bons procès doit aussi plaider les médiocres, et il resta. Son incontestable connaissance des affaires demeura stérile et inutile, parce qu'il ne la mit jamais au service d'une ligne de conduite. Il semble que ce soit par une ironie qu'on ait créé le poste de ministre d'État pour ce médiocre puissant qui ne fut pas, une minute dans sa vie, homme d'État.

Être homme d'État, c'est une façon particulière de l'esprit qu'on possède ou qu'on ne possède pas, qu'on peut avoir sans jamais toucher aux affaires publiques, qu'on peut ne pas acquérir en les conduisant pendant vingt ans. Il y a, à Paris, une douzaine de gens, journalistes, poètes ou bourgeois, qui ne voudraient ou ne pourraient pas être des politiciens et qui sont des hommes d'État. J'ai dit, à dessein, poètes, parce qu'il y a, dans l'homme d'État, un certain instinct de prescience, une faculté particulière à dégager d'une question l'élément essentiel et éternel, qui sont une manière de poésie, à laquelle ne s'élèveront jamais les médiocres politiciens dont M. Rouher fut le plus parfait et le plus fort. L'homme d'État est encore, presque forcément, un artiste. J'entends par là qu'ayant des idées qui sont originales, elles se traduisent presque involontairement par une expression pittoresque. Quelque incorrects, négligés, indifférents aux questions de forme qu'aient pu être Cavour, Bismarck, Gambetta, quelque vul-

gaire que Thiers ait été, quelque gourmé que nous semble Guizot, on trouve en eux, dans leurs écrits ou leurs discours, des mots familiers qui restent, comme des formules d'une politique.

Rien de pareil ne se rencontre chez M. Rouher. A ne nous occuper que de la forme du discours, il parlait longuement, avec plus de ténacité que de logique et plus de force que d'éclat. Il y avait en lui du provincial, et dans sa vie et à la tribune, je devrais dire : à la barre. Lors même que ses opinions de conservateur se trouvaient menacées, son émotion ne lui apportait aucun mot heureux. « Un complot parti de la cité des lacs menaçait tous les trônes; les miasmes fétides de la démagogie ont rasé le sol de Paris... » Quel charabia! Je passe sur Genève, cité des lacs! M. Rouher, paraît-il, s'imaginait qu'il y a deux lacs à Genève, celui de Genève et celui de Léman! Mais « l'émanation démagogique rasant le sol de Paris » est impardonnable. C'est de l'éloquence de sous-préfecture. Je vais peut-être un peu loin ; mais il me paraît impossible de bien penser quand on parle de la sorte. Il y a là je ne sais quelle banalité invétérée, constitutionnelle, qui ne saurait s'accorder avec l'élévation d'esprit. Et ce n'est pas seulement l'élévation d'esprit qui manquait à M. Rouher. Il n'avait même pas l'esprit courant de Paris, dont Morny fut l'expression sous l'Empire. Courtois, bienveillant même, il ne savait pas manier les hommes. Une

des maladies dont l'Empire est mort, c'est son impuissance à recruter un personnel nouveau. « Mon grand grief contre l'Empire, disait un sceptique d'esprit, c'est qu'il n'a pas réussi encore à me faire impérialiste ! » Cet art de prendre les hommes est encore une des qualités essentielles de l'homme d'État, qui manquait à M. Rouher. Mérite d'artiste au plus haut point, mérite d'improvisateur de comédies pleines de grâce, qu'eurent Cavour et Thiers, qui ne fit même pas défaut à Napoléon III, et qui ne va pas sans un certain dédain supérieur des hommes que M. Rouher n'avait pas. Il avait trop vécu dans les dossiers, où sa puissance de travail s'exerçait à merveille. Aussi fut-il l'homme de l'Empire triomphant, porté à une situation qui eût voulu du génie et où il n'eut que du talent ; et, de même qu'il n'avait rien fait pour la fondation du régime, il ne sut rien faire pour une restauration qui n'était pas impossible. Il meurt, on peut le dire, tout entier. Il n'est plus redouté : il n'était même pas haï.

LE DUC DE BROGLIE

Hier encore, il était monté à la tribune du Sénat. Nous avons vu « Son Impertinence M. le duc de Broglie » préluder à l'assaut par le dandinement de hanches qui lui est familier : tel un lourd oiseau qui bat de l'aile avant de s'envoler. Il a gravi l'escalier et, sous le grand jour d'en haut, nous avons revu ses traits à la fois secs et gras, comme si la nature eût voulu écrire sur le masque du duc les contradictions de son esprit, — ses yeux papillotants, son front éclairci déjà, sa lèvre mince. Avec cela, une façon de grand air, mais un grand air qui n'impose qu'aux petites gens. Les hommes de vraie grande tournure ont un peu de bonhomie dans leur physionomie apaisée. Et notre duc, quand il parle, sifflant son discours entre ses lèvres minces, a l'air d'être empoisonné du venin de ses propres paroles.

La voix est mauvaise, blanche et faible, le geste cassé. Bon orateur cependant; mais il est simplement *dicendi peritus ;* le reste de la définition clas-

sique ne le regarde pas : le *vir bonus* est absent. Son talent est fait d'études, d'efforts et d'une ironie apprêtée, qui ne porte cependant pas. La source de la colère froide du duc n'est pas la large source d'où coulent les fleuves. La flèche est pointue et empoisonnée ; la main qui tient l'arc est débile. Quand il était chef d'un groupe parlementaire, on appelait justement son groupe le groupe des « Pointus. » Avec sa voix claire de dindon excité, le duc était le grand orateur de cette nouvelle rue de Poitiers. Ah ! cette voix ! c'était celle de Thiers et du général Foy (dit-on). Mais on est pointu comme une vrille, comme une épée ou comme une seringue.

Le duc était la vrille quelquefois, l'épée jamais. Nulle largeur. Son meilleur discours fut pour la restitution des biens des princes d'Orléans. Il parlait *pro aris — et pro ære*, ce qui doit inspirer un orléaniste. Il fut froid. L'honnête intendant Bocher le dépassa de cent pieds. Celui-ci fut éloquent en redemandant l'argent du duc Égalité et du prince pendu, à la France épuisée, saignée aux veines. Quant au duc, on peut encore dire de lui ce mot d'un journaliste : « Cette girouette a eu beau se graisser de toute l'huile de sa lampe, elle grince toujours ! »

Nous sommes à l'époque où les races finissent. Les grandes maisons ne donnent plus que des rejetons faibles, bizarres parfois ; ou, pour dire mieux,

ces rejetons n'ont plus que des énergies et des mérites qui deviennent fâcheux et inutiles dans notre milieu nouveau.

Le duc de Broglie a un de ces mérites auxquels on ne rend pas assez justice, et que je veux mettre en lumière dans son plein : c'est une incomparable audace. Au temps jadis, au temps de la politique d'intrigue, alors que son aïeul était à lui tout seul le gouvernement *occulte* de Louis XV contre ses ministres, contre Choiseul surtout, le duc eût été terrible. Son audace, aujourd'hui appliquée à de petites choses, ne paraît plus qu'une immense fauité. Elle vaut cependant qu'on la reconnaisse : elle est le trait saillant d'un caractère qui serait effacé sans elle, et comme le seul relief laissé à une médaille usée. C'est depuis 1870 qu'on en a vu les effets. A cette époque, le vieux duc Victor mourait. Cet homme, qu'on estimait sans l'aimer beaucoup, maintenait de la discipline dans sa maison. Il n'eût pas souffert peut-être que son fils tendit la main aux bonapartistes qui avaient voulu, par une indigne manœuvre de police, le conduire, lui, le vieillard honnête, le chef de « la doctrine, » devant les tribunaux. Mais, en 1870, le duc devint libre. Jusque-là, il n'était rien, rien qu'académicien. Il était entré à l'Institut par droit de naissance, comme ces familiers d'une maison qui y rentrent par une petite porte dont ils ont la clef. Son bagage se composait d'un travail bien fait, une *Histoire de*

l'Église au quatrième siècle, thèse de catholicisme constitutionnel, un gros livre qu'il mit sous lui, pour se grandir, en s'asseyant dans le fauteuil de Lacordaire. En 1870, il se révéla politique. C'est le lot des hommes comme le duc de gagner beaucoup aux révolutions, qu'ils appellent « des catastrophes. » Et ce politique, je le répète, fut d'une audace incomparable dans des entreprises qui avortèrent toutes misérablement.

Thiers avait ce défaut de croire s'attacher des adversaires en leur faisant une place dans l'exercice du pouvoir : c'est ainsi qu'il grandit ses ennemis les plus cruels. Il laissa devenir familier M. Target, qui l'abandonna. Il débarbouilla M. de Mac-Mahon de la boue et du sang de trois défaites causées par une impéritie que tout le courage du monde ne saurait racheter. Il donna d'emblée à M. de Broglie le premier poste diplomatique de la République, l'ambassade de Londres. Tous les quinze jours, l'ambassadeur quittait son hôtel, richement meublé par la République, prenait le bateau et venait voir, à Paris, comment allait la conspiration permanente de la droite contre la République et son chef. Quand il crut une première fois les choses mûres, M. le duc de Broglie donna sa démission. Il agit de la sorte comme un simple Pascal, l'homme à la circulaire, quittant le ministère de l'intérieur qu'il remplissait de son importance, en mineur prudent qui se retire, après avoir allumé la mèche, et qui,

l'explosion faite, se précipite au gisement nouveau qu'il espère avoir mis à nu. Le duc, en s'en allant, déclara qu'il avait vu en songe l'ombre irritée de son père, lui défendant de s'associer aux idées protectionnistes de Thiers. Il y a huit jours, le fidèle du libre-échange votait avec les protectionnistes du Sénat!

Un peu plus tard, il combattait pour l'indépendance des maires et leur élection, se rappelant le programme de Nancy; au pouvoir, il oubliait sa campagne, avec la fatuité d'un Richelieu oubliant jusqu'au nom de ses maîtresses; et, s'armant d'une loi qu'il estimait mauvaise en d'autres mains, il livrait les communes de France aux maires de l'Empire. Battu jadis par un candidat officiel, dans ses propres terres de l'Eure, il avait écrit une brochure aigre contre les candidatures accréditées par le pouvoir : de la même plume, il signait, au 24 mai, une circulaire où il était dit qu'il fallait agir énergiquement, en vue des élections, contre la révolution, c'est-à-dire contre la liberté! Trompant les légitimistes au moment de la fusion, trompé par les bonapartistes, s'agitant sans but apparent, la main dans toutes les intrigues, les pieds sur tous les œufs, on le vit dix ans allant je ne sais où, grave et affolé, resté tout juste assez doctrinaire pour n'avoir pas de doctrine, se donnant pour libéral en se donnant aux bonapartistes, faisant du mal, faisant quelquefois du bien, semblable à une

boussole qui aurait son aimant à son propre centre, étonnant ses amis eux-mêmes, gênant tout et ne se sentant gêné par rien, alliant la pédanterie et la frivolité, emporté par une sorte de danse de Saint-Guy qui le faisait valser sur ses talons rouges, au son de je ne sais quelle musique ignorée de tous, dans l'enivrement de sa propre gloire, personnage gai, en somme, sous des dehors sévères, et portant ses palinodies comme un costume de carnaval, — de la légèreté sans la grâce !

Mais la plus grande de ses audaces fut le discours qu'il prononça sur la tombe de Beulé. Celui-ci était un homme qui prenait les choses au tragique. Il avait l'ambition noire. Personnage de drame égaré dans une comédie d'intrigue. Un beau matin, Beulé, qui croyait que son escalier de l'Acropole le mènerait à tous les sommets, regarda autour de lui et s'enfonça dans le cœur une longue aiguille de femme. Singulière destinée ! Trissotin finissant comme Thraséas... Le duc de Broglie prononça son éloge unèbre. On ne lui demandait rien. Le respect de la mort volontaire, qui n'est une « lâcheté » que pour les imbéciles, couvrait tout de sa grande ombre. Mais c'était là un « désordre moral » en plein ordre moral. Le duc monta sur la tombe comme sur un tréteau, et loua « la résignation chrétienne » du suicidé !

Mais toutes ces audaces, au service de causes perdues, non parce qu'elles sont trop vieilles, mais

parce qu'elles sont trop petites, ne servirent pas même le duc. Il n'est pas détesté. Il rentre et se perd dans la foule des inutiles très occupés. Son mouvement est celui d'une machine qui n'a pas sa courroie de transmission : les légitimistes y ont donné un coup de canif et le suffrage universel l'a brisée. Le duc est condamné à rester à jamais un mécontent, content de lui-même.

Il a. pour se consoler le monde des salons, le vieux « canapé » usé de la doctrine, un certain goût sec pour les lettres, les racontars et les intrigues, des plaisirs d'émigré. La tradition en est dans sa famille. Son aïeul, le premier de la vieille noblesse, porta les armes contre la France. Le duc a encore pour se distraire le soin d'une grande fortune, un moment mise à l'abri sur la tête de son fils. Il est homme d'affaires expérimenté, et peut se mirer avec quelque complaisance dans les glaces de Saint-Gobain. Il a encore le château de Broglie, et ses chasses et ses grands bois, et l'horizon mélancolique qu'on voit des fenêtres de la bibliothèque de Broglie. Grande nature, où il a grandi, sans devenir grand.

Cette bibliothèque, c'était comme le trou dans un fromage où s'enfermait son précepteur X. Dourdan. Celui-là était un sage. C'est lui qui aurait su faire, mieux que personne, le portrait du duc. Il n'en a laissé qu'une esquisse. Dans son amitié prévoyante, il écrivait à son élève, gonflé par des succès

de collège et de salons, — justifiés par une intelligence vive dans son étroitesse, mûrie à l'air de ces serres chaudes qui ne font pas de grands arbres, mais donnent des floraisons hâtives, — les lignes que voici : « Que Dieu te garde de l'orgueil, de la vanité, de l'insolence, du mépris des autres et de la disposition à abonder dans ton propre sens, du ton décisif et péremptoire, enfin de tous les vices que donne la supériorité intellectuelle et surtout du pire de tous, qui est celui de se rendre cet hommage qu'on ne fait pas sentir aux autres sa supériorité... » Admettez que Dieu n'a pas écouté le vœu de X. Dourdan, et voilà le portrait du duc *tout craché*, comme disait Saint-Simon quand il flagellait la race funeste des Broglie, et peint par son ami, par son maître, par ce X. Dourdan, qui sut le tant aimer en le connaissant si bien.

J'ajoute que le duc de Broglie trouvera encore dans son château bien d'autres souvenirs, et bien singulièrement disparates ! Le portrait de sa mère, qui fut une sainte dans un Port-Royal académique, y regarde celui de son aïeule, cette gaillarde Mme de Staël, dont les audaces galantes valent les audaces politiques de son petit-fils... Que de souvenirs ! que de traditions ! Mais ces traditions s'effacent dans notre monde moderne : elles ne sont plus une règle. M. le duc de Broglie a bien un fils qui est abbé. Mais il paraît que cet abbé croit en Dieu ! Voilà ce que n'entendrait guère son grand-oncle,

l'abbé de Broglie, qui était athée, sans parler du reste. Ah! les traditions s'en vont, et ceci nous dit assez pourquoi le duc de Broglie, prêt à tout, n'est arrivé à rien dans notre démocratie qui l'affole !

LE PRINCE DEMIDOFF

Le prince Demidoff est mort hier, jeune encore, Il avait, il y a quelques années, vendu son palais de San Donato, près de Florence, et dispersé les riches collections formées par son oncle. Mais ce n'est pas impunément qu'on a vécu dans ce doux pays de Toscane. Il a des séductions dissimulées qui deviennent, à la longue, irrésistibles. A l'abord, ces collines où l'air est léger, couvertes d'oliviers gris, au feuillage élégant et mince, ces bois froids de cyprès et de camélias, ces palais vastes, sévèrement bâtis en pierre bleue et ornés de fresques, ces cascines presque toujours désertes, le long d'un fleuve jaune et où coule un maigre filet d'eau, causent quelque désillusion. Ce n'est ni le grand décor historique de Rome, ni le sublime panorama de Naples, ni la surprenante originalité de Venise. Mais on finit par aimer la Toscane, comme on adore, à la longue, les femmes qui ont plus de charme que de beauté et d'éclat. La terre vous prend par les contrastes qui vous étonnent et vous

désorientent d'abord. Demidoff, qui avait cru rompre avec cette maîtresse, y est revenu pour mourir. San Donato vendu, il avait acheté Pratolino, déjà enfoncé dans les contreforts de l'Apennin, et là, au foyer conjugal, s'était calmée l'inquiétude d'esprit et de caractère qu'il tenait de sa race.

Je lis partout qu'avec Demidoff disparaît une figure parisienne. Ceci n'est vrai que si on entend dire que le prince avait assez longtemps occupé la curiosité de Paris. Mais personne ne fut moins parisien que cet étranger, qu'il ne fallait pas même gratter pour retrouver le Slave tout entier, avec les qualités et les défauts de son pays. Demidoff était le Russe complet, je dirais volontiers la Russie même. L'histoire de sa maison résumait à merveille l'histoire de cette nation singulière et toujours un peu mystérieuse, excessive en tout, qui, brusquement annexée à la civilisation, en a atteint les derniers raffinements sans oublier ses origines et, venue au soleil latin, en a gardé un effarement, ainsi que l'oiseau des retraites sombres et glacées mis en face de la lumière. Il était grand, beau et fort, d'une beauté froide et d'une force qui manquait, pour ainsi dire, de concentration. Mais on retrouvait en lui l'origine plébéienne et vigoureuse de Nikita Demide, le forgeron sibérien. Dans ce rude ouvrier fondeur de canons, Pierre le Grand, ancien charpentier, avait trouvé son homme.

Avec les descendants de l'ouvrier inventeur la race s'affine. Elle emprunte à la mode du dix-huitième siècle, un grand et noble goût des sciences et des voyages. Les Demide, devenus les comtes Demidoff, rois des mines de l'Oural, sont presque tous des savants. On les trouve étudiants à Gœttingue, naturalistes à Upsal, correspondants de Linné en Suède, de Buffon en France. Nicolaï, après avoir été soldat et marin, aide de camp de l'étrange Potemkin et colonel d'un régiment levé à ses frais et presque entièrement détruit à la Moskowa, fut le premier de sa race qui vint s'installer en Toscane. De là il colonisa la Crimée. Il y planta l'olivier et la vigne, y introduisit les moutons d'Espagne et les chevaux d'Afrique. Ce fut un véritable grand homme. Son neveu, le duc de San Donato, était né à Florence pendant la campagne de Russie. Il était, comme ses aïeux, épris des sciences, voyageur, industriel hardi : il rétablit en Toscane la fabrication de la soie et emprunta à l'Italie son goût vif des arts. On sait qu'il fut l'époux de la princesse Mathilde. En lui l'esprit de la maison se civilise encore, mais l'énergie native se corrompt. Le vieux duc de San Donato ne meurt pas au travail, mais d'une longue agonie, ballotté entre l'âpre désir des jouissances toujours prolongées et un mysticisme particulier aux voluptueux. Cette ardeur de plaisirs et ce mysticisme pieux, on les retrouve dans son neveu, dans son héritier, qui

vient de mourir. Ils donnent à son personnage une physionomie singulière, intéressante, mais qui n'est certes pas française ; et sur le beau front du prince, au fond de ses yeux profonds et bleus, il n'était pas difficile de trouver le reflet de l'Orient glacé d'où il sortait.

C'est à l'heure où l'Empire était en pleine floraison, une floraison factice comme celle des serres, que le prince Demidoff vint à Paris. A ce beau jeune homme, riche à millions, la ville des plaisirs et du luxe offrit le vin de la bienvenue. Il vida la coupe avec fureur et, en la reposant sur la table, sa main avait un tremblement qu'elle garda depuis. Ce furent de grandes folies, trop excessives pour qu'on puisse les appeler de belles folies! Toute une société, où l'élément étranger dominait, et où Grammont-Caderousse était le seul vraiment français, se forma autour du prince et mena une vie qui ne rappelait que trop celle des grands seigneurs oisifs d'autrefois. Cette joyeuse bande ne se défendit pas toujours des parasites, ni même des indignes, quitte à calmer leurs ardeurs orientales dans un bassin des Champs-Élysées.

On jouait, à défier la ruine ; on soupait, à braver l'ivresse. On aimait aussi parfois à attrister l'amour! Le théâtre des Variétés devenait, un beau soir, un champ de bataille, et la bande, après la représentation du *Cotillon* — un joli titre pour la circonstance — allait cuver sa gloire au poste voisin ! Des

têtes couronnées ou destinées à l'être se mêlaient à ces orgies et y gagnaient une popularité malsaine dans le monde des viveurs. Ah! le triste applaudissement, mêlé d'envie et de mépris, que l'applaudissement de la foule à cette jeunesse dorée! Parfois, des drames venaient interrompre la fête: Grammont-Caderousse, pour une querelle de courses, tuait un homme. Mais la vie endiablée reprenait le dessus, et l'équipage du bateau de fleurs qu'était alors le navire des armes de Paris reprenait sa chanson, sans voir l'écueil où l'on allait!

Tout à coup, cependant, comme guidé par un instinct secret, le prince Demidoff disparaissait.

Certes, il avait été atteint par la névrose parisienne, et d'autant plus profondément que le mal touchait au fils d'une race neuve. A certains moments, les peuples comme les individus n'arrivent pas à la civilisation : ils s'y précipitent et en trouvent le fond du premier coup. Mais le prince avait gardé de son pays, malgré tout, une certaine sensibilité de cœur ou d'imagination. Il ne s'était pas absolument désintéressé des arts ni de la tradition charitable des siens. Et dans un coin de son âme avait fleuri la fleur d'une idylle! Il aima une créature adorable, jeune, en qui la gaminerie de la Parisienne élevée dans les coulisses corrigeait la sévérité de la Vénus grecque. Il l'aima en despote de l'Oural et en enfant gâté ; mais cet amour,

traversé d'orages, met un rayon sur sa jeunesse inutile et bruyante. Il fut comme l'acheminement aux joies du foyer, où le prince assez jeune encore pour pouvoir en goûter les bienfaits, retrouva le sérieux et la dignité de la vie.

Il avait épousé d'abord la princesse Metchersky, qui mourut jeune. Cette mort développa chez Demidoff le mysticisme pieux dont il avait en lui le germe et qui, au milieu de la fête, le faisait penser à l'autre monde, tandis que ses compagnons s'en tenaient à la fin du monde des viveurs du siècle dernier. Son deuil fut immense. Il multiplia, à ce moment, les fondations charitables; et le bruit courut même, dans Paris étonné, qu'il devait s'ensevelir au couvent. Cependant, quelques années après, le prince se remariait avec la fille de la princesse Troubetzkoï, « la belle Lise », comme disait galamment M. Thiers. C'est l'ordinaire des désespoirs de ces grands enfants slaves d'être excessifs et consolables. Les femmes russes coupent leurs cheveux blonds sur le corps du mari qui meurt; mais il est sans exemple qu'elles ne les laissent pas repousser, et une autre main les dénoue. L'homme est ainsi fait que, mortel, il se vante en croyant à l'immortalité de ses douleurs. Et c'est surtout la race slave, dans le jeune emportement de ses passions, qui joint la mobilité à la violence des sensations.

Il y aura tantôt deux siècles que la race des De-

midoff, forgée à coups de marteau par le rude forgeron des monts Ourals, est entrée dans la grande vie européenne. Il est curieux de voir où elle en est, en examinant la physionomie, encore belle mais altérée déjà, de son représentant dernier qui vient de mourir. Quels changements à la fois et quelle fidélité aux origines! L'énergie primitive a presque entièrement disparu, la brutalité native s'est tournée en caprice de caractère, le génie de l'invention en curiosité d'amateur, la foi simple et robuste en mysticité souvent bizarre. Cependant, malgré Paris, malgré Florence, le Slave n'est pas devenu latin, et Demidoff, avec son charme et ses défauts, était bien demeuré le fils de la terre de là-bas, ce que ceux qui l'ont jugé sévèrement parfois n'ont pas assez compris peut-être. Car toute cette aristocratie russe, si étrange, qui touche au vieux monde byzantin et aux peuples barbares et neufs, cherche une voie et subit une transformation, rapide comme une pourriture de décadence ou une genèse de création, d'où dépend, qui sait? l'avenir de l'Europe.

Nous aussi, nous avons dans nos pays d'Occident nos familles de Demidoffs qui, en un siècle et souvent moins, arrivent à la grande fortune par l'énergie du travail ou le génie de la découverte. Ces familles constituent une aristocratie, qu'il serait imbécile à la démocratie de ne pas accepter, car elle sort du peuple et reste ouverte à tous. Elles

ont aussi leur décadence, qui est fatale comme une loi naturelle. Quand les grandes fortunes ne sont pas un fleuve qui, par l'héritage, se divise en petits ruisseaux, elles grossissent démesurément et deviennent un torrent qui emporte et noie, neuf fois sur dix, l'homme qui les possède. Mais chez nous le riche parvenu, pendant une génération ou deux, fidèle à ses origines, se contente d'être un chef dans l'aristocratie nouvelle et ne se perd pas dans les vices ou les préjugés des classes anciennes qu'il remplace par le progrès de ses opinions et par la force renouvelée de l'argent.

Le malheur de la Russie, c'est que, très démocratique à sa base, elle n'a pas su créer chez elle une classe intermédiaire, entre le peuple et la noblesse. Au siècle dernier surtout, l'autocratie du tsar savait prendre au peuple ses éléments les meilleurs. Un trait de courage, un service industriel ou agricole — parfois un sourire d'impératrice à un beau gars — il n'en fallait pas plus pour fonder une maison. Mais ces parvenus, l'aristocratie ancienne se vengeait de les subir en les corrompant. On faisait un prince du paysan, et bientôt les fils ou les petits-fils du paysan n'étaient que des grands seigneurs de plus, inutiles à leur tour et enclins à cette folie particulière aux Slaves de regarder la vie comme une partie de jeu. La race des Demidoff, certainement, est de celles qui ont le moins subi cette absorption dangereuse d'un monde

nouveau dans un monde vieilli. Mais déjà les dernières figures que nous voyons passer devant nous n'ont plus la fière netteté du profil des aïeux. Les grands travailleurs sont devenus de nobles Russes, inquiets et inquiétants, et c'est peut-être à un certain manque d'équilibre en toutes choses qu'il faut attribuer la grâce que nous leur trouvons encore.

Paris, cependant, doit garder quelque sympathie pour son hôte bruyant d'autrefois. Il avait su trouver entre deux folies, le temps de faire du bien, et son luxe avait été parfois éclairé par le goût du beau. Ce n'est pas d'ailleurs à nous d'être trop sévères pour les étrangers à qui nous avons offert, il y a vingt ans, un Paris affolé et corrupteur qui n'existe plus, ou du moins qui n'est plus consacré par de hauts exemples. Quand les barbares se sont perdus à Rome ou à Athènes, la faute en a été à Rome et à Athènes. C'est avec une mélancolie mêlée de quelque remords, en même temps qu'avec une ferme confiance aux heureuses surprises de l'avenir, qu'il faut songer à ces temps, si proches et si lointains déjà, où Paris, ayant fait 89, crut avoir assez fait et fut semblable à la moissonneuse qui, lasse avant la tâche accomplie, la ceinture dénouée, s'endort imprudemment sur sa gerbe et se réveille trop tard aux bras d'un passant !

IV

QUESTIONS LITTÉRAIRES

L'Éducation classique. — La Mode et l'Amour. — Les Théâtres et la mise en scène. — Païenne. — Les Blasphèmes. — La Morale et la Littérature. — Le Roman d'Idées. — Cruelle Enigme. — La Critique philosophique. — A propos de « Sapho. »

L'ÉDUCATION CLASSIQUE

C'est aujourd'hui le concours général. Encore que le sujet soit un peu sévère, je veux parler de cette cérémonie. Elle est comme le couronnement de l'éducation classique, et c'est de cette éducation que nos mœurs sont faites. Oui, mesdames, la façon dont nous sommes avec vous, le ton que prend le sentiment,

Dont surtout nous devons faire cas,

le style que revêt la galanterie, nos usages, notre esprit, tout garde encore l'empreinte de l'éducation universitaire. On ne saurait attacher trop d'importance à cette vieille école de Sorbonne à qui,

mères, vous confiez des enfants et qui vous rend des hommes.

Je sais bien qu'il est de mode de railler, et la raillerie, ici, est facile ! A force de moqueries, tout d'abord, on a tué le discours latin, ce beau discours que les hommes n'entendaient guère et que les femmes n'entendaient pas du tout. Et encore ! Les femmes comprennent toujours, à leur façon. N'est-ce pas un discours latin de la Sorbonne qui se terminait par ces mots : *Age quod agis*, que la princesse de M... traduisit incontinent à son voisin : « J'aime qu'on agisse », estimant que c'était là un bon conseil à donner aux jeunes gens, à leur première barbe ! On se moque encore des doctes professeurs, et des grands dadais de lauréats, à pantalons trop courts, et de Petdeloup, qui nourrit des « bêtes à concours, » tenues sous clef dans son institution, dans sa « boîte », comme dindons sous une épinette. Mais on rit à tort. Pour moi cette cérémonie d'aujourd'hui, outre sa solennité apprêtée et utile, me met en l'esprit de doux souvenirs. Je revois, en fermant les yeux, la vieille salle Gerson, enfumée, sentant à la fois l'encre et le cervelas, tandis que nous pâlissions devant les mystères de la version latine ou que nous cherchions au plafond l'inspiration pour le discours français ! Et quelle joie pure que celle des succès universitaires ! ce sont les premiers rendez-vous d'amour avec la gloire, et, comme aux autres, on y apporte des timidités et des

enthousiasmes qu'on ne retrouve plus, hélas !

M. Albéric Second, avec gaieté, M. Jules Vallès, avec amertume, ont raconté les désillusions que peut éprouver dans la vie un lauréat du grand concours. Le public, à présent, s'imagine trop volontiers qu'on ne sort des études universitaires, quand on en sort en un bon rang, qu'à l'état de fruit sec pour la vie, tout au moins condamné à une cuistrerie éternelle. Le « bon élève » nous apparaît comme une sorte d'animal étrange, fait, son existence durant pour ruminer des versions et rendre des thèmes. Mais regardons un peu, s'il vous plaît, la liste des lauréats depuis un assez long temps. Voilà Arvers, le poète au sonnet valant un long poème ; Michelet, le plus grand écrivain romantique que nous ayons en prose ; Despois, qui laissa derrière lui, avec le parfum d'une vie honnête, des travaux littéraires de la plus exquise délicatesse ; Hippolyte Rigault, un roi du feuilleton, dont la couronne fut moins usurpée que celle de Janin ; c'est encore Taine, Weiss, About, Paradol, ces quatre mousquetaires de l'École normale, Parisiens finis, doctes et non doctoraux : c'est enfin notre confrère Hervé, et, dans cette liste j'omets à dessein tous ceux qui sont restés de purs universitaires, et je ne parle que des prix d'honneur. Pour les autres prix, dont je n'ai pas la liste sous les yeux, il faudrait citer presque tous les hommes qui ont marqué dans nos lettres contemporaines. Quand je regarde ici, dans

ce journal, autour de moi, mes maîtres et mes camarades, je retrouve, chez les plus romantiques mêmes, l'éducation classique. Banville est un Athénien, que le boulevard console de la destruction des longs murs du Pirée, où les amoureuses allaient, le laurier rose à la main. Silvestre, qui boit à la coupe de Rabelais, a bu à la coupe d'Horace ; la lueur de Virgile éclaire parfois les paysages de Maufrigneuse, et Catulle Mendès n'a pas pris que son nom au plus délicat des érotiques gréco-latins. Je ne vous cite pas tous mes compagnons ; mais tous sont fils de l'*alma parens*, de cette douce mère qui ne sera pas la Sorbonne, si vous voulez, mais qui sera la grande mère latine, la mère de notre race.

L'éducation classique est volontiers qualifiée d'inutile. C'est justement parce qu'on la trouve telle que je la regarde comme indispensable. Je ne sais pas d'erreur plus funeste que celle des gens qui ont inventé cette distinction bête entre l'utile et l'inutile. Doudan, dans ses *Pensées*, dit quelque part : « Beaucoup d'hommes estiment qu'une ferme en Beauce vaut mieux qu'un royaume en Utopie : rien de moins vrai. » Et Doudan a raison. Que deviendrions-nous sans l'inutile ? Tous les peuples ont eu des cuisiniers : nous n'avons gardé la mémoire que de ceux qui ont eu des poètes !

C'est la littérature seule qui transforme les instincts en sentiments. La patrie française a été faite

par des lettrés. L'ennui de payer des impôts, de prendre sa part des charges et des devoirs, tout ce qui est lourd à porter pour le citoyen, est compensé par la communion que nous faisons, sans nous en douter, aux mêmes livres. Sans notre langue et sans les chefs-d'œuvre qui l'ont faite, le patriotisme ne dépasserait pas les limites où l'on voit fumer les toits de son village. L'amour lui-même, l'instinct universel, a été façonné chez nous de façon singulière, par les lettrés. La nature ne conseille que la possession brutale de la femme : les poètes sont venus, qui nous ont donné, de Virgile à Hugo, l'art d'aimer ! Au plaisir d'une minute, ils ont ajouté l'éternel plaisir de l'imagination, l'invention sans cesse renaissante des sentiments, et, au baiser de deux amants, ils ont donné pour cadre toute la nature. Ce sont eux qui ont fait pour nous les « silences amis de la lune », que le sauvage ne connaît pas. Ce sont eux qui ont tiré de toutes choses ce merveilleux orchestre jouant sa symphonie pour en accompagner les duos d'amour, qui, privés de cette musique, seraient bêtes comme un pas dansé sans ritournelle.

Or, nos lettrés sont tous des classiques. Il est même arrivé ceci, que ceux qu'on a appelés des romantiques sont les plus classiques de tous. V. Hugo est comme tout gonflé de la sève de Virgile, d'Horace, de Lucrèce et de Juvénal. Le plus grand des Français, Molière, dans son bagage de cabotin

errant, emportait Lucrèce, qu'il traduisait ; et aucuns pensent que son chef-d'œuvre est peut-être cet *Amphitryon*, qu'il prenait à Plaute, en lui tendant la main à travers plus de deux mille ans ! Rabelais est si bien latin qu'il s'embrouille parfois et se trompe de langue. Et, avec la langue commune, vont les idées communes, l'amour du droit, le sentiment de la justice, l'idée de la patrie, la clarté lumineuse de la raison, la tolérance retrouvée, l'amour des chansons joyeuses de la vie, Musset embrouillant sur sa lyre les noms de Ninette et Ninon, comme Horace ceux de Glycère et de Lalagé, tout ce qui fait le français, jusqu'à l'esprit du gamin de Paris qui courait les rues d'Athènes et de Naples !

Vous pensez si je hais les pédants ! Ils sont la caricature des lettrés, et, de même qu'on ne saurait souffrir qu'un crayon imbécile dessinât la caricature d'une maîtresse adorée, je ne puis supporter la parodie que le pédant offre du lettré. L'erreur, c'est de croire que l'Université fait des pédants. Elle en a chez elle, parbleu ! et des cuistres, et des sots, mais comme on en trouve partout, et de pires ! Le monde politique n'est-il pas plein de pédants, des plus exécrables ? N'en trouve-t-on pas dans le monde des savants, pédants particulièrement dangereux quand ils mettent, comme Sganarelle, le bonnet pointu des médecins ? Le pédant militaire, hélas ! nous l'avons tous connu, et sa pédanterie

fut telle qu'il ne lui servit de rien d'être honnête de cœur et courageux de sa personne. Mais le pire pédant, c'est le pédant utilitaire, tout justement celui qui fait fi du latin, du grec, des poètes, et soutient que ces choses et ces gens ne servent à rien. Molière, qu'on ne comprend pas toujours bien, se moque de Chrysale aussi bien que de Bélise. Les ennemis des lettres, des sciences, des arts, les ennemis du rêve et de l'utopie même ne lui plaisent pas plus que les sots qui, dans le grand temple de l'idéal, n'ont jamais su faire que métier de sacristains, ce qui est le fait des cuistres de lettres.

Jeunes gens, dirai-je aux braves lauréats des concours, tâchez, toute votre vie, de ne faire que des choses inutiles! Vivez, le plus qu'il vous sera possible, dans l'idéal, comme on dit, quoiqu'il n'y ait rien de plus réel que l'idéal! Prenez toutes les professions qui ne payent pas de patentes. C'est pour celles-ci que nous avons besoin de vos génies. Tout au moins, n'accomplissez pas une action, de celles qu'on répute utiles, sans y joindre un acte, de ceux qu'on regarde comme superflus. Ne faites pas un enfant sans un sonnet pour la mère. Le terrassier aplanit la route : dites-nous la chanson qui la fait trouver moins longue. Faites-nous notre histoire belle ; mais, comme Eschyle, racontez-la. Soyez, selon le mot de Sallustre, — on peut bien citer un peu de latin un jour de concours, — une âme et un corps. Par là, vous serez dans la tradition puis-

sante de notre race. Ce qui fait la grandeur latine, dont nous sommes fiers, c'est cette perpétuelle glorification de l'œuvre de l'homme par la poésie. La trirème latine, qui brave les flots de l'Adriatique, part gonflée du souffle d'Horace. Les champs défrichés de la haute Italie inspirent Virgile. César a l'épée et la plume, qui vaut l'épée. La politique elle-même, si plate d'ordinaire, souffle à l'oreille de Tacite un des plus beaux et peut-être un des plus injustes livres du monde. Tout ce que le Latin fait, il le raconte, et le récit immortel survit à l'œuvre éphémère. Quand nous défendons l'éducation classique, qui peut inspirer les uns, qui donne à tous le respect de l'idéal, c'est notre race que nous défendons. Quand nous touchons au passé, nous y prenons une force nouvelle. Ça n'est que par lui que nous pouvons être autre chose que des Américains, — sans l'Amérique !

LA MODE ET L'AMOUR

Permettez-moi, mon cher Chapron, non de faire invasion sur votre domaine dramatique, mais de braconner un instant sur ses frontières? Ce sera, si vous le voulez, à propos de cet *Antony*, que nous avons vu jouer cette semaine. Vous avez jugé sévèrement le héros de Dumas, qui vous a fait l'effet d'être très prétentieux et un peu bête. Je n'en disconviens pas. Mais il me semble que, pour avoir cet avis, vous vous êtes placé au point de vue de nos idées, et je dirais volontiers de nos modes d'aujourd'hui. On peut regarder les choses sous un autre angle; je voudrais donc, non défendre ce beau ténébreux de 1830, mais plaider pour lui les circonstances atténuantes, en étudiant les variations singulières que la mode littéraire impose à l'amour, broderies peu solides pour une trame éternelle.

Alphonse Karr a dit que, depuis le jour où Ève se fit un costume en feuilles de figuier, ses filles

n'ont cessé d'avoir d'autre occupation et d'autre préoccupation que celle de tourner, retourner, orner, embellir, allonger et même raccourcir la première feuille de figuier. Il en conclut à la légèreté des femmes et à la futilité de leurs âmes. Une fois de plus, Alphonse Karr a montré que son esprit vif manquait complètement de profondeur, de même qu'il manquait aussi de bon sens, malgré le bruit contraire qui a couru. Ce n'est pas par légèreté d'âme que les femmes sont coquettes : c'est par désir de plaire, et ce désir de plaire est pour elles le désir d'être aimées, c'est-à-dire d'obéir à la loi souveraine du monde. Les hommes, de leur côté, ont exactement autant de coquetterie que les femmes, et pour la même raison. Mais, au lieu de s'occuper de chiffons, ils s'occupent d'art et de littérature. Les femmes sont les maîtresses des modes du costume, les hommes sont les inventeurs des modes de l'esprit, qui ont ensemble de singuliers points de contact. Les uns et les autres, en tout ceci, cherchent à plaire. L'amour est l'unique ressort de l'humanité. On m'objectera en vain le grand art des Grecs, les épopées patriotiques, si viriles, d'où la femme semble absente. Il ne faut pas être grand philosophe pour retrouver, en remontant le cours des âges, dans le citoyen qui défend sa ville, le mâle qui défend sa femelle. S'il n'y avait pas eu de famille, il n'y aurait pas eu de cité.

La jolie épigramme que Voltaire inscrivit sur le socle d'une image d'Éros:

> Qui que tu sois, voici ton maître :
> Il l'est, le fut, ou le doit être...

cette épigramme est la devise de l'humanité... Mais l'amour, sentiment éternel, fixe, est infini en ses manifestations, essentiellement variable en ses formes. On pourrait dire que les littératures ne sont que l'expression des diverses modes de l'amour. Ces modes, comme celles du costume, nous paraissent belles ou laides, nobles ou ridicules, raisonnables ou folles. Mais, de même que sous le costume le plus extravagant, on retrouve toujours le même corps de femme avec ses mêmes beautés éternelles, sous toutes les modes littéraires on retrouve le même sentiment de l'amour, qui peut être, — et voilà où j'en voulais venir, — parfaitement sincère, par conséquent émouvant, même avec les dehors les plus ridicules et les plus faux en apparence.

Savoir si les modes de l'amour ont inspiré les littérateurs ou si ce sont les littérateurs qui ont fait les modes amoureuses, c'est agiter le vieux problème scolastique de la poule précédant l'œuf ou de l'œuf précédant la poule. Ce qui est certain, c'est que certains philosophes, poètes et romanciers, soit qu'ils aient subi d'abord une mode qu'ils propagèrent avec éclat et imposèrent à leur géné-

ration, soit qu'ils l'aient inventée, ont, pour ainsi dire, tenu l'archet et battu la mesure de la grande valse amoureuse qui, par groupes enlacés, nous conduit à la mort en nous la faisant oublier. Sans remonter trop haut, c'est à Racine qu'on doit la gravité noble des amours du grand siècle, aux petits poètes du dix-huitième la légèreté libertine des caprices de leur temps, à Rousseau le sentimentalisme qui rendit, d'un coup, excellentes nourrices les plus écervelées mondaines. A. Chénier chanta et exalta les amours funèbres de 93, que Michelet a racontées en un de ces chapitres d'histoire qui sont des pages de poèmes. Puis avec Chateaubriand, Gœthe et les romantiques, l'amour qui avait été un calme repos, une fantaisie, un devoir, un délice, un oubli, devint une passion désordonnée, maudite, criminelle, ne marchant plus sans avoir le Désespoir à sa droite et la Mort à sa gauche, comme le cavalier d'Albert Dürer !

Antony est le type achevé de cet amoureux fatal, funeste, criminel, qui subjugue, fascine, viole et assassine au besoin, qui fit battre le cœur de nos mères sous leurs *canezous*. Il est parfaitement absurde, mais surtout parce qu'il est démodé. On sait le joli mot de ce comédien du Palais-Royal qui avait toujours, dans les rôles comiques, des chapeaux d'une drôlerie irrésistible. Comme on lui demandait où il les faisait faire, il répondit simplement : « Je ne les fais pas faire, je les garde. »

Le couvre-chef que personne ne remarquait tant qu'il était à la mode, dix ans après paraissait une folle invention ! Il en est des passions comme des chapeaux. Antony, s'appelant Antony au lieu d'Antoine, bâtard, cachetant ses lettres avec un poignard, ayant une devise en langue étrangère, désespéré, athée et massacreur, c'était tout le monde en 1830, du moins toute une coterie littéraire qui allait faire triompher une mode nouvelle.

C'était tellement tout le monde que ce fut même Dumas ! Ce vain et grand joyeux qui fut, toute sa vie, bon garçon avec les femmes (jaloux, pourtant, mais sans drame), le Dumas qui, en bras de chemise, a assis miss Minken sur ses puissants genoux, a pris soin de nous dire, dans une préface, qu'Antony et lui sont un même personnage. Oui, Dumas, en pleine fleur de jeunesse, aimant comme Jupiter, mangeant comme Hercule, travaillant comme Vulcain, lui, le « bon gros chien » de Dorval, a été fatal, désespéré, damné, ne croyant à rien, rêvant « de meurtre et d'échafaud, » — il l'a imprimé. S'il n'a pas été poitrinaire, c'est que, comme il était nègre, on n'eût pas vu qu'il était pâle ! Tout cela, de la meilleure foi du monde, mais d'une foi qui ne transportait les montagnes qu'en littérature. Car, dans la pratique, ce fut une autre histoire, que Dumas lui-même conta joyeusement plus tard. Quand il écrivit *Antony*, il était l'amant d'une dame Mélanie (laide, dit-il), qui était mariée à un

officier, résidant en province, et qui menaçait toujours de venir chercher sa femme à Paris, où elle restait sous quelqu'un de ces prétextes que les maris sont seuls à trouver sérieux. C'est ce militaire que Dumás voulait tuer, qui le faisait rêver « de meurtre et d'échafaud. » Mais, quand le mari annonçait son retour, Dumas, après avoir aiguisé sa bonne lame, se rendait au ministère de la guerre, et, à force d'éloquence et de billets de théâtre prodigués à un ami, faisait refuser le congé demandé par le déplorable mari... C'était un peu canaille, pas du tout tragique. Antony, du drame, revenait au vaudeville. Toujours sincère, d'ailleurs. Car, que sont les modes littéraires, si ce ne sont pas d'aimables et passagers mensonges que l'on se fait à soi-même et auxquels on croit? C'est le propre de l'artiste d'être dupe de son œuvre, et l'œuvre, bien souvent, ne donne ni l'homme tout entier, ni même l'essentiel de l'homme. Le passionné et vindicatif Racine écrit de tendres élégies, Rousseau est fait de contradictions. Qui sait si, dans Voltaire, il n'y a pas un jaloux tendre, tandis que l'égoïste Chateaubriand et l'impassible Gœthe se présentent à nous avec des livres trempés de larmes?

Il faut donc admettre que les hommes de 1830, dans leurs amours comme dans leurs œuvres, subirent tous une mode, avec laquelle nous devons compter, qui s'imposa sincèrement à eux, et dont

ils se dégagèrent plus tard avec le siècle qui changeait. Il faut revivre avec eux pour les juger, ou, tout au moins, aller à leur vie et à leur œuvre sans trop se laisser prendre ou rebuter par ce qui y fut artificiel et passager. Les mensonges qu'ils aimèrent ne furent pas de vilains mensonges. Aussi, quand ils cessèrent d'y croire, ils en parlèrent avec un mélancolique regret, comme on parle, au matin, d'un rêve heureux de la nuit. Ce regret, on le trouve jusque dans le livre de Gautier, railleur et parodique, les *Jeune-France*. Il faut peut-être l'avoir, de parti pris, pour toutes les modes littéraires qui se sont succédé, et qui ont eu toutes du bon, car le mouvement, dans le monde des idées, des arts et des lettres, en quelque sens qu'il s'accomplisse, est déjà un progrès sur l'immobilité.

D'ailleurs, pour nous montrer sévères envers la génération de 1830, pour rire bien fort et de ses passions et de sa littérature, quelles sont aujourd'hui nos modes, et dans l'amour et dans les lettres? Sommes-nous sûrs de n'être pas aussi ridicules pour nos successeurs que nos devanciers le paraissent à quelques-uns de nous? Rien de plus difficile, quand il s'agit des choses du sentiment et de l'esprit, que de définir la mode à laquelle on obéit, car le propre de chaque époque, c'est de croire qu'elle possède l'absolue vérité en ces matières. Jamais nous n'eussions fait entendre à nos arrière-grand'mères qu'un amant pût parler une

autre langue que celle de Saint-Preux ! On dit en plaisantant que la connaissance des événements contemporains est la plus difficile qui soit au monde, et que l'histoire de la chute du ministre Aman est plus aisée à faire que celle du renversement du cabinet Jules Simon. Il est en tout cas malaisé d'analyser les sentiments contemporains, de démêler ce que la littérature leur emprunte ou leur apporte. On manque de reculée pour voir l'ensemble du tableau de son propre temps. Mais enfin, si on regarde de près les histoires d'amour qui éclatent au grand jour, si on suit les romanciers et les poètes qui nous donnent quelque chose de leurs sensations, il semble que la mode d'aujourd'hui soit un bizarre mélange de frivolité, de corruption, d'hypocrisie et de pédanterie scientifique. Pour pouvoir proclamer leurs amours « à la face du ciel, » les gens d'autrefois y faisaient entrer le plus d'idéal possible. Il s'agissait toujours d'existences éternellement liées entre elles et jusque dans la mort. Ces grands élans, visiblement, ne sont plus nôtres. Et si nous remontons au siècle dernier, quand l'amour-caprice fut la moitié de la société, on lui donnait de la tendresse et de la grâce. Aujourd'hui, le fantastique étudiant qui disséquait sa maîtresse a fait école. La pathologie est partout, même dans nos plaisirs. L'échange de deux caprices est devenu la rencontre de deux névroses. Êtes-vous bien sûr que toute cette méde-

cine ne sera pas aussi ridicule un jour que la médecine de Molière ? Et si la mode veut que chaque génération, à son tour, ait sa folie, et dise son : « Elle est bonne, cette lame ! » tant vaut, lame pour lame, le poignard d'Antony que le scalpel de Diafoirus !

LE THÉATRE ET LA MISE EN SCÈNE

Vous rappelez-vous, mon cher Sardou, cet excellent V..., mort il y a quelques mois, et que vous avez connu comme tout Paris ? C'était le meilleur homme du monde, mais rageur en diable, et on ne pouvait pas lui dire : « Vous êtes... », sans qu'il parlât de vous envoyer ses témoins, avant de savoir si on n'allait pas achever : « vous êtes charmant ! » Son meilleur ami avait pris l'habitude de l'aborder en lui disant : « Je te présente mes excuses. Maintenant, comment te portes-tu ? » J'apporte volontiers, dans les discussions littéraires, et pour d'autres raisons que la crainte de querelles impossibles entre gens qui s'aiment et s'estiment, cette méthode prudente. Avant de vous répondre, je vous dis : « Vous avez raison et nous sommes du même avis. » Je vous réponds cependant, car je suis convaincu que les discussions d'art ne sont agréables pour qui les soutient et utiles pour qui les écoute qu'entre gens d'opinion commune, séparés tout au plus par des nuances délicates ou par

des divergences légères dans l'appréciation de procédés nés d'une même théorie. On s'éclaire entre hommes d'une même religion : on se dispute entre hommes de fois différentes. Et si j'ai gardé le goût toujours vif de m'instruire, de voir clair dans mes propres idées, de chercher, avec ceux qui sont près de moi, les formules les plus heureuses et les plus nettes pour des sentiments identiques, j'ai pris, avec l'âge, l'horreur des disputes, — surtout quand il s'agit d'art. On aurait trop l'air de parler de politique !

Permettez-moi donc de chercher non à vous réfuter, mais à montrer que nous sommes tout à fait d'accord, car j'aime bien mieux avoir raison avec vous que contre vous.

Il y a une quinzaine de jours, j'avais parlé ici, incidemment, de la mise en scène au théâtre, et dit un mot de votre querelle avec M. Darcel, qui vous reprochait, non sans solennité ni sans amertume, d'avoir fait manger Théodora avec une fourchette d'argent, alors qu'elle devait manger, à son dire, avec la fourchette du père Adam. J'avoue que j'avais un peu plaisanté la minutie de la critique et peut-être aussi l'ardeur de la réponse. En vérité, avec ou sans fourchette, buvant dans une coupe ou dans un verre, votre Théodora et son Justinien me tenaient au cœur, par leurs propres mérites, assez pour que mon scepticisme me fût pardonné ! Ce scepticisme, d'ailleurs, ne s'exerçait que sur un

détail. C'est plus sérieusement que j'avais parlé, d'une façon générale, de la mise en scène. Là-dessus, j'ai des idées très arrêtées. Mais je n'ai pas entendu blâmer le soin extrême que vous avez apporté à reconstituer le milieu byzantin. J'admire cette restitution. Seulement, tout en admirant, je pressens un danger pour l'art dramatique, et je l'ai dit. On assure qu'après la charge d'Eylau, comme Napoléon embrassait Ney, le maréchal lui dit : « Vous savez, sire, que ces choses-là ne se recommencent pas ! » C'est mon opinion sur votre victoire. On n'a pas toujours Ney sous la main, et Ney lui-même peut n'être pas toujours heureux. Pour tout dire d'un mot, vous avez poussé à l'extrême une forme nécessaire de l'art. D'autres, allant plus loin, commenceraient la décadence. C'est bien votre avis.

Avec ce grand goût de discussions courtoises et utiles qui est en vous, mon cher Sardou, vous avez publié, en tête du beau drame de la *Haine*, une préface qui est la *Critique* de cette pièce, selon l'usage des écrivains du dix-septième siècle, usage que vous regrettez à bon droit : car dans ces défenses et apologies il y a plus de modestie réelle et de sincérité que dans les façons trop humbles ou trop dédaigneuses de certains de nos contemporains. Et, dans cette préface, vous nous dites comment vous concevez le théâtre, et vous nous donnez la genèse de ce drame superbe à qui la mise en scène,

j'en suis convaincu, a joué un méchant tour. « Une idée dramatique, dites-vous, ne m'apparaît jamais que sous la forme d'une équation philosophique dont il s'agit de dégager *l'inconnue.* » Philosophique ! C'est vous qui l'avez dit. Cette *inconnue,* en allant au fond des choses, c'est un sentiment ou une idée qu'il faut faire entrer dans l'esprit du spectateur. Je ne pense pas que toutes les pièces de théâtre, dans votre œuvre (car je ne veux citer d'autre maître de la scène que vous-même), aient eu cette genèse : les *Pattes de Mouche,* par exemple, ne sont, à vos propres yeux, qu'un ingénieux divertissement. Mais il est certain que *Nos Intimes,* les *Ganaches,* la *Famille Benoîton, Maison Neuve, Patrie, Rabagas,* la *Haine,* presque tout votre théâtre part de cette conception que l'art dramatique est fait pour nous émouvoir par une catastrophe quelconque, heureuse ou tragique, et j'ajoute que de toutes les émotions résulte une leçon. Un cinquième acte résout toujours une situation, et il est *impossible* que cette résolution de l'équation ne comporte pas une idée morale, sauf des cas rares et restreints. Cette idée morale, vous l'avez dégagée de la *Haine :* vous la dégageriez demain de *Théodora,* car l'histoire a toujours une moralité. Dans tout théâtre supérieur, et je ne parle que de ce théâtre en parlant de vous, la passion a le dernier mot. L'incident la sert plus ou moins : mais il ne vaut que par elle et pour elle. Tout ce qui peut arriver à un

héros de théâtre est sans valeur si chaque aventure nouvelle ne nous montre pas une face de son caractère. Qu'est-ce que ça me fait que le misanthrope ait un procès, si ça ne lui donne pas l'occasion de souhaiter le perdre ? Que m'importe que Orso viole Cordelia, si Cordelia ne doit pas lui pardonner ? Et en quoi me tourmenteraient les amours d'une impératrice et d'un conspirateur s'il ne sortait pas de l'amour d'Andreas et de Theodora, à trois reprises différentes, des crises morales où le poète dramatique, quelque caché qu'il reste, laisse voir sa pensée comme une lumière derrière un rideau ?

Nous sommes donc d'accord sur ce point essentiel, primordial, que le théâtre c'est l'étude des passions et des caractères. Mais il ne suffirait pas de montrer l'homme abstrait : il faut le faire voir agissant, et agissant à sa date et dans son milieu. Ceci est absolument « scientifique », comme vous dites. C'est, appliquée à la création, la méthode de Sainte-Beuve et de Taine dans la critique. De là, une nécessité indiscutable de créer, d'inventer ou de coordonner les incidents de l'action et de restituer le milieu. Tout le problème de l'exécution dramatique est donc celui-ci : inventer une action, reconstituer un milieu qui, l'un et l'autre, servent à la chose essentielle du théâtre, les passions, et ne les fassent pas oublier.

Voilà ce que nous pensons tous les deux, et les

méchants diront que M. de La Palice est aussi de notre avis. Je ne suis pas, croyez-le bien, « attardé » et « entêté » dans une admiration exclusive et excessive pour le théâtre classique, considéré comme supérieur parce qu'il est abstrait. Vous savez d'ailleurs mieux que personne que, sans parler du théâtre national des Grecs (où certaines pièces, les *Perses*, par exemple, ou *Prométhée* ont été des cérémonies publiques réglées), les classiques n'ont pas, tant qu'on veut le dire, dédaigné la couleur locale, c'est-à-dire la restitution du milieu. Ils ont, comme Shakespeare, fait ce qu'ils ont pu, surtout Voltaire et même Racine. Depuis, on a accompli des progrès immenses, et je m'en loue. Vous ne croirez pas que je regrette les décors à la chinoise, faits d'un écriteau, et que j'en suis, pour les théâtres, à la forme naïve des peintres qui, impuissants à exprimer les pensées de leurs personnages, leur mettent une banderole sortant de la bouche ? Ceci est si peu mon sentiment qu'un jour j'ai demandé qu'on jouât *Mithridate*, — oui *Mithridate*, — en nous restituant, dans l'architecture et le costume, l'Orient barbare. Tout en rendant à la poésie cet hommage légitime qu'elle sait faire voir directement les choses, et que « l'obscure clarté » dont parle Corneille évoque un décor, je n'ignore pas que l'art doit parler aussi aux yeux. J'accorde même que le décor a, lui aussi, sa signification pour l'esprit, que le château de Macbeth ne peut pas indifféremment être le palais

de Néron, et qu'il y a des idées morales ou immorales dans un paysage et même dans un mobilier. Seulement, comme vous, j'estime que « le cadre ne doit pas écraser la peinture » et que tout ceci est « une question de mesure ».

Jamais je n'ai dit, mon cher Sardou, que les accessoires « n'ont pas la moindre importance »; je me contente de vouloir qu'ils aient une importance moindre que les passions. Comme la rime, la mise en scène est une esclave et ne doit qu'obéir. Les poètes, souvent, ont trop parlé avec des rimes : les auteurs dramatiques, parfois, ne se sont-ils pas dispensés de penser avec les décors ? La question, je le répète avec vous, est une question de mesure. Cette mesure, vous ne l'avez pas dépassée dans *Théodora*, je l'ai dit d'abord, allant droit au drame, que les décors ne me cachaient point. Je n'ai pas peur de vous. Mais, pourquoi ne pas l'avouer ? J'ai peur de vos imitateurs, des directeurs de théâtres, et peur surtout du public.

Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Pour les lettrés, au nombre de qui vous voulez bien me mettre, la mise en scène si minutieuse qu'elle soit en ses détails, me paraît être une grande joie et une joie sans danger. Laissez-moi vous rappeler que, lorsque vous m'avez parlé de *Théodora*, mon premier mot a été pour vous entretenir de Ravenne et de la mosaïque de Saint-Vital ? Cette mosaïque de quinze personnages, dans une église grande

comme une chapelle de Paris, j'ai fait cinquante lieues pour la voir, et je recommencerais demain, si je pouvais, surtout avec un compagnon comme vous ; et nous aurions de belles dissertations d'archéologues, car je suis archéologue aussi, archéologue pratiquant, à telles enseignes que j'ai fouillé un cimetière d'Etrurie, où, pour mes cinq cents francs, j'ai découvert une pierre à laver le linge du siècle dernier !

Et je n'en ai pas voulu à l'archéologie de ma déconvenue ! Je l'adore, l'archéologie, et d'un amour si jaloux que je redoute pour elle la profanation du public. Ma crainte, c'est que la foule qui ne sait pas quand le décor est vrai, qui ne voit pas quand l'accessoire a une utilité (utilité *morale*, nous tenons au mot, vous et moi), qui n'apprécie pas assez ce qui *colle* à l'action et au personnage, n'avale gloutonnement ce que les délicats savourent, et n'entraîne l'art dramatique dans ce que le bon Laferrière appelait « le matérialisme. » Voilà ma peur, je l'avoue ; et je redoute que les drames où la mise en scène est poussée à l'extrême ne donnent un exemple qui sera pernicieux le jour où il sera mal suivi. N'allons-nous pas sur cette pente, mon cher Sardou ? En sortant de la dernière pièce de Meilhac, j'ai entendu le public, tout en déclarant que la comédie lui paraissait légère, louer la perfection du décor représentant le contrôle du Gymnase. Oserai-je vous dire qu'à l'Eden, où l'on joue

Messaline, j'ai surpris une comparaison irrespectueuse entre votre drame, où le drame est si beau, et le ballet italien ? La foule est gourmande de plaisirs tout faits, parlant aux yeux, et, paresseuse, ne fait pas toujours l'effort qu'il faudrait pour « intellectualiser » la mise en scène. Elle même tend ainsi un piège à l'art. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Je sais que vous aimez Horace. Écoutez ce qu'il dit des spectacles de son temps : « Un autre ennemi du poète, c'est le public. On l'entend, au milieu de la pièce, réclamer les ours et les lutteurs. Les plaisirs des yeux lui sont seuls chers. Il applaudit la cavalerie, les figures d'ivoire, les éléphants blancs. Le poète parle comme s'il avait un sourd pour auditeur. L'acteur au moins dit quelque chose ? Non. Qu'applaudit-on donc ? Une riche étoffe en pourpre de Tarente. » Ainsi pensait Horace. Prenons-le pour arbitre, lui qui a dit : *Est modus in rebus...* Vous ne pouvez ignorer le danger que quelques-uns signalent pour le théâtre *de demain.* C'est à vous, qui êtes si bien maître dans votre art, que j'aime à en parler. Il m'a semblé que la passion apportée dans une querelle de détail, sur un point d'archéologie bien négligeable, pouvait induire le public en erreur sur vos doctrines dramatiques. Vous m'avez un peu légèrement accusé de mépriser la mise en scène : le public a quelque tendance a vous trop louer de l'adorer, comme il l'adore lui-même. Je n'essaye-

rai pas, par une basse envie d'impuissant, de le « dégoûter » de cette maîtresse, dont j'apprécie les charmes. Mais je suis heureux de penser que vous et moi, nous ne la regardons que comme la servante d'une autre maîtresse plus belle encore, et dont on ne se « passe » pas, celle-là, quand on pratique ou qu'on aime un art qui, d'Eschyle à Hugo et de Térence à Augier, reste le même en ses grandes lois.

Bien cordialement à vous.

PAIENNE

Un beau titre et un drôle de livre ! Paillard, précieux, pédant, ennuyeux et original, mais pas comme l'auteur l'a cru. Pourquoi ce livre ne s'appelle-t-il pas *La Païenne?* C'est que le titre appartient à M. Laurent-Pichat. Mme Adam a supprimé l'article et gardé le mot. Rien, d'ailleurs ne lui appartient en propre dans cet ouvrage. Car l'idée de l'amour païen se trouve dans Balzac, dans George Sand, dans Gautier, dans les œuvres oubliées d'une femme de talent qui fut modeste, Mme Valrey, partout enfin. Ah ! les femmes ! Même les bas-bleus, elles restent encore ménagères et n'oublient jamais les conseils pratiques de la *Cuisinière bourgeoise* sur l'art d'accommoder les restes !

Comme Mme Adam, ainsi qu'on sait, n'est pas ennemie d'une douce réclame, il y a quelque temps qu'on nous parlait de *Païenne*. Les petits reporters du nouvel hôtel de Rambouillet en menaient grand bruit. Déjà les journaux de la réaction, avec qui l'auteur est en tardive flirtation, nous en avaient

donné la dédicace. Un bijou, cette dédicace, un bijou indiscret, d'une vanité naïve et rare! Elle s'adresse à M. A. Dumas. J'imagine qu'on avait rêvé avoir une préface du grand préfacier. Mais, ayant écrit la préface de l'*Imitation de Jésus-Christ*, M. Dumas n'a pas eu grand goût à écrire la préface de l'*Imitation de Karageuz*. A défaut de préface, il a subi la dédicace. C'est à lui qu'est offerte cette « apothéose de l'amour », où l'on trouve, paraît-il, « un double courant mystique et sensuel », et « un cantique d'amour, à la fois divin et humain. » Dans le val fermé (Vaucluse), où Pétrarque chanta Laure, Mme Adam a découvert une grotte, une fameuse grotte, mes amis, qui « abritait un Dieu fécondateur! » C'est là que son héroïne conduit son héros, afin qu'il s'inspire des bons exemples que ce polisson de Priape donnait au monde. Sujet gai sous la plume bien taillée d'une femme! Malheureusement, tous ces baisers, dont un volume de deux cent quarante pages est plein, ce sont les baisers de Philaminte à Vadius. Ce sont les baisers donnés pour l'amour du grec. Ah! si au moins ces gens-là s'aimaient à la bonne franquette. Mais cette *Païenne*, voyez-vous, c'est tout simplement Cathos devenue hystérique!

La païenne de Mme Adam répond au nom légèrement prétentieux de Mélissandre. Elle est femme d'un seigneur de Noves, descendant de la Laure de Pétrarque, amoureuse d'un peintre, Tiburce Gar-

danne (du nom d'un petit pays de Provence), et adoratrice du Soleil. Le livre est tout entier fait des lettres de ces deux personnages..Je crains que M. Cochery soit encore le seul à goûter chez nous le roman par lettres ! Il est ennuyeux. Mais ici, au lieu et place de l'intérêt que le roman n'a pas, nous trouvons l'intérêt, toujours vif, de l'éternelle comédie de la préciosité mêlée au sentiment, avec quelque chose d'à peu près nouveau, la pédanterie accompagnant le libertinage. Les livres du dix-huitième siècle ont souvent ce ragoût particulier. Mme Adam a, jadis, écrit un roman assez innocent, l'*Éducation de Laure*. Elle en empruntait le titre à un livre, attribué à Mirabeau, où se trouve justement ce mélange de tableaux érotiques et de dissertations philosophiques qui plaisait à nos pères. *Païenne* en a gardé quelque chose, tout ce qui pouvait être écrit par une femme qui ne pousse pas encore l'amour du bruit jusqu'à la recherche du scandale, et qui, en somme, ne dépasse pas les limites de la liberté de paroles que l'usage du monde accorde à la maturité de l'âge.

Nos amoureux commencent donc par s'écrire, s'envoyant des petits morceaux de style descriptif. Mélissandre compose des tableaux à la plume, que Tiburce met sur ses toiles... Mais, de ce jeu innocent on passe vite aux confidences. Tiburce a « le cœur dévasté », et pour le distraire, Mélissandre lui conseille de se portraicturer lui-même, en met-

tant sur son visage « les sentiments nébuleux » de Pétrarque. Et tandis que le peintre s'efforce à cette besogne, Mélissandre regarde coucher le soleil, observant « les globules de lumière qui semblent tomber de ses lèvres, signes divins, formant des caractères enchevêtrés que seule peut-être, — dit-elle, — depuis les âges passés de la Grèce antique, je commence à déchiffrer. » Tiburce, en apprenant que son amie lit dans les globules qui tombent des lèvres du soleil, est un peu étonné... Il demande une explication, et Mélissandre s'explique. « Elle est païenne », dit-elle, et c'est là ce qui la distingue des autres femmes.

Toute fillette, Mélissandre reconnut, « ses idées gravitant sans effort dans les voies supérieures où l'on rencontre les dieux », que l'homme moderne « a des sens atrophiés », et le soleil devint « sa première passion ». Elle « animalisait » aussi les formes des montagnes, et se sentait « nuage au vent, terre à la pluie, roche au soleil, poisson dans l'eau ». Elle observait la vigne, qui, quand elle est vierge « a le sang aux feuilles, comme les jeunes filles l'ont aux joues; car le fruit seul règle le cours normal des sèves. » Grâce à cette éducation qui s'est faite toute seule, Mélissandre se déclare prête à être, pour Tiburce, une « initiatrice ». Vous jugez si le peintre se laisse « initier » et de quel entrain il y va! Aussi Mélissandre se félicite-t-elle bientôt d'avoir été trans-

portée dans un monde « irréel ». Irréel? chère pédante? C'est ainsi que nous appelons les femmes des anges tout juste quand elles nous ont montré qu'elles n'en étaient pas!

C'est à la page 35 que Mélissandre entre dans « l'irréel » ou que « l'irréel » entre en elle. Le « cantique » commence. Tiburce n'est pas un gaillard qui se contente « d'enlacer son âme à l'âme » de son amie. Il la prie de lui faire part de « son enveloppe physique », et elle n'a garde de le faire languir. Heureuse d'avoir trouvé en Tiburce « le moi détaché de ses entraves », elle conduit son disciple à la grotte que vous savez. Là, Mélissandre eut « la vision religieuse et païenne du grand être terrestre avec son œil unique. » Et Tiburce donc! L'antre sacré, qui attire « la vie pour l'engloutir », l'avait attiré. Et le soir, en se couchant, il se rappelait avec plaisir les paroles « définitives » de son amie. Définitives! Je le crois bien. M. de Noves est bien définitivement trompé!

Tout aussi bien, Mélissandre se décide à nous parler de son mari, pour nous dire tranquillement que « son amour n'est pas coupable, et qu'il est consacré par sa hauteur morale », commode théorie de toutes les rôtisseuses de balais, bien supérieures à Mélissandre et bien moins dangereuses qu'elle, car l'adultère est surtout criminel qui se donne des airs de vertu. Quelle que soit, d'ailleurs, la hauteur morale de son amour, Mélissandre le

fait descendre volontiers au niveau de tous les canapés qui s'offrent à elle. Elle demande à Tiburce de « peindre nos visages dans l'extase d'hier. » L'illustration manque au roman ! Et, après l'intimité de la chambre, il faut à Mélissandre les joies du plein air ! « L'amusant jeu d'amour ! — écrit-elle. Sous un dôme de lierre, à l'ombre des pins, l'un de mes dieux y présidait... Et quelle victoire ! Sans rien saisir, tu t'es grisé ! » Mais, sapristi ! Le val clos est donc fermé aux gardes-champêtres !

Des gens qui se gênent aussi peu et qui prennent le ciel du bon Dieu pour ciel de lit, se font immanquablement pincer. Voici que M. de Noves intervient, et sa femme l'envoie promener. Elle continue à donner à son amant « la certitude d'avoir pénétré dans un monde nouveau, inexploré. » Cependant, ce qui ne nous surprend guère, Mélissandre tombe malade. Elle rêve. Tiburce aussi rêve, il rêve d'Apollon « qui s'est échappé de la tunique » de Mélissandre. Guérie avec un peu de repos, la belle rejoint son ami qui, du coup, « se trouve grandi de vingt coudées. » Peste ! Et Tiburce devient exigeant. « J'ai épuisé la coupe du bonheur, dit-il : remplis-la de nouveau. Je ne puis supporter la vie, si tu ne me verses tous les jours le divin breuvage. » Pris d'une folie hystérique, ce pauvre Tiburce s'imagine « jouir de l'amour d'une Sémiramis » : il « perd le sentiment de son sexe » et quand il

vient « adorer Mélissandre sur son propre autel », celle-ci « vit dans un nuage d'assomption. » O pathos !

Heureusement ces excités sont séparés. Mélissandre est emmenée à Marseille par un père prudent. « J'aimais hier dans l'Olympe, dit-elle dans son baragouin, je suis précipitée dans le Ténare. » Les lettres consolent cette séparation. « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée », dit Mélissandre, en parlant d'elle-même. Et Tiburce répond du même ton : « Quel pouvoir est le tien, ô ma belle maîtresse ! Qu'il est fortifiant ! Loin de m'amollir, il m'excite ! » Et cependant, quand Tiburce va retrouver Mélissandre à Marseille, il n'est pas sans inquiétude sur leur premier rendez-vous. « Avec quelles délices j'éprouverai la commotion de son premier baiser ! Je me dominerai, mais je confesse que j'ai peur de faillir au premier choc. » Heureusement, grâce au Dieu de la grotte, le bon Tiburce ne défaille pas, car, Mélissandre lui écrit : « Je t'aime et je t'admire ! Quelle poésie tu as su mettre dans ce renouveau... » Les amants échangent encore quelques épîtres, que Mélissandre qualifie « d'incomparables ». Tiburce parle de ses rêves, de « la galerie de Diane, où l'on verrait, la déesse de mon cœur dans ses plus triomphantes attitudes. » Il raconte « qu'il a perdu près d'elle la notion des choses qui se mesurent, » qu'il l'a quittée « brûlante » pour la retrouver « rafraîchissante »; il

raconte... que ne raconte-t-il pas? Mais comme il faut finir, à défaut de la conclusion logique du roman : bromure et douches, — Mme Adam tue ce pauvre M. de Noves et « la païenne » se marie. Je plains Tiburce. Il a bien eu la joie d'Apollon. Mais l'Olympe a douze grands dieux, sans compter les petits...

Ce livre, que je viens d'analyser en conscience, est l'œuvre la plus importante de Mme Adam, qu'il classé. Jusqu'ici, elle avait publié de petits romans innocents, et tiré quelques légères moutures du sac de Mme Sand. Elle avait écrit, peut-être avec un collaborateur, les *Idées anti-prudhoniennes*, qui lui valurent, dit-on, les compliments polis de M. le ministre de l'intérieur d'alors. On s'était montré indulgent pour ces essais sans conséquence. Mais voici qu'après le *Voyage autour du grand Pin*, elle nous donne le voyage aujourd'hui, autour de je ne sais quoi que je ne saurais dire. La grande prétention de ce nouvel écrit force la critique à la sincérité. Jamais style plus emphatique ne vint essayer de dissimuler le vide d'un sujet ! Que sont donc ces amoureux? Ils ont tous les deux le même caractère qui est de ne pas en avoir. Ils parlent de la même langue de pion excité et d'institutrice délirante. Païenne, cette folle? Mais la femme païenne, c'est la raison, la grâce, la pudeur... La Lysistrata d'Aristophane, cette admirable création, a plus de retenue avec ses gros mots que Mélissandre avec

ses préciosités érotiques. Cette Grèce de Mme Adam, c'est la grande Grèce corrigée par un naturaliste de second plan ! C'est le détraquage importé dans le monde de l'harmonie, c'est la folie introduite dans l'empire de la raison, c'est la crise de sainte Thérèse, prenant Apollon pour Jésus... De tels livres sont autrement dangereux que les pages gaillardes de nos conteurs. Ce livre n'est qu'un mauvais rêve.

Rêve, d'ailleurs, et rien que rêve. Mme Adam, par une singulière faute de goût, s'est mise sur la couverture en costume de Diane, telle qu'elle était, il y a une vingtaine d'années, avec un croissant sur la tête, ce croissant qui faisait rire Musset en ses chansons impertinentes. On en a conclu que le livre avait quelque chose d'une confession, et que le portrait que Tiburce nous fait de Mélissandre pourrait bien être celui de l'auteur, tracé peut-être d'une autre main que la sienne. Je ne crois pas un mot de ces badinages. Il y a trop de cruauté à prêter ainsi à une femme des ridicules qu'elle n'a pas. Pour moi, la femme a eu beau solliciter l'attention de la foule de toutes les façons, attacher des lanternes à sa maison et des reporters du *Gaulois* à sa personne, se jeter à corps perdu dans la politique, la diplomatie, les bals champêtres, les fêtes de charité, présider les dîners de Girardin, ouvrir une table d'hôte aux amis de Gambetta, afficher des amitiés illustres suivies de brouilles

retentissantes, ouvrir sa porte à l'Europe et frapper en vain à celle du czar, protéger des acteurs, protéger des chanteurs, protéger des poètes, protéger des sous-préfets, prendre des actions à M. Bontoux et en faire prendre à sa Revue, être partout sur terre et sur mer, parler de tout, assez haut pour que tout le monde l'entende, trancher, juger, et rendre même Sarah Bernhardt jalouse de tant de bruit, quand je tiens un livre, je ne m'occupe pas de l'auteur. L'œuvre me suffit. C'est l'avortement d'un écrivain qui a toujours voulu, comme disait délicatement un de ces Grecs que Mme Adam aime tant, « chanter plus haut que sa lyre. »

LES BLASPHÈMES

M. Jean Richepin vient de publier, chez l'éditeur Maurice Dreyfous, le volume de poésie intitulé : *Les Blasphèmes*. Les bibliophiles achèteront tous ce livre superbement imprimé. Ceci dit, parlons de l'œuvre. M. Jean Richepin nous y convie dans sa préface. Je n'oserais pas dire qu'il nous y encourage ; car, à son avis, ce livre scandalisera les dévots, fera s'insurger les déistes, indignera les panthéistes, mettra en furie les libres-penseurs, mécontentera les matérialistes, chagrinera les savants et révoltera le reste du monde. Il devrait s'appeler, ce livre : *Un contre tous*, un ayant naturellement raison contre tous, tourbe de sots et d'hypocrites. Est-ce pour cesser d'être rangé dans cette « tourbe » et d'avoir seulement l'embarras du choix entre la sottise et l'hypocrisie ? Je ne sais. Mais je dois déclarer que j'ai lu le livre sans être scandalisé, sans m'insurger, sans me sentir indigné, furieux, mécontent, chagriné ou révolté. J'ai trouvé l'œuvre, tout ensemble, admirable, précieuse et

enfantine. Je ne sais si elle a été écrite en dilettante, mais ce n'est qu'en dilettante que j'ai pu la lire. Et, à ce titre, j'y ai pris un grand plaisir.

O désespérances des poètes, ô blasphèmes des rimeurs, je vous connais depuis longtemps! Olympio pleure, Lamartine gémit, Musset raille, Byron *manfredise*, et de tout cela, il ne reste que de beaux poèmes, imprimés avec soin, corrigés avec amour, qui font la fortune et la gloire du désespéré. Certes, je ne dis pas que l'inspiration des *Blasphèmes*, pas plus que celle des *Tristesses d'Olympio*, soit tout entière factice. On a des journées tristes. Mais c'est un poète qui nous a appris que les douleurs qu'on raconte sont consolées, et les pleurs imprimés sont des pleurs séchés. Ceci est vrai pour les infortunes réelles, tangibles, misères, morts, hontes, qui nous viennent de la vie et d'autrui. Combien plus vrai pour les douleurs dont la source est en nous? M. J. Richepin, par exemple, souffre de l'ignorance et de l'impuissance de l'homme. Infiniment plus idéaliste qu'on ne le pense, il se préoccupe de l'avant et de l'après de la vie. N'en découvrant pas les lois, il nie qu'il en puisse exister, ce qui est un mauvais raisonnement. Il a aimé la Nature, qu'il a goûtée naïvement: il la déteste depuis qu'il lui a demandé des secrets qu'elle garde pour elle. Le voilà pessimiste, schopenhauerien, attribuant, comme la vieille école grecque, les choses au hasard, et athée. Il insiste particulière-

ment pour qu'on le croie athée, ce qui est aussi imprudent que d'être déiste. Mais Voltaire a fort bien expliqué qu'on pouvait être athée, galant homme et heureux. On peut attribuer la vie au hasard et trouver la vie bonne. Le culte d'une sorte de Nirvâna convulsif ne fera pas de disciples, ne remplira pas même la vie d'un homme bien portant. Il serait aussi peu raisonnable de croire à l'absolu du mal qu'à l'absolu du bien. La vieille querelle d'Héraclite et de Démocrite est un thème d'école. Si la Nature a le tigre, elle a aussi le perdreau, et l'homme, que ce soit le hasard ou autre chose, a inventé le fusil pour le tigre, et la broche pour rôtir le perdreau. Il est toujours une heure dans la vie où ces simples observations mettent un baume au cœur ulcéré du poète ! Cette heure viendra pour M. J. Richepin, je n'en doute pas. La maladie noire passera. Elle est en voie de guérison, puisqu'elle se traduit en vers précieusement ciselés, en subtils et intéressants exercices littéraires.

Ce n'est pas sans raison que je me sers de ce mot, car la littérature, je la trouve partout ici, dupant le poète, — et tant mieux pour lui et pour nous ! Il a cru, par un escalier vertigineux, arriver à « l'épouvantable et serein nihilisme. » Épouvantable et serein ? Ces deux épithètes, qui font admirablement, sont de pure littérature. Le propre même de toute croyance absolue, c'est le repos profond de l'esprit. Si on est tout à fait nihiliste,

on est parfaitement serein. L'épouvante vient du doute. Et encore je connais fort bien, oh! tout à fait bien, de purs sceptiques qui ne sont point épouvantés de la quantité de « peut-être » dont la vie est faite. Ils s'en accommodent fort bien, prenant leurs désirs non pour des réalités, mais pour ce qu'ils sont, de simples désirs, qui, réalisés ou non, font l'existence assez douce pour qu'on n'ait pas à donner son âme ni à Dieu ni au Diable !

Cette humeur tolérante, curieuse, d'une curiosité qui ne supprime pas la passion, mais qui la règle et la limite, me permet de parler de ce livre que M. J. Richepin appelle « la Bible de l'athéisme » comme d'une sorte de suites d'orchestre, c'est-à-dire de morceaux de poésie excellents. En vérité, le philosophe, ici, n'existe pas à mes yeux, ou (ce qui revient au même) n'est pas original. Croire que la vie universelle est un hasard, c'est une hypothèse connue et jugée : penser qu'elle n'a pas de lois, — remarquez que le hasard, à l'infini, peut en créer — c'est une observation incomplète à mon gré : trouver la vie mauvaise, c'est une affaire de tempérament. Cette hypothèse, cette observation, ce tempérament, nous les avons connus depuis longtemps. Ce qui est une mode plus récente, c'est de conclure à rien et de célébrer ce rien en vers superbes. Il y a une école qui procède comme l'artilleur, qui prend un trou et qui met du beau bronze à l'entour ! Mais, pour le philosophe, *non* n'a pas

plus de réalité que *oui*. L'humanité dit tantôt oui, tantôt non ; et le sage ne se hasarde pas trop à dire quand elle a raison, car le oui et le non ont, chacun et dans le relatif, leur heure de vérité, d'utilité ou d'agrément. Et l'art, le grand indifférent, fait son affaire de tout.

Il est très grand dans les *Blasphèmes*. Un peu trop, à mon goût, de gros mots, d'expressions triviales que je blâme surtout parce qu'elles constituent une « manière » et que toute manière rend suspecte l'inspiration. Il n'est pas besoin de dépecer en petits morceaux la charogne célèbre de Baudelaire, dont M. J. Richepin procède, ainsi que du V. Hugo de la *Légende des Siècles*, et aussi du Flaubert qui donnait l'élan lyrique à un pessimisme ne dépassant guère, au fond, le bougonnement d'un bourgeois acariâtre. Mais aussi des trouvailles de rythme, des étincelles de mots, une main sûre d'ouvrier et partout, et toujours, même dans la négation de tout idéal, la lueur de l'idéal qui s'échappe, comme les rayons à travers les doigts inutilement serrés de l'homme de la légende! Hé oui ! Manfred, renouvelé par Schopenhauer, Manfred, un peu pédant, qui parle de la substance et du contingent, nous plaît et nous charme quand il nous dit, blasphémant ou non, les simples choses de la matière, et la poésie reste, et le prétendu blasphème passe ! N'est-ce pas d'ailleurs reconnaître les dieux, tous les dieux, que les insulter ?

Les pièces des *Blasphèmes* sont très variées. Le prologue est une *ode*, d'un mouvement superbe, dans le rythme cher à J.-B. Rousseau, qui, en affirmant « l'athéisme » du poète, développe le lieu commun du bonheur de la Foi. Puis, c'est un poème, *la Vie*, qui débute par ce vers d'un pittoresque outré :

Ah ! ne me parlez pas du printemps ! Zut ! assez !

et aussitôt, avec l'inconséquence heureuse des poètes, M. J. Richepin nous en parle :

Je le sais parbleu bien, que les froids sont passés,
Que ma fenêtre close au soleil s'est ouverte,
Et que les cieux sont bleus et que la terre est verte.....
Avril nimbé de fleurs, juillet casqué de flamme ?
Septembre chevelu de pampres sont trop gais.
Il nous faut un ciel noir, comme nous avons l'âme,
Et des champs aussi nus que nos cœurs fatigués.

Paysage d'hiver, soit, mais paysage, c'est-à-dire hommage rendu à une forme d'idéal. Après le poème, une série de *sonnets amers*. Ces « sonnets » c'est ce que je goûte le moins dans le livre. Non que la forme n'en soit belle, parfois impeccable. Mais dans cette façon de ne voir dans la naissance de l'enfant qu'

Un spermatozoïde aveugle dans l'ovaire,

dans ces négations des sentiments instinctifs de l'homme, il y a une observation incomplète de la vie, qui est une manière, une affectation. Les ins-

tincts de l'esprit, même dus à l'hérédité et à l'accoutumance, sont un phénomène que le poète ne peut négliger. C'est l'immense erreur des écoles matérialistes, de ne pas tenir compte même des instincts. On n'a pas supprimé les sensations universelles que cause le spectacle de la douleur d'autrui en écrivant, sur les larmes, ce vers de chimiste :

Eau, sel, soude, mucus, et phosphate de chaux.

L'amour aussi, comme le rire, trouverait sa formule physique ou son mécanisme physiologique. Mais on ne fait pas d'enfants avec une formule, et il y a, dans les attractions, un élément psychique aussi réel que l'autre. Sans cela, pas de notion de la beauté. Et la beauté, le poète la niera-t-il ? Le poète, après avoir « blasphémé » — gardons ce mot, auquel il tient, — les sensations et les instincts, s'attaque aux idées, et se désole de l'impuissance du savoir. Il y a là un *sonnet* qui m'a particulièrement touché, *la Tour de Babel,* parce que, dans un temps où je m'adonnais à la poésie, j'en avais écrit un, sur le même sujet, en termes presque semblables. Car, moi aussi, j'ai été « désespéré, » et, à vingt ans, — dans la *Revue de Paris* — je donnai, écolier indigne, mon poème de désolation. Mais plus logique même que M. Jean Richepin, je concluais au suicide... Seulement, comme il y avait des arbres dans les bois, des eaux dans les rivières,

des livres dans les bibliothèques et des femmes partout, j'ai ajourné la logique solution de mon âme « revenue de tout! » Et je dis aujourd'hui, avec M. Jean Richepin lui-même :

> O désir d'infini, malgré tout persistant!
> Hélas! il nous soutient autant qu'il nous accable.
> On en meurt, — et la vie en est faite pourtant!

juste constatation qui détruit, à elle seule, toute la morale des *Blasphèmes !*

Puis, c'est une sorte de *Danse Macabre* et un poème, *Carnaval*, où le poète se fait satirique et parodiste. Mais bientôt lui-même semble reconnaître ce qu'il y a de trop aisé dans « la blague. »

> « Laissons cette arme vaine au poing aux imbéciles; »
> « Laissons les calembours à M. Homais, »

dit-il. Et, pour combattre Dieu, le poète va le chercher dans « la forêt des étoiles. » La *Requête aux étoiles*, à qui il demande le secret de l'Être, est une admirable poésie, tout simplement parce qu'elle est faite de doute. J'en dirai autant, par instants, de la *Prière de l'athée*. Admirons encore le *Juif errant*, qui voit mourir tous les Dieux. J'aime moins l'*Apologie du Diable*. Le Diable, ici, c'est l'ange de la liberté et de la matière, en révolte contre le Dieu de la discipline et de l'idéal. Cette antinomie a traîné dans les écrits saint-simoniens.

Je passe sur la *Mort des Dieux*, — vous rappelez-vous la fresque de Chenavard, sous ce titre? —

bien que le poème soit d'un pittoresque superbe. Mais il n'est qu'un développement historique et philosophique sur une idée devenue banale. Quiconque pense aujourd'hui sait tout à la fois que les Dieux meurent et que, de leur vivant, ils ne font pas toujours du bien à l'homme. Car, que sont les Dieux ? Une forme de l'idéal humain. Ce n'est pas, ô poète qui enfonces la porte ouverte des cieux, ce n'est pas tel ou tel Dieu qu'il faut tuer, ce n'est pas Jupiter à qui il faut s'en prendre, percé déjà de la flèche d'or de Lucrèce et de la petite épingle de M. Ducamp, premier destructeur des mythologies depuis quelques vingt ans, ce n'est pas l'idole qu'il faut frapper, c'est le cœur et le cerveau de l'homme où il faut détruire l'idéal. Et vous n'y arriverez pas, car vous-même, vous en êtes imprégné jusqu'aux moelles. Qui dit : Douleur, tu n'es qu'un mot, — prouve qu'il souffre.

Je m'arrête de citer et d'analyser un livre qu'il faut lire et qui conclut, de la plus singulière façon, par une apostrophe au *Christ futur*. Car M. J. Richepin pense qu'une religion nouvelle naîtra au monde et que, du tombeau des Dieux morts, un nouveau Dieu sortira. Ce Dieu, par avance, il n'y croit pas. Parbleu ! moi non plus, — et pas un homme raisonnable ne saurait croire à la réalité d'un Dieu à naître, qui ne serait pas éternel. Mais il faut croire à la réalité du phénomène moral qui veut que l'humanité ait un idéal, lui donne un nom

et une forme, selon les races et les temps. Cet idéal est, toujours ou presque toujours optimiste, idéal de bonté, de justice et de pérennité. M. J. Richepin croit en avoir un autre. Il le dit. Il penche vers le Diable, qui est pittoresque, et cela, — je vous le donne en mille, — parce que M. Richepin est Touranien. Du moins il le dit?

Est-ce sérieux? Sommes-nous en présence d'une conviction sincère ou d'une fumisterie considérable ? Je sais des gens qui hésitent.

Avant les Aryas, laboureurs de la terre,

nous dit-il,

Qui la firent germer sous leurs lourdes sueurs,
Et qui mirent les dieux dans le ciel solitaire,
Vivaient les Touraniens, nomades et tueurs...

Oui, ce sont mes aïeux, à moi. Car j'ai beau vivre
En France, je ne suis ni Latin, ni Gaulois.
J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois...

L'idée de ce savant normalien, qui se réclame de quelque faute de sa grand'mère pour être Touranien, fils de Bohémien, et par conséquent n'adorer rien du tout, si ce n'est peut-être le Diable, et garder une dent terrible aux aryas, me paraît empreinte d'une fantaisie incomparable ! Ce sont choses qu'on ne discute pas. Cet envahissement du Touranien dans la littérature ne me déplaît pas, d'ailleurs, car, sous le titre de la *Chanson du Sang*, M. J. Richepin a écrit une série de petits poèmes,

en général guerriers, appelés *Marches touraniennes*, où se trouvent de véritables chefs-d'œuvre. Mais que tout cela est d'un grand savant! Que cet athéisme et ce touranisme s'accordent donc bien avec une manière littéraire! Aussi, malgré le portrait à l'appui, ô fils de Gengis-Khan et fils des exterminateurs des Aryas blancs, j'admire en vous surtout, permettez-moi ce « blasphème, » le fin lettré, le Grec raffiné, qui fait de la brutalité même une manière d'art, et, négligeant la philosophie qui vous hante, je ne m'inquiète pas de votre athéisme, athéisme de poète capable de créer des Dieux, et, poète, vous l'êtes jusqu'au fond de vos moelles touraniennes !

LA MORALE ET LA LITTÉRATURE

Les livres nouveaux font défaut. C'est, pour toutes choses, la morte saison, et les théâtres même, rouvrant leurs portes, ne se risquent à aucune œuvre inédite. Le moment est bon pour philosopher. Je veux dire un mot d'une question grave, et qui m'inquiète et me trouble. C'est la question de la morale en littérature. Oserai-je dire que je n'ai pas, là-dessus, une opinion bien nette et bien ferme? Pourquoi pas, après tout, ne pas en faire l'aveu? Sur les choses de la politique, le journaliste est presque tenu d'avoir une doctrine absolue, et, vis-à-vis des hommes qui gouvernent, il n'y a pas de situation commode entre l'admiration ou la haine. La République est un coupe-gorge ou un paradis terrestre, et les ministres sont des gens de génie ou des scélérats imbéciles. C'est par de semblables affirmations, également exagérées, que procède la presse politique. Il paraît que cela est nécessaire à son crédit. Certes, j'espère pour le bon sens français, que ni ceux qui écrivent

sur la politique, ni même tous ceux qui lisent ce qu'on en écrit, ne prennent au pied de la lettre les violences quotidiennement débitées. Si on croyait tout ce qui se dit sur les partis qui nous divisent, on ne pourrait sortir sur le boulevard sans avoir, de crainte de rencontrer un ministre ou un opposant, une chaîne de sûreté à son gilet et un revolver sous la main. Mais la grande liberté de la presse exige ces parti-pris excessifs. Les opinions moyennes sont peu goûtées. La presse politique a quelque chose d'un orchestre forain. Il faut y jouer fort plus qu'y jouer juste. Une petite flûte délicate, un violon tendre s'y perdent entre le sifflet des clarinettes et le tapage des grosses caisses.

Mais la presse littéraire n'est pas tenue à de telles exagérations. Il est permis, sans passer pour un sceptique, de présenter au public un point d'interrogation et de le consulter, l'exciter à réfléchir sur un problème au lieu de penser pour lui et de vouloir lui imposer sa doctrine. C'est ce que je fais aujourd'hui, non sans y être poussé par l'actualité, car on parle de reprendre, en Cour d'assises, de vieilles poursuites interrompues contre un livre oublié déjà, et on instruit contre des livres plus récents. Les romanciers contemporains, qui ont le langage vif, se montrent inquiets de ces menaces de la justice. Tout ce qui touche à la censure au théâtre et à la répression des livres par les tribunaux a le don de passionner les lettrés et même le

public. Et il me semble que l'opinion de tous, sauf les partisans de la liberté absolue de la presse, qui sont des rêveurs, est que la justice, dans ces matières, manque d'esprit de suite, de doctrine et d'opportunité.

Tout d'abord, elle est vraiment trop lente. Le proverbe dit bien qu'elle marche *pede claudo*, d'un pas boiteux. Mais il y a des boiteux qui, au physique et au moral, savent fort bien où ils veulent aller et y vont droit, tels que Talleyrand ou Byron. Ce n'est pas à leur façon que la justice boite, mais bien comme un vrai cul-de-jatte, qui marche de travers, n'atteint pas le but. Les carabiniers, dit la chanson, arrivent toujours trop tard au secours des particuliers : on les calomnie, ces braves gendarmes et ces utiles agents qui arrivent souvent assez tôt pour recevoir leur part des coups. Mais que dire des juges d'instruction ? Quand on leur défère un livre, il y en a pour trois mois, pour six mois, parfois pour un an et plus ! Un livre paru en Belgique, *Autour d'un clocher*, est à l'instruction depuis trois mois ; *Sarah Barnum* et *Marie Pigeonnier* ont été condamnées de compagnie, après huit mois : enfin *Charlot s'amuse*, paru le 10 janvier 1883, passera en Cour d'assises, s'il y passe, en octobre ou novembre 1884. A tous les points de vue, c'est là une faute. Quand le parquet juge un livre scandaleux et criminel, il a un double devoir à remplir : punir l'auteur et, ce qui est plus important, ar-

rêter le scandale. En poursuivant un livre quand il a été vendu à cent mille exemplaires, il n'accomplit pas le second de ces devoirs. Loin de là. Il contribue à donner un regain de succès à une œuvre oubliée, la signalant aux curieux et aux amateurs à qui elle avait échappé.

De plus, s'il est des délits pour qui la prescription doive être rapide, ce sont bien les délits politiques et littéraires. Qu'est-ce qu'un article de journal, quelque incendiaire ou leste qu'il soit, quand quinze jours ont passé là-dessus ? On peut dire que le corps du délit s'en est allé en fumée. Qu'est-ce même qu'un livre après quelques semaines ? De l'état vivant d'actualité qui excite la curiosité, il est passé à l'état de document appartenant à l'histoire des lettres. En un très peu de temps, le livre change de caractère, et, quand des années ont passé, le délit, — si délit il y a, — devient de ceux dont on peut dire : *felix culpa*, heureuse faute. Car on ne peut nier que les livres les plus hardis, les plus libres, les plus scandaleux, ne prennent, dans l'histoire, une place honnête et utile. Qui voudrait que la censure ait rayé des œuvres d'Aristophane les effroyables injures et les effroyables obscénités que lui inspira sa haine contre quelques Athéniens, politiques ou débauchés ? M. Sardou aurait-il jamais eu l'idée de faire un drame avec Théodora, si les *Histoires secrètes* de Procope n'avaient pas donné sa couleur au personnage, en nous montrant l'im-

pératrice encensée par les évêques, réunissant dans un banquet, au temps de sa jeunesse, alors qu'elle était le mime à la mode des Folies-Bergère du temps, dix jeunes amants à qui elle se livrait sous les yeux de trente esclaves nues? Quel poète oserait aujourd'hui écrire le: *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim*, qu'on peut lire dans les collèges? Que de procès pour les *Épigrammes* de Martial, que de saisies pour *la Vie des honnestes Dames!* Tous ces livres, pourtant, on les lit, on les a, on les admire. L'accoutumance est tout, a dit Montaigne. Tout écrit qui a bénéficié de cette accoutumance redevient innocent, et ce bénéfice s'acquiert vite. Si tant est qu'un livre ait un parfum dangereux comme une fleur vénéneuse, ce parfum s'évapore vite, quand il a passé sous le nez des premiers lecteurs.

On nous dit, il est vrai, que le caractère délictueux d'un écrit tient aux mœurs du temps où il a paru. Les libres Athéniens, les Romains corrompus, les hommes du seizième siècle, enivrés de la Renaissance, les gens de la fin du dix-huitième siècle, pleins d'un libertinage d'esprit qui date de la mort de Louis XIV, n'étaient pas choqués par des façons de penser et de dire qui blessent nos délicatesses. En ce cas, la doctrine de la justice doit avoir pour base solide la connaissance de nos mœurs. C'est là le nœud et le vif de la question. Cette juste connaissance de nos mœurs, l'a-t-elle eue? L'a-t-elle au-

jourd'hui? Pour le passé, la réponse n'est pas douteuse. Depuis la Révolution, en matière de répression littéraire, le pouvoir n'a obéi qu'à des considérations de politique. Le premier Empire laissait vendre au Palais-Royal les érotiques du dix-huitième siècle et ne permettait ni de jouer ni d'imprimer une innocente tragédie de A. Duval, *Édouard d'Écosse*, sous prétexte que cet Édouard ressemblait au duc d'Enghien. Ajoutons de suite que la Restauration se hâta... de proscrire la même tragédie : Edouard ne rappelait plus le duc d'Enghien, mais le duc de Reichstadt. L'interdiction de la *Dame aux camélias*, la poursuite fameuse de *Madame Bovary*, furent-elles inspirées par une connaissance exacte des mœurs du second Empire? Pas un instant. Elles servirent un mouvement de la politique de l'empereur, qui faisait des avances au clergé et payait son sacre.

Aujourd'hui, sur ces matières, la Justice, si elle a cela de bon de ne pas être au service de la politique, ne paraît pas avoir plus de doctrine que par le passé. C'est qu'il n'est pas aisé d'en avoir une ! Faut-il s'en référer à l'état des mœurs pour juger un livre? Soit. Mais les romanciers que j'appellerai « naturalistes », pour faire court, malgré l'horreur que ce mot mal fait m'inspire, sur qui tombent d'ordinaire les foudres de la justice, répondent, non sans raison, qu'ils n'inventent rien. Ne rien inventer fait partie de leur doctrine littéraire. Ils

peignent les choses qu'ils voient, et, si on les pousse un peu, ils établissent aisément que leurs récits sont des procès-verbaux, dont ils peuvent justifier l'authenticité. Une société a-t-elle le droit de défendre qu'on dise ce qu'elle fait ? Juvénal commet-il un attentat aux mœurs, quand, en termes vifs, il montre Messaline et il la montre où elle allait, en effet, tout Rome l'ayant su ? N'est-ce pas une suprême hypocrisie d'avoir des vices et de ne pas vouloir qu'on les dise ? L'autre jour, à propos d'un procès, M. Sarcey nous parlait, comme d'un fait juridiquement acquis, des femmes du monde sacrifiant aux étranges curiosités qui font que Baudelaire, — un autre auteur poursuivi, — damne en des vers admirables, Hippolyte et Delphine. Pourquoi le romancier n'analyserait-il pas le vice que le légiste constate, que le poète chante ? L'étude des mœurs, c'est le domaine des romanciers. Si elles sont mauvaises, est-ce sa faute ? Il tient le miroir de la Vérité. Brisera-t-on ce miroir, parce que le monde s'y reflète tel qu'il est ?

Voilà pour le fond. Mais une question de forme intervient. Soit, dira-t-on. Peignez les vices de la société, mais peignez-les avec des expressions choisies. Pas de mots crus, des périphrases. Avec cette précaution, tout passera. On a pu, disant tout, écrire sans inconvénient *Ursule*, *la Comtesse de Châlis*, *la Fille aux yeux d'or*, *Mademoiselle de Maupin*, *la Dernière Incarnation de Vautrin* et ce *Monsieur Au-*

guste, de Méry, qui est la même chose que le *Charlot s'amuse* de M. Bonnetain. Les mauvaises mœurs ou les mœurs étranges, dans ces livres, sont décrites; mais en termes choisis ces vilaines choses sont mises. Faites de même. A ce discours, les romanciers répondent que, si c'est hypocrisie de ne pas raconter ce qui est, c'est pruderie de ne pas le raconter en termes nets : que leur prose, comme le vers du satirique, peut être rude et grossière, mais honnête femme au fond : que la feuille de vigne est une aggravation de la nudité, et qu'elle est plus obscène par les imaginations qu'elle éveille, que la nature, qui ne l'est pas en soi ; que la périphrase a des perfidies que ne connaît pas le mot; enfin qu'en dernier ressort la grossièreté peut être une faute de goût, et n'est pas une faute contre la morale.

Il y a du vrai dans cette thèse, et il est vrai que les gros mots sont moins corrupteurs que les sous-entendus libertins ou le style sentimental. Un homme d'esprit du commencement de ce siècle, membre de l'Institut, s'amusa à écrire un livre érotique (un bijou d'ailleurs), intitulé : *Point de lendemain*, et en fit deux versions. L'une, à la façon des érotiques brutaux tels que Nerciat ou Rétif; l'autre, où l'on ne trouvait pas un mot qui ne se pût dire devant des jeunes filles. Il fit lire ces deux versions à une femme, lui demandant celle qu'elle préférait. La dame, ingénûment, avoua que l'ardeur amoureuse éveillée en elle par la version

chaste en ses expressions n'avait pu être calmée que par la lecture de la version ordurière.

Mais si le romancier a le droit de peindre les mœurs de nos temps, si, d'autre part, les expressions grossières, la langue des hommes entre eux, — que pour mon compte, je blâme au plus haut point — ne sont qu'une faute de goût, quel sera donc le mauvais livre ? Où commencera-t-il ? Pour le déclarer tel, quel criterium adopter ? Hé bien ! dit-on, on verra l'effet produit sur les imaginations, en particulier sur la jeunesse, et on cherchera les intentions de l'auteur. O la terrible et délicate tâche ! car si on fouille un peu avant dans ces abîmes qui sont les cœurs naïfs des jeunes êtres, on trouvera peut-être que *Paul et Virginie* a perdu plus de petites filles avec leur cousin que ne l'eût fait la lecture du plus osé des érotiques. Quant aux intentions, il n'est pas un auteur libertin qui ne sache se convertir au bon endroit, et chanter la tempérance après avoir, sous prétexte de morale, donné le spectacle des Ilotes en fête. C'est l'enfance de l'art. Aussi, si je sens très bien, pour mon compte, où le goût est blessé dans certains livres contemporains, si je devine, oserai-je dire, le secret vouloir de l'écrivain, obéissant à un tempérament sincère, accomplissant une œuvre d'art ou poursuivant une spéculation indigne, je n'oserai affirmer qu'il soit des règles sûres pour déterminer ces délicates nuances.

J'ai vivement blâmé certains écrits. Mais, entre le blâme de la critique et les condamnations de la justice, il y a un abîme. Et peut-être est-ce parce que celle-ci, n'ayant pas de doctrine d'origine politique, se sent impuissante à s'en faire une qui soit de morale pure, qu'elle hésite et met six mois pour lire et relire un livre, pour se décider à l'incriminer, frappant un peu, il faut bien le dire, au petit bonheur, car ses balances n'ont pas de poids assez subtils pour peser, sans se tromper jamais, la valeur morale d'une œuvre. Je pense, d'ailleurs, qu'il n'y a pas un bien grand mal à laisser le goût public se prononcer. Et le goût public, avec un instinct assez sûr, s'il croit que les honnêtes gens peuvent tout entendre, demande, comme la dame du siècle dernier, qu'on ne nous prenne pas pour trop honnêtes et qu'on ne nous en dise pas trop.

LE ROMAN « D'IDÉES »

Je viens de lire un livre doux et triste, charmant et pessimiste qui porte, comme un conte d'Edgar Poë, ce titre abstrait et mélancolique : *l'Irréparable.* Il a paru, ces temps-ci, non sans succès, mais j'oserai dire sans éclat... Le nom de l'auteur, M. Paul Bourget, n'est pas encore très connu du grand public, qui est aussi le gros public : le livre n'éveille aucun sentiment de curiosité. Il raconte des douleurs, mais des douleurs anonymes et n'offre pas à la vaniteuse et égoïste pitié de la foule cette joie de pouvoir dire en le lisant : « Ah ! cette pauvre madame X... ! » Mais ce livre, imprégné d'un de ces parfums singuliers qui paraissent faibles d'abord et persistent pourtant des mois sur la dentelle qui les a reçus, ira de main en main, lu et relu par tous ceux qui cherchent dans le roman non la distraction d'une heure, mais l'évocation d'une part d'eux-mêmes, qu'ils ignorent presque, et comme une lumière ou un guide pour descendre dans quelque profondeur de leur propre

cœur, où ils ont je ne sais quelle crainte ou quelle impuissance à s'aventurer seuls. Je ne fais pas de comparaisons, les trouvant presque toujours factices, quand il s'agit des choses de l'esprit. Mais l'*Irréparable* a quelque point de contact avec *Adolphe*. Le personnage de Benjamin Constant, à première vue, irrite ou ennuie, tant on le trouve impuissant à vivre, maladroit à se retourner, incapable de mettre d'accord sa volonté et ses sentiments. Puis, peu à peu, cette impuissance, cette maladresse, cette incapacité, on les retrouve en soi, pour peu qu'on ait vécu, et on pleure avec ce héros de roman qui n'est ni fort, ni courageux, ni sage, et qui est si bien nous-mêmes à de certaines heures! L'*Irréparable* est un de ces livres qui ont, dans la vie, un moment pour être lus. L'auteur, dont l'esprit présente cette rareté d'être à la fois subtil à l'excès et ému, dit quelque part qu'il y a pour les femmes une heure où leur beauté s'harmonise avec la couleur et, pour ainsi dire, avec l'âme des choses. Une de ses héroïnes est une femme du matin, une autre une femme « de fin d'après-midi. » Son livre est un livre de fin d'après-midi, où le souvenir vous berce entre le « à quoi bon » des désabusés et le « et pourtant il y a du bon » des âmes actives et viriles!

Avec M. Bourget, qu'on connaissait comme poète et comme critique, la phalange des romanciers compte un jeune maître de plus. Son œuvre, un

volume peu long, fait de deux récits et de quelques courtes études, prend rang dès aujourd'hui par un caractère particulier. Il a raconté des histoires, dit-il lui-même, « dont les grands événements furent des idées ». Par ce parti pris, M. Paul Bourget se montre original, reprenant la tradition du roman d'analyse, tradition délaissée, encore que les maîtres de l'école, par une évolution frappante, y reviennent. Aurait-on déjà touché le fond et senti le vide de la théorie de l'observation pure et simple des faits, accumulés, présentés tous sur le même plan, sans travail de critique, de coordination, d'abstraction? Aurait-on compris enfin que c'est calomnier la science que de la représenter comme une simple faiseuse de catalogues par ordre alphabétique? Le savant véritable va toujours à la loi, comme le romancier doit aller à ce que M. Paul Bourget appelle l'imagination psychologique, faculté qui permet de concevoir et de dépeindre une passion qui, née de petits faits, s'en dégage et les domine dans une belle unité morale. Une passion, c'est un diamant qui se compose d'une foule de petits cubes, dont la science dit la forme, mais que l'œil ne voit pas, et que le joaillier comme l'artiste doit nous montrer d'ensemble, jetant ses feux!

Les deux récits principaux de M. Paul Bourget sont de la plus grande simplicité. L'un nous raconte l'aventure d'une jeune fille, Mlle Hurtel, librement élevée dans un milieu facile, qui se

croit, à vingt ans, désabusée de tout, joue avec l'amour comme si elle en savait les dangers qu'elle ignore, est violée plus que séduite par un viveur correct et savant, puis, devenue véritablement amoureuse, se tue. L'autre récit, *Deuxième Amour*, nous montre une femme d'esprit sain et de cœur droit qui, méprisant son mari, quitte le toit conjugal avec un amant, s'aperçoit bientôt qu'elle n'aime plus, et qu'elle n'est plus aimée, et cependant se refuse à un second amour. La trame de ces deux récits est presque semblable. Dans les deux cas, une femme se punit de l'erreur première de son cœur, et le dénouement, tragique ou mélancolique, semble être une affirmation de cette austère pensée, qu'on ne peut aimer qu'une fois.

Cette affirmation, je ne crois pas qu'on puisse l'accepter dans sa généralité. Il y a, dans l'*Irréparable*, le personnage d'une femme, la mère de Mlle Hurtel, qui va d'amour en amour, et croit toujours que le dernier est le seul vrai, ce qui équivaut à être le premier. Je pense que c'est là l'ordinaire de la vie. Les renouveaux du cœur sont indéfinis, le plus souvent, comme les floraisons de la nature printanière. Le proverbe est vrai qui dit qu'un clou chasse l'autre, et la faculté d'oubli des femmes ne peut échapper à un observateur. Il est cependant des cœurs, qu'il faut nous donner comme exceptionnels, où le clou nouveau ne fait qu'enfoncer plus avant le clou que le vulgaire croit qu'il

évince. Ces cœurs sont faits pour l'éternelle souffrance, et si M. Bourget s'est attaché à nous en dire les douleurs, c'est qu'il a une conception bien pessimiste de la vie. Ce n'est pas par hasard qu'il a appelé son livre : *l'Irréparable.* Pour lui, l'irréparable est la loi de la vie : *irreparabile fatum.* Dans ses études de critique, cherchant à dégager la pensée ou plutôt l'instinct qui domine l'œuvre de Flaubert (débarrassée des panaches romantiques), M. Bourget nous a montré les deux héros de son maître, Emma et Frédéric, jetés par le destin dans des milieux où leur âme ne trouve pas à vivre de leur vraie vie, où leurs qualités leur tournent à mal. Ce sont des incompris, dirions-nous, si le mot ne sentait le ridicule. Allant plus loin, M. Bourget pense que l'être humain, très complexe, s'ignore lui-même, surtout dans la jeunesse, quand la vie le jette dans des milieux qui l'illusionnent sur ses propres vertus et sur ses propres désirs.

De même qu'on pourrait faire la comédie des *Fausses Vocations* de l'esprit, comédie amusante qui nous montrerait, par exemple, une âme de bourgeois commerçant sous une enveloppe de poète et un grand poète sous la livrée du plus sot des métiers, on peut écrire les drames des fausses vocations du cœur. Ces erreurs sont, pour M. Bourget, la règle ordinaire de la vie, conduite par un hasard méchant, un de ces hasards dont on dirait volontiers que ce sont des providences à rebours,

le simple hasard ne suffisant pas à expliquer le disparate constant entre les êtres et les choses qui les *entourent*. C'est contre cette fatalité que se révoltent ses héroïnes : c'est de ces méprises du sentiment qu'elles meurent. Créatures particulièrement *sensibles* que ces femmes, prises par l'auteur dans des milieux divers, mais qui, soit dans la bourgeoisie, soit dans le monde un peu excentrique, sont exceptionnelles. Car l'humanité, qu'il s'agisse de la gloire, de la fortune ou de l'amour, est un joueur : tant que le joueur a un louis dans sa poche et sa place au tapis vert, il oublie la perte de la veille et rêve au gain qu'il va faire. Quel soldat brise son épée pour une bataille perdue, quel savant laisse sa cornue pour une expérience avortée ? Et quelle femme, en recevant une première lettre d'amour, pense à la lettre de rupture ? Il y a en nous un heureux optimisme, et cet optimisme est surtout grand chez la femme. En amour, particulièrement, elle fait servir les douleurs passées aux joies du présent. Avec une superbe immoralité, elle les confond et les mêle : elle est éternellement celle dont la chanson de Venise dit qu'elle va sur la mer, rêvant :

> A quoi rêve la belle ?
> Est-ce d'un amour mourant ?
> Est-ce d'un amour naissant ?

Laissons donc de côté, avec son idéalisme trop

sublime pour ne pas conduire à un pessimisme désespéré, la théorie de l'irréparable. Sans nier les fatalités de la vie, faisons-nous les complices de la nature qui nous dit de les combattre, de les dominer, et nous fait lâches souvent pour essayer de nous faire heureux. Les vertus trop hautes, les délicatesses trop raffinées, les regrets trop profonds, qui sont l'ornement d'une âme d'élite, seraient les pertes d'une société. Mais il n'est pas défendu au romancier de les célébrer, et, de toutes les façons d'être misanthrope, la meilleure est encore celle de M. Bourget. J'ajoute que cette misanthropie n'empêche pas en lui l'observateur d'être des plus clairvoyants. Il procède visiblement de Stendhal, par le goût des analyses aiguës, comme il procède souvent, dans la forme, d'Edgar Poë. Ce sont des maîtres exquis, quoique dangereux, pouvant conduire à la subtilité excessive et à la profondeur se faisant obscure. Ce sont les écueils que devra éviter M. Bourget, et je ne crains rien pour son navire qui porte bien les couleurs françaises. Ses observations sur la corruption et l'innocence de certaines jeunes filles, l'étude qu'il fait de son personnage de viveur, conduit par la vanité, où M. Bourget rectifie le type de M. de Camors, en le débarrassant du vernis fatal et romantique dont M. Feuillet a comme englué le meilleur de ses héros, vingt observations sur le monde, l'analyse admirable des procédés de séducteurs en

usage chez les « conquérants, » tout révèle en lui un moraliste. Or, l'essence du moraliste, c'est de voir les choses sous toutes leurs faces, et de se débarrasser ainsi, à la longue, des partis pris trop absolus. Le plus chagrin de tous, la Rochefoucauld, trouve parfois sous sa plume amère des mots admirables d'espoir. Si M. Bourget, comme je le souhaite, continue ses études de romancier, je ne doute pas qu'il ne modifie ce que sa conception de la vie a de trop absolu. Quand on s'approche d'un lieu où l'on s'est battu, on voit d'abord les morts laissés en arrière : mais qu'on avance encore et on verra plus loin, dans leur apothéose triomphante, les vainqueurs qui les ont oubliés déjà !

CRUELLE ÉNIGME

Un jeune homme de vingt-deux ans, Hubert Liauran, aime une femme de vingt-cinq ans, Thérèse de Sauve, mariée. Il devient son amant. Elle le trompe avec un bellâtre; il l'apprend, il rompt avec sa maîtresse. Puis Hubert retrouve Thérèse, l'accable de reproches et tombe dans ses bras. Il n'oublie pas, il ne pardonne pas; mais il recommence.

Voilà tout le roman. Vous voyez qu'il n'est pas bien compliqué ni difficile à résumer. Un faiseur de feuilletons ne trouverait pas cinq cents lignes à tirer de cette histoire, si vulgaire d'apparence. M. P. Bourget en a fait un volume dont l'intérêt n'a pas un instant faibli à mes yeux; car cette œuvre simple est l'œuvre d'un moraliste et d'un styliste, et ces œuvres ont le privilège, écrites pour un public restreint, de n'avoir besoin, pour le passionner, de recourir à aucun des artifices un peu grossier des romanciers.

Pourquoi et d'où nous vient l'amour? dit M. Bourget. Et il ajoute ce mot qui est la conclu-

sion comme le titre de son roman : *Cruelle Énigme !* Pour lui, l'amour, comme toutes choses dans la vie, est un problème dont le dernier mot n'appartient pas à l'homme. Il regarde le monde moral comme certains physiologistes prudents regardent le monde physique. Il rencontre un cas ; il l'analyse ; il note les symptômes de la maladie ; il étudie les antécédents du malade ; il résulte de cette observation un diagnostic et, en y ajoutant d'autres observations analogues, le premier linéament d'une loi timidement proposée. Quant à la thérapeutique, elle mérite à peine un sourire du physiologiste. Aussi écrit-il pour peu de gens. Car le lecteur veut être, en général, prêché et convaincu, comme le malade veut être guéri.

Le médecin qui dirait au malade : « Mon ami, vous êtes perdu ; mais, si cela vous intéresse, je vais vous dire comment se fera la chose et vous saurez tantôt aussi bien que moi par quel mécanisme les tubercules de vos poumons s'ouvriront, entraînant des hémorragies mortelles, » ce médecin, entrevu par Molière, passerait pour un ironique cruel. Cette cruauté et cette ironie sont dans l'œuvre de M. Bourget, mais très discrètes, sans tapage, comme une conclusion de l'esprit que regrette la bonté du cœur. Il est visiblement pessimiste, et pessimiste vis-à-vis même de ce qu'il aime. L'amour de la femme éclate dans ce livre et le parfume d'un parfum un peu âcre, comme les

plus exquises odeurs le sont : l'admiration de la nature s'y montre aussi, en quelques touches rapides, qui l'associent au drame se jouant dans les cœurs. Cependant, dit M. Bourget, « il n'est jamais bon d'attendre beaucoup des hommes et de la nature ; car ils sont, eux, des animaux féroces à peine masqués de convenances et, quant à elle, son apparente harmonie est faite d'une injustice qui ne connaît pas de rémission. » C'est du Schopenhauer tout pur. Mais si le pessimisme est une façon de sentir éternelle (il est cela plus qu'une doctrine de la science nouvelle), ce pessimisme varie à l'infini dans ses conséquences morales. Il a conduit des hommes au sensualisme grossier ou à l'ascétisme, à la révolte de l'athéisme ou à l'illuminisme de la foi. En 1885, les âmes tragiques étant rares, le pessimisme, faisant le fond du tempérament d'un Parisien bien portant, dilettante et lettré, ne développe plus qu'une curiosité profonde, raffinée, inassouvie. On sent, à un mot parti en passant, que M. Bourget regrette de ne pas être catholique. Il envie autant qu'il admire, en leurs douleurs, deux saintes femmes, la mère et la grand'mère de son héros. Mais, ajoute-t-il, « elles abondaient en préjugés. C'est là l'inévitable rançon de toute vie morale très profonde. » Cette rançon, il n'a pas voulu, il n'a pas pu la payer. Il faut donc se contenter de regarder le monde moral comme le physiologiste regarde l'être humain, sans idéal mais

sans terreur, en goûtant ces voluptés de l'esprit exquises et dangereuses qui, transportées dans l'ordre physique, expliquent les étranges curiosités qui mêlent la douleur au plaisir et l'idée et le goût de la mort à l'amour, de qui vient la vie.!

Cette curiosité sceptique à coup sûr, mais sans malveillance, M. Bourget la satisfait dans son livre, par une observation minutieuse, de même qu'il la prête à tous ses personnages. Il nous fait pénétrer d'abord dans l'intérieur de Hubert Liauran, et dans cette description je retrouve l'élève de Balzac, d'un Balzac châtié de style, je dirais volontiers allant jusqu'à l'excès dans le soin de bien dire. Trois personnages, l'aïeule, la mère, un ami, tous riches, chrétiens, tenant à l'armée par les mariages ou le métier, excellents, presque sublimes par le cœur, mais naïfs. C'est là qu'a été élevé Hubert, et la captation finale de son être s'explique assez par la naïveté dont il a gardé sa part. Quand les anges perdent leur pureté plus qu'humaine, ils sautent à pieds joints par-dessus le purgatoire et tombent en plein enfer! S'il y a une morale à ce livre, c'est celle-là : que quand on apporte à l'amour trop d'idéal, on est sans force contre ses joies matérielles?

Ce sont d'abord, en effet, d'idéales amours que celles d'Hubert et de Thérèse. Six mois de rendez-vous, de baisers furtifs, avant le rendez-vous suprême, qui a lieu en Angleterre, aux bains de mer,

retardé par le respect de l'homme, retardé aussi par l'art instinctif de la femme et par la longue joie qu'elle trouve à ce respect qui irrite ses désirs. Et toute la journée ces amants vont au bord de la mer, écoutant ses plaintes et comme ayant, mélancoliques, ce pressentiment que leur bonheur va finir là où commencent les bonheurs vulgaires.

Quelle est donc la femme qui a engagé le combat de l'amour avec un innocent redoutable, car elle l'aime ? J'en demande pardon à la bonne société qui n'admet pas la *Parisienne* de M. Becque ; mais c'est presque la même femme, cette Parisienne ! Le milieu social est autre : le phénomène moral semblable. Elle a vingt-cinq ans : elle est « romanesque » et « sensuelle ». Elle a les rêveries de sentiment et les invincibles appétits de sensation. Jeune fille, elle a reçu l'éducation ordinaire des jeunes Parisiennes, à la fois sans franchise et sans prudence. Elle a été mal mariée, en ayant été mariée à peu près comme tout le monde. Déjà elle a eu deux amants, mais « elle a moins aimé ces amants (assez indignes) qu'elle n'a aimé l'amour », ce qui est le cas de presque toutes les femmes, il faut le reconnaître, dût en souffrir notre vanité d'hommes, et ce qui doit nous empêcher, ajoute M. Bourget, de juger les femmes sur leurs amants. Montaigne l'avait déjà dit, lui qui pensait que la plus vertueuse peut avoir son heure où elle est au

muletier qui passe. Cette Thérèse, le romancier ne la juge ni ne la condamne. N'avait-elle pas su voir que, chez les hommes qui l'avaient recherchée, « l'amour n'avait été qu'une forme déguisée du désir et le désir lui-même une forme enivrée de l'amour-propre ? » N'aime-t-elle pas Hubert d'un amour exalté, de ceux que le monde pardonne ? Car, si sceptique qu'il soit, une passion sincère lui cause un étonnement qui se traduit en respect et en complaisances ?

Pour Thérèse, Hubert, sans remords, car, « si nous nous repentons de nos plaisirs, il est malaisé d'avoir des remords du bonheur », désespère les siens, se montre ingrat, s'irrite des curiosités que M. Bourget donne même aux saintes femmes qu'il peint, et voilà cependant que, dans une absence de quinze jours, Thérèse trompe Hubert. Avec qui ? avec le premier venu, avec le muletier dont je parlais tantôt. Tel est le fait amer que donne l'expérience : mais M. Bourget constate et ne se fâche pas, et son pessimisme bienveillant défend même la femme traîtresse. « Nos actions, dit-il, si coupables soient-elles, ne donnent pas toujours la mesure de notre âme. » Et qui sait si la femme qui aime n'est pas, par cet amour même, mise en telle condition qu'elle est plus accessible que jamais aux tentations irrésistibles ? Dans la liaison d'Hubert et de Thérèse, celle-ci a été l'homme. Elle agit comme font les hommes, qui, loin de la femme

aimée, en cherchent le souvenir et l'illusion un peu partout. Il n'est pas une fille de Paris qui ne connaisse ces perversions sentimentales des hommes. Pourquoi la femme y échapperait-elle?

Cette « passade », comme disait gaiement le siècle dernier, Thérèse en a bientôt horreur. Elle revient à Paris. Elle retrouve Hubert, anxieuse, et le retrouve anxieux. L'aventure de Trouville s'est ébruitée. Un cousin d'Hubert, viveur de quarante-cinq ans — jaloux de la jeunesse, comme ils le sont tous — a parlé à Mme Liauran, qui croit trouver là l'occasion de sauver son fils d'une liaison criminelle et la joie aussi, la pauvre et grande mère égoïste, de le consoler! Hubert rompt. Mais sa jalousie survit à l'estime qu'il faisait de Thérèse, et, si Larochefoucauld a menti quand il a dit que la jalousie finissait avec le doute, il a eu raison de dire qu'elle ne finissait pas avec l'amour. Hélas! le fond des cœurs n'est touché que par le poignard qui les perce! Elle est admirable, la peinture de la jalousie d'Hubert, et ici encore nous retrouvons appliquée à la passion, cette curiosité qui est le fond de l'esprit de M. Bourget. Hubert veut voir, connaître, toucher l'amant passager de sa maîtresse et, pour souffrir encore, revivre là où il l'a connue. Il la rencontre, amenée au lieu de leurs rendez-vous par l'invincible espoir des femmes qui se sentent pardonnées quand elles aiment encore et qui pensent que l'oubli mystique de la confes-

sion est au pouvoir des hommes comme on leur a appris à y compter auprès de Dieu. Et le livre finit, laissant Thérèse aux bras d'Hubert, sans que l'auteur, sortant de son dilettantisme supérieur, s'inquiète de nous dire s'ils seront heureux.

L'histoire n'a pas de fin, raconte peu de chose et ne prouve rien. C'est une page ouverte du grand livre des amours, qui n'a pas de verso. En prenne chacun ce qu'il pourra ! Moi, j'y ai pris ce plaisir exquis et amer que Planche trouvait à *Adolphe :* « Il n'y a pas une page de ce roman, disait-il, qui ne donne lieu à un examen de conscience. Les souvenirs y abondent pour tous. Chacun de nous s'y reconnaît ou y reconnaît ses intimes... » Et puisque le titre de « la Confession », de B. Constant se trouve sous ma plume, je dois ajouter que *Cruelle Énigme* appartient à ce cycle littéraire très particulier dont *Adolphe* et *Fanny* sont peut-être les chefs-d'œuvre. En de tels livres on ne trouve ni intrigue, ni incidents, ni même l'étude complète d'un caractère. Des sensations et des sentiments, qui ne se transforment jamais en idées, suffisent à nous prendre, comme malgré nous, à nous forcer de rentrer en nous-mêmes, d'où la plupart des livres nous font sortir. Ces livres, comme les maîtresses coupables, on les hait, on les adore, on les abandonne et on y revient.

C'est que l'amour n'est pas seulement la cruelle énigme de la vie : il est chez nous, qui nous fémi-

nisons de plus en plus, presque toute la vie. On dirait que notre race, près de finir, éprouve cette préoccupation excessive de la femme que connaissent certains malades ou certains vieillards. Le cœur de la femme! toujours le cœur de la femme! C'est le gouffre qui nous fascine et nous attire. Nous ne nous lassons pas d'y plonger et d'y replonger, sans jamais arriver à lui arracher son secret tout entier.

Sainte-Beuve (un plongeur, lui aussi, mais qui ne cherchait pas que les perles fines), lorsque *Fanny* parut, s'amusa à comparer le roman de Feydeau au roman de B. Constant. Il aimait à savourer « les tristes délices d'*Adolphe* » et il y revient sans cesse. Mais cependant il ne cache pas que *Fanny* l'émeut davantage. Il y trouve la sensation pure, sans les analyses trop subtiles d'*Adolphe*. J'imagine qu'il louerait *Cruelle Énigme* comme tenant le milieu entre les deux livres classiques des amants malheureux, je n'entends point dire par le talent, n'aimant pas à « distribuer des prix », mais par la nature d'esprit de l'auteur. L'analyse, en effet, y règne en maîtresse, mais elle fait la part belle à l'expression pure et simple des sensations et des sentiments. M. Bourget se récuse comme juge, mais il n'est point, pour cela, le témoin impassible de la vie. Y a-t-il jamais eu, d'ailleurs, des sceptiques pour les sentiments? Et qui dira ou qui lira une histoire d'amour sans sentir en son cœur l'en-

vie et la pitié à la fois pour les désirables misères des passions? Ceux mêmes qui n'ont pas de « sentimentalisme » en mettent à leur insu dans les choses de la bile et du sang, comme dit Sainte-Beuve. Et ces choses de la bile et du sang, cachées dans *Adolphe*, étalées dans *Fanny*, ne sont pas absentes de *Cruelle Énigme*. Là, encore, M. Bourget apporte la pondération remarquable de son esprit. Il prend rang entre les purs psychologues et les purs pathologistes. Ses amants ne sont ni de subtils rêveurs, ni d'insouciants malades. Ils sont « comme tout le monde », selon le mot désespéré que M. Bourget prête à la mère de son héros. Et que ce mot terrible pèse sur le dénouement, quand on songe que l'aventure qu'il raconte ne finit ni par la mort, comme *Adolphe*, ni par la rupture, comme *Fanny*, mais par un de ces naufrages d'âme que ceux qui les subissent sentent irrémédiables, alors que, comme un joueur qui se ruine à courir après son argent, l'homme s'obstine à demander au plaisir les joies complètes que le cœur seul peut donner!

LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE

Il y a quelque temps, mon cher Bourget, M. de Banville vous adressait une de ces *lettres chimériques*, où il met, à la façon des poètes, tant de bon sens. C'était à propos de Baudelaire. Vous aviez, appliquant votre habituel procédé d'analyse à l'œuvre de ce précieux poète, estimé qu'il y avait en lui un mystique, un analyseur et un libertin. Vous parliez aussi d'un mystificateur. Banville a protesté contre ce jugement, ne voulant pas que libertinage et mystification aient été les sources impures et fades où puisait son ami. Aux raisons que vous tiriez de l'œuvre du poète, Banville opposait des raisons tirées de sa vie, ce qui permet de penser que vous aviez peut-être raison tous deux. Car est-on toujours l'homme des livres qu'on écrit ? N'y a-t-il pas, parfois, d'étranges dissonances entre la pensée fixée sur le papier et la pensée traduite par les actes de la vie ? Prenons, par exemple, un sentiment charmant et rare, la bonhomie : n'est-il pas bien nettement visible pour vous comme pour

moi que tel homme qui s'en montre, pour ainsi dire, imbu et pénétré dans son œuvre écrite, n'en eut jamais aucune dans aucun des actes de sa vie?

En revenant d'Italie, on m'a prêté votre livre : *Essais de psychologie contemporaine*, et j'ai lu, avec quel plaisir je n'ai pas besoin de le dire, vos études sur Baudelaire, Stendhal, M. Renan, M. Taine, Flaubert. Cette dernière surtout m'a séduit, peut-être parce que Flaubert était, des hommes dont vous êtes occupé, celui que j'ai le plus connu. Nous en causerons, si vous voulez bien, *senza complimenti*, comme on dit au pays d'où je viens, c'est-à-dire à la fois sans banals compliments et sans gêne. Il n'est guère utile que je loue votre talent auprès d'un public qui l'apprécie depuis longtemps déjà, et si notre causerie un peu sérieuse peut avoir quelque intérêt, elle le trouvera dans l'exposé et la libre discussion de vos opinions et de votre méthode.

Vous avez raison de dire, au début de votre étude, que Flaubert soutenait en vain cette théorie : que l'œuvre du poète et du romancier était ou devait être impersonnelle. On peut employer ou prescrire le « je » que, pour ma part, je ne trouve pas du tout haïssable. Mais on met toujours dans un livre quelque chose de soi. Non pas *tout* cependant, car il se fait chez l'écrivain de singuliers dédoublements de l'être, féconds en contrastes, dont les poètes comiques se sont emparés avec

raison. C'est même ma grande objection contre la méthode analytique de Taine qu'elle prétend retrouver tout l'homme dans l'œuvre qu'il a laissée. Pour lui, un écrivain est une sorte d'équation algébrique, dont il précise les termes connus pour en dégager le terme inconnu. C'est, à mon sens, une des plus grandes sources d'erreurs qui soient au monde que d'appliquer les formules de la mathématique aux choses vivantes. Contentons-nous de penser tous les deux que l'analyse permet de découvrir, dans l'œuvre, *presque* tout l'homme, et cherchons à dire ensemble, moi vous suivant pas à pas, de quoi se compose le talent, voisin du génie au dire de quelques-uns, de G. Flaubert.

Avant tout il fut un romantique, ceci n'est pas contestable. Il le fut par son œuvre : il eut le tort de vouloir l'être encore dans son *habitus corporis,* ce qui est inutile. Ses chapeaux, ses pantalons larges, ses grands cris, ses déclamations contre « les bourgeois, » ce que vous-même reconnaissez chez lui de « théâtral, même dans la bonhomie, » furent une faiblesse de son esprit. Il était, par là, arriéré, et, vous l'avez marqué avec raison, « provincial, » j'oserais presque dire *rapin*. Mais, ceci posé, vous avez voulu serrer les choses de près, et définir enfin ce mot de romantisme qu'on emploie, et à raison, de façons diverses, car il n'en est pas de plus complexe. Je ne goûte guère la définition de Stendhal que vous nous donnez, et qui me paraît

obscure à la fois et enfantine. « Le romantisme, dit-il, est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires, qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible... » A ce compte, toutes les littératures seraient romantiques. Il est bien plus juste et plus net de dire que les éléments du romantisme sont, d'abord, un goût marqué pour l'*exotisme*, un amour singulier des milieux disparus, qui favorisent bien plus « la science que la poésie, le dilettantisme que la passion. » Et cependant, le second caractère de l'idéal romantique, c'est de poursuivre des sensations intenses, violentes jusqu'à l'étrangeté, (besoin qu'expliquent les conditions sociales et politiques du monde de 1820). Ces sensations, les romantiques ne les trouvant pas dans le milieu qui les entourait, ils les cherchèrent avec une certaine bonne foi dans des contrefaçons vécues des milieux disparus. Ceci ne pouvait être que factice. Et déjà dans les *Jeune France*, le rude bon sens de Gautier raille ce rêve substitué à la vie ! Rêve dangereux qui « met l'homme en disproportion avec son milieu et en disproportion avec lui-même. » C'est là une source de souffrances, mais qui ne m'émeut guère, et que connut peut-être Flaubert. Car ce romantique attardé fut, on peut le croire, un des plus sincères qu'il y ait eu.

Cette sincérité *provinciale* fit que Flaubert entra dans la vie avec un idéal très haut, une sensibilité

très excitée, des besoins factices et réels à la fois, car les créations de l'imagination n'existent-elles pas pour qui les évoque? La vie ne pouvait les satisfaire et il demanda tout aux lettres, ce qui est un tort. Le mal dont il souffrait, l'empêchant de se marier, joua un rôle décisif dans la formation de son être moral. Sa sensibilité, non satisfaite dans les banales et exquises tendresses de tous les jours, lui remonta au cerveau, en même temps qu'il la dissimulait sous un cynisme grossier, affecté et pénible. Se clôturant dans le monde de l'imagination comme un moine dans le monde de la foi, il fut inassouvi, et, ainsi que M. Bourget l'a bien fait voir, son œuvre, à travers le temps, nous montre des personnages éternellement inassouvis, et conclut à une sorte de nihilisme, qui s'applique surtout aux choses de la passion. Emma Bovary, même en plein adultère, ne ressent « rien d'extraordinaire : » Frédéric, de *l'éducation sentimentale*, n'a pas la force d'aimer qui il aime. La possession mystique du voile de la déesse ne remplit pas plus le cœur de Salambô que l'évocation du monde intellectuel ne calme le rêve de saint Antoine. La science, elle-même, ne donne à Bouvart et Pécuchet que de ridicules et insuffisantes satisfactions. Il semble que, pour Flaubert, l'homme soit un être maudit, condamné, en toutes choses, à un désir éternel, un éternel malade du mal de penser !

Ce pessimisme, que je crois sincère, *uniquement*

parce que Flaubert était malade, — aurait dû le conduire ou bien au mysticisme de la foi, ou bien à un épicuréisme grossier. Son éducation scientifique (il était fils d'un chirurgien de grande valeur), son milieu honnête, sa noble nature, ne le voulurent pas. Par une heureuse contradiction, ce « nihiliste » fut un grand travailleur. Il créa. Ses personnages, analysés avec soin en leurs éléments constitutifs, sont, comme le dit ingénieusement M. Bourget, des « associations d'idées qui marchent. » L'association d'idées est un fait de psychologie qui a servi infiniment à l'école romantique. Celle-ci a l'imagination du monde extérieur à un degré très remarquable, et Flaubert la possédait à un point extrême. Mais cette imagination n'est pas la seule. Je veux bien, laissant de côté toute querelle sur l'origine des idées, que l'association des idées soit à la base de toute pensée. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe, formé par des associations d'idées, oubliées si vous voulez, par les influences physiologiques et aussi peut-être par un terme inconnu et mystérieux, un être humain subjectif, sans lequel nous nous ressemblerions trop les uns et les autres, et sans lequel je doute qu'on explique les génies divers. Cet être qui est en nous, Flaubert ne le négligeait pas. Si son don d'artiste lui faisait préférer à tout l'évocation des milieux, des détails, étudier leur influence sur ses héros, il ne niait pas que ceux-ci n'eussent une force intime de volonté

et de réaction. De là, le drame encore vivant dans ses œuvres. Ce drame, hélas ! on ne le retrouve pas chez ses disciples. Les héritiers du romantisme, qui « a trop exigé de la vie » et qui existait par un idéal, sont devenus des « fatalistes accablés » qu'une analyse *incomplète* des phénomènes de la vie conduit à ne nous montrer que des hommes dépourvus de toute volonté, sortes de cire ou de boue, sur qui les faits, au hasard, laissent leur empreinte uniforme et passagère !

Pour avoir donné à la vie un idéal trop disproportionné avec nos moyens d'action, Flaubert en était arrivé à ne plus lui donner de but. Cet état fâcheux de l'esprit, qui lui est commun avec ses héros, il le devait à la littérature, à « l'intoxication littéraire. » Et cependant, c'est aux lettres qu'il va demander, par une singulière contradiction, le remède au mal qu'elles ont fait ! Il fut artiste passionné, luttant toute sa vie avec le style, la seule chose durable, disait-il, *ære perennius*. Si je n'avais connu l'honorabilité de Flaubert, si je n'avais eu cent lettres de lui, d'une familiarité tout à fait intime, je croirais presque à une prodigieuse plaisanterie de sa part, quand il traitait les questions de style. Il se levait, la nuit, pour une virgule déplacée, souffrait le martyre pour une épithète ! Il avait, avec la langue, des combats de Jacob contre l'ange ! Presque toujours, il en sortit vainqueur, surtout dans *Salambô*, son chef-d'œuvre à mes yeux.

Ne nous arrêtons donc pas à ses théories trop absolues. Il poussait à outrance les conséquences du précepte de Boileau que

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

Les mots avaient pour lui une valeur mystérieuse, dominant presque la pensée. Ceci est outré. J'imagine, par exemple, que Spinosa, qui écrivait un piètre latin, avait des pensées dont le mot n'était que le revêtement tardif et grossier. Sur cette question de style, M. Bourget ne se prononce pas. Il en dit assez, cependant, quand il parle de « la noble manie » qui tyrannisait Flaubert.

Je n'ai voulu, mon cher confrère, qu'exposer aux lecteurs de *Gil Blas*, curieux des choses littéraires, votre opinion sur Flaubert. Ai-je réussi ? N'ai-je pas été, en ces choses délicates, trahi par les mots, ces serviteurs qui aiment à nous jouer de méchants tours ? Laissez-moi vous dire comme ils sont traîtres. Parfois, en vous lisant, j'ai hésité devant quelques nouveautés de style dont vous n'avez pas besoin, car c'est la seule banalité de la pensée qui doit chercher à se cacher sous l'imprévu des expressions. J'espère que vous appliquerez à d'autres encore cette méthode d'analyse qui est la marque de votre critique, méthode moins complète peut-être chez Sainte-Beuve, mais moins apparente aussi. Elle est certainement la plus sûre que nous possédions aujourd'hui. Encore vous penserez

comme moi qu'elle ne donne que des résultats incomplets et qu'on ne doit s'y fier qu'avec mesure. Car, chez Flaubert même, que de contradictions qu'elle n'explique pas! que de choses j'ai vues, en soulevant le voile de l'intimité, dont il n'y a pas de trace dans l'œuvre! Ce romantique excessif avait ses heures où il était bourgeois jusqu'aux moelles, avec les mérites de la bourgeoisie, un amour admirable des siens, un sens exquis de la solidarité familiale. Ce désintéressé de la politique était patriote, et, à son heure, politicien quand il le fallait, pour la patrie. Cette bouche, faite aux gros mots, avait des douceurs féminines pour les femmes, comme ce grand corps avait des souplesses d'enfant. Ah! mon cher confrère, ces hommes-là sont comme des souterrains, où l'on trouve les mares noires, les fumées de brouillards, les pierres précieuses, les facettes des stalactites, et l'analyse, comme la lampe du mineur, ne les éclaire jamais tout entiers!

A PROPOS DE « SAPHO »

Je ne veux pas, à proprement parler, écrire un article sur le dernier roman de M. A. Daudet, *Sapho.* Il n'y a plus ni à analyser le livre, ni à en conseiller la lecture. Mais je veux noter ici quelques impressions que cette lecture m'a causées, dire quelques idées qui m'ont été suggérées par la comparaison de l'œuvre avec des œuvres fort analogues, du moins comme sujet. Peut-être, aussi, arriverons-nous à voir où nous en sommes exactement dans l'art du roman, qui est incontestablement le grand art de notre époque ? Mon ambition, sans doute excessive, serait de dépêtrer la critique et les romanciers eux-mêmes, de deux ou trois grands mots, qu'on donne pour étiquette à des écoles, pour passe-port à des niaiseries littéraires, et qui ne sont pas bons. Dangereux même, ces grands mots en *isme*, idéalisme, naturalisme et même *sincérisme*, puisque, je crois, on a imaginé cette belle rime à barbarisme ! Car un écrivain perd toujours à laisser mettre sur son œuvre une

de ces étiquettes. Bon gré, mal gré, sa liberté d'esprit en est altérée, et le tour original et personnel de son style en est compromis. Il arrive même cette singularité fâcheuse que tel écrivain qui a des qualités de disciple arrive à imposer quelque chose de ses partis pris à tel autre qui a des qualités de maître. A certains moments, pour ne citer que des morts lointains, le grand Gautier, ce styliste supérieur à toute école, a obéi à Petrus Borel. C'est pour la littérature qu'a été dit le mot, d'un comique si profond et si triste : « J'étais leur chef, il fallait bien les suivre ! »

M. Daudet, pour écrire *Sapho*, a pris un sujet des plus simples : il a raconté l'histoire d'une liaison illégitime. Sujet ancien, banal, cent fois traité, surtout depuis 1789. La Révolution française, en effet, a profondément changé les mœurs de la nation. Le faux ménage, l'adultère, la filiation illégitime, le mariage, tout a été modifié chez nous, renouvelé, restauré à nouveau par la législation du code civil. Les aventures de la bourgeoisie, qui n'existaient pas pour le dix-huitième siècle, sont les seules qui nous intéressent. Nos aïeux ne connaissaient d'autres femmes, dans les lettres, que la grande dame et la fille, la présidente de Tourvel et la Manon. L'autorité paternelle intervenait d'une façon tout autre que de nos jours. Bref, c'est depuis un siècle que le roman s'est donné la tâche d'étudier les amours libres de la bourgeoisie avec une

classe de femmes qui, en dehors de la légalité, ne sont pas, cependant, sans avoir un rôle social, et vis-à-vis de qui il n'y a plus à employer les procédés expéditifs du père de Mirabeau.

Le faux ménage existe partout aujourd'hui. Il existe chez le bourgeois, chez l'artiste, chez l'ouvrier, chez l'employé, chez tous ceux qui ne sont pas assez riches pour pouvoir aisément garder les convenances, qui coûtent cher à sauver. L'histoire de ces liaisons est toujours amère. Le hasard les forme. L'habitude, la bonté, la confusion des intérêts, la reconnaissance, la lâcheté, la captation des sens, toutes sortes de choses, bonnes ou mauvaises, des délicatesses et des abjections, les maintiennent. Mais dans tout faux ménage, il y a un drame, comme il y a un ver caché dans chaque pêche du panier à quinze sous de Dumas. La jalousie rétrospective, les complaisances équivoques, le manque d'égalité intellectuelle ou morale, la lutte avec la famille, par-dessus tout la lassitude de l'amour, que ne supplée pas la dignité de la maison régulière, sont les éléments ordinaires de ce drame. Il n'en est pas de plus poignant.

Derrière tous les récits qu'on nous en fait, se dresse un problème terrible ! M. Daudet a dédié *Sapho* à ses fils, quand ils auront vingt ans. Il veut les garder et les défendre contre le supplice et le péril du faux ménage. Il a raison. Mais, sauf le cas rare du jeune homme qui, au début de sa vie, est

assez riche ou assez courageux pour se marier (chose peu aisée, car on ne donne pas volontiers une fille à un gars de vingt ans, sans *position*), comment vivront-ils, ces fils, de vingt à trente ou trente-cinq ans ? La morale sociale, ici, se trouve en présence de la morale naturelle, et la bataille est douloureuse ! Distingués d'esprit, délicats de cœur et de corps, ils auront l'horreur des filles et ne sauront manger sans dégoût à la gamelle de l'amour. Y aura-t-il encore pour eux une dernière grisette, une Mimi Pinson, qui suit l'étudiant, fidèle et désintéressée, jusqu'au jour prévu où le docteur, l'avocat, le notaire, se mariant, liquide le passé par l'octroi d'un petit magasin ? Les femmes de théâtre, indépendantes, souvent déclassées par leur métier, sont des maîtresses désirables, malgré les bassesses professionnelles de la coulisse. Mais, quelque bonne volonté qu'elles y mettent, il n'y en a pas pour tout le monde ! Savez-vous ce qui reste à nos fils pour les préserver du faux ménage ? Savez-vous ce que les mères les plus pures, sans rougir, dans leur superbe égoïsme, rêvent pour eux ? L'adultère, l'amour d'une femme mariée, plus âgée que l'amant, qui saura le quitter à temps, le mariera peut-être, c'est-à-dire une irrégularité, compliquée de dangers, de trahisons, d'une hypocrisie constante, d'une façon de vol, parfumée d'alphonsisme, qui fait un crime de la paternité, à l'heure où la Nature fait la paternité si puissante ! Ah ! ce n'est pas gai !

Aussi l'histoire du faux ménage doit-elle, pour être juste, nous inspirer des sentiments complexes. Nous blâmons et nous excusons ; et nous avons surtout une pitié souveraine pour ces êtres mal assortis, victimes l'un de l'autre et qui ne rompent pas, cependant, l'association sans une douleur qui nous émeut. Cette impression est commune à tous les romans où les liaisons illégitimes sont étudiées. Mais comment cette étude est-elle faite ? On pourrait peut-être, en voyant le même sujet traité, soit en même temps, soit à trois quarts de siècle de distance, par des hommes de mérite inégal, mais tous habiles, se faire une idée de ce que sont les différentes manières dont le roman peut être conçu et de ce que les romanciers doivent de bon ou de mauvais, a leur nature et aux partis pris d'école ?

Le premier roman de l'amour illégitime qui date dans la littérature renouvelée, c'est *Adolphe*. Ce roman, c'est une autobiographie, et Benjamin Constant y a raconté sa propre histoire. La peinture qu'il a faite de lui-même est admirable. Il n'aime pas. Tout au moins il ne croit pas aimer. Cependant il ne peut rompre la chaîne, et sans la mort de l'héroïne, bizarrement nommée Ellenore, le roman risquerait de prendre toute une existence. Quant à cette héroïne, je doute qu'elle soit, comme on le croit en général, Mme de Staël. En tout cas, le portrait n'est pas ressemblant. Ellenore est fidèle et elle meurt de chagrin. Ceci ressemble peu

à la femme, tout à fait dans la tradition de la noblesse du dernier siècle, qui, de M. de Narbonne à Benjamin Constant, eut dix amants, par convenance, caprice, besoin des sens, occasion ou politique. Pour le roman du faux ménage, il faut que l'homme ait comme partenaire une femme qui peut avoir été une femme galante, mais qui ne veut plus l'être. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le livre est d'une analyse profonde et fine. Mais, comme dans *La princesse de Clèves* ou les *Liaisons dangereuses*, le drame est tout entier abstrait, et l'intérêt n'est que dans des sentiments et des sensations intimes. On connaît à fond le cœur des personnages : on ne sait pas, pour ainsi dire, leur figure. On nous donne le résultat des petits faits de la vie, déterminant des sentiments : pas un de ces faits n'est rapporté. La nature, les circonstances, les milieux, les hasards, semblent ne pas exister pour eux. Les personnages accessoires ne figurent que pour l'utilité de l'action restreinte, réduite à son expression la plus simple. On ne les voit pas. Pas plus que les héros du drame, ils n'ont de corps.

Ce n'est pas assez. Quelle que soit mon admiration pour *Adolphe*, l'œuvre est incomplète. Cet *idéalisme*, s'il faut recourir à ce méchant mot, ce n'est pas toute la vie. Comment Adolphe aima-t-il Ellenore ? Quelle part joue, dans sa captation, le charme intellectuel ou sensuel de la femme, et quel rôle aussi jouent, dans son désenchantement, les

circonstances extérieures? On ne nous en dit rien. La plume à la main, Benjamin Constant, ce grand passionné, oublie le mot de Salluste si profond en sa naïveté, que « nous sommes une âme et un corps. »

La gloire de l'école contemporaine du roman, — hé! je dirai du naturalisme, si vous voulez! — c'est d'avoir vu que l'homme était corps et âme, que la physiologie était à l'autre bout de la psychique, que l'être abstrait était produit, en grande partie, par l'être social, que le milieu et l'heure, et le hasard et les indifférents faisaient des drames, tout comme l'action d'une âme sur elle-même et le duel de deux sentiments abstraits. Mais le danger du naturalisme, c'est d'aller à l'excès d'une réaction légitime, de trop négliger le travail que l'esprit fait sur lui-même avant de rendre définitive la sensation perçue et de la convertir en sentiment, en idée, en volonté. Si je hais les divisions d'école, c'est justement parce qu'elles déconseillent au romancier de puiser également aux deux sources de la vérité, l'âme et le corps, la liberté humaine et le fatalisme des milieux. Et si j'admire fort la *Sapho* de M. Daudet, c'est parce que, en dépit de quelques concessions faites à la manière de l'École, surtout dans le style, il me paraît avoir fixé le point juste d'où l'observation, qui est tout le roman, voit la vie sous son double aspect.

Le Jean Gaussin de *Sapho* m'intéresse plus qu'A-

dolphe, parce que je vois tous les ressorts qui le font agir. Ils ont, l'un et l'autre, un caractère semblable. Le drame est analogue. C'est la lutte de la faiblesse de l'homme contre un amour qu'il ne partage plus, du moins sans souffrances. Mais, avec Daudet, je vois se faire la cristallisation primitive, et je sens tomber les gouttes d'eau qui amènent la déliquescence finale, jamais définitive cependant. A la délicatesse du sentiment se joint la captation terrible des sens, élément indispensable du drame. On me montre toutes les blessures faites à ce cœur naïf d'homme par la main mise sur sa liberté, par l'indignité des compromis et dans le passé et dans le présent, par la violation abominable des sentiments les plus purs, gardés à la famille, comme un trésor : on me montre aussi la bonté native de la femme, excuse de toutes les minutes, et les dévouements subis, et les caresses qui ferment les plaies. La complicité des choses m'apparaît; la nature, les voisinages, l'intérieur, les hasards, tout joue son rôle. Et comme ces détails, souvent exquis, sont pris partout, dans la vie de tous, tandis qu'*Adolphe* reste une étude abstraite d'une passion, qui me semble étrangère, *Sapho* m'apparaît comme la peinture d'une vie qui, à une heure au moins, a été la mienne.

Mais cette vérité du Naturalisme, qui complète la vérité du roman idéaliste, comme une démonstration d'anatomie confirme une théorie sur la vie,

il faut qu'elle reste choisie, pour que l'art ne s'abaisse pas. En même temps que *Sapho*, je relisais une petite plaquette de M. P. Alexis qui s'appelle brutalement : *un collage*. Même sujet. Je dirais presque mêmes personnages : deux employés et deux filles d'aventure. Seulement, — et ce seulement, c'est tout ! — les personnages de M. Daudet réagissent (vainqueurs ou vaincus), contre le milieu, le hasard, la circonstance : ceux de M. Alexis ne réagissent pas. Ici, il y a drame : là, procès-verbal. Notez que je ne conteste pas la vérité du procès-verbal. Mais il ne m'intéresse pas, parce que, en art, il n'y a d'intérêt, dans la plastique, qu'avec des formes choisies, et, dans le roman, qu'avec des âmes également choisies. Ces âmes peuvent être abominables : il y a chez M. Daudet, qui sait tout dire, des physionomies de filles qui sont aussi terribles que les filles que nous montre M. Alexis, qui dit tout. Le roman de *Sapho* a toutes les hardiesses dont *un collage*, avec ses crudités, ne nous donne que l'illusion. Mais, dans *Sapho*, les passions vivent : dans *un collage*, on ne les sent plus : ici, c'est la bataille de l'existence, avec ses épisodes variés : là, c'est la photographie du champ de bataille. Que nous font ces morts, dont nous ne savons seulement pas s'ils ont lutté, s'ils sont tombés en brutes lâches ou en héros ? Idéalistes, naturalistes, brûlez vos drapeaux, jetez au feu les étiquettes ! Il n'y a qu'un roman au monde, celui où l'homme vit,

corps et âme, et le romancier est seul grand et complet qui sait dire la lutte incessante de ces deux choses éternellement réelles, l'idéal et la fatalité.

V

MORALE ET PHILOSOPHIE

La Paix. — Là-bas. — Fêtes nationales. — La semaine sainte. — Les Grèves. — Pitié.

LA PAIX

Il y a un an, jour pour jour, Henri Rivière était tué au Tonkin, couvrant la retraite de nos soldats surpris et décimés, essayant de sauver nos pièces embourbées. Un an après, comme pour célébrer l'anniversaire de la mort du brave marin, un autre brave marin nous apporte la paix imposée à l'ennemi. Il y a je ne sais quelle touchante justice dans le hasard qui fait qu'un officier de marine soit le triomphateur de cette guerre dont un officier de marine fut la première victime. C'est ce que n'ont pas vu certains journaux que je plains du plus profond de mon cœur, et qui, aveuglés par l'esprit de parti, quand la paix a été faite, ont pensé à

M. Ferry, avant de penser à la France ! Ils ont trouvé « incorrecte » cette façon de conclure un traité. Les choses, à eur gré, ont manqué de solennité, et il y a mal donne pour cette gloire qui n'est pas tombée sur le tapis vert des diplomates officiels !

M. Ernest Fournier, qui a signé la paix, n'est pas sans avoir quelques points de ressemblance avec Rivière, qui commença la guerre. L'un et l'autre sont de ces officiers de marine qui ne sont pas seulement marins. Chez Rivière, il y avait un lettré ; il y a un savant en M. Fournier. A vingt-sept ans, il découvrait une nouvelle loi sur la déviation du compas, résolvant un problème regardé longtemps comme insoluble. On le nomma alors officier de la Légion d'honneur : et, dans la marine, où ses homonymes ne sont pas rares, on lui donna le sobriquet de « Fournier-Compas. » Depuis, il a publié des *Mémoires* estimés sur le chronomètre et, tout récemment, sur les cyclones. Il est de ceux dont les armes parlantes sont la plume et l'épée. Plume de savant et de diplomate, épée sanglante de soldat. Au Bourget, dans cette heure d'espoir que nous entrevîmes, dans cette journée qui est peut-être un remords pour quelques-uns, où nous eûmes l'offensive et presque la victoire, Fournier fut cité à l'ordre du jour de l'armée. Quand, après avoir été aide de camp du ministre de la marine, il demanda à repartir pour l'Extrême-Orient, il avait fait déjà deux fois le lointain voyage, en Corée d'abord,

comme enseigne, puis, en 1878, dans les mers de la Chine, commandant une canonnière. Il y reviendra, cette fois, pour trouver au retour les épaulettes de capitaine de vaisseau. Personne ne jalousera ce jeune officier supérieur de quarante-deux ans. C'est une idée qui fait son chemin qu'il faut, dans nos armées, tout en respectant les droits de l'ancienneté, faire une large part au mérite. La fortune aime la jeunesse. Nos grandes victoires ont été gagnées par de jeunes généraux. Les marins, d'ailleurs, vieillissent bien assez vite en campagne, dans cette rude vie où l'intelligence est chaque jour éveillée par quelque imprévu. De l'officier au matelot, ils apprennent à ne s'étonner de rien, et, comme dit leur langue pittoresque, se font des « débrouillards » finis. On peut leur confier toujours et partout l'honneur de la France et le soin dé ses intérêts. Je ne sais pas de mains plus loyales et plus déliées que les mains de marins. Le matelot est fort et adroit comme l'officier est intrépide et raffiné. Dans la paix d'aujourd'hui, il faut faire la part à tous nos soldats. Ce n'est pas moi qui oublierai le petit fantassin, perdu là-bas, en qui revit tout à coup l'âme endormie de la race gauloise, éprise d'aventures. Mais tout le monde sera d'accord pour approuver qu'un officier de notre marine, qui a connu les jours tristes des combats sans gloire et sans espoir, ait la première place dans les jours de succès si longtemps attendus.

Je me réjouis de la Paix, et je m'en réjouis hautement, ayant d'autant plus le droit de le faire que la guerre ne m'a jamais fait pousser des gémissements effarés. Elle a été bonne, cette guerre, un moment incertaine, non par ses résultats seulement, mais en elle-même. Ses résultats sont aux mains de ceux qui nous gouvernent. Il leur appartient de savoir tirer parti de la conquête, de profiter des longues expériences algériennes, de donner à notre commerce un élan que ne gênera pas l'inepte bureaucratie, de réveiller l'esprit d'aventure, père des colonies. Déjà, ils peuvent, plus libres et plus forts, parler le langage qui nous convient à nos amis d'Angleterre, qui raillèrent nos entreprises et sourirent à nos échecs, ne voyant pas dans leur œil, comme dit l'Évangile qui leur est cher, la poutre égyptienne ! Mais c'est là de la politique, inconnue encore. Ce qui est acquis, c'est le bien moral que nous ont fait cette guerre et cette paix, également bénies !

Vingt mille hommes, peut-être, ont passé par le Tonkin, et ces vingt mille hommes ont vu le drapeau dans la fumée des assauts et sur les murs des villes prises. Ils ont appris là, dans cette grande mêlée démocratique de la guerre qui donne un même cœur à l'officier et au soldat, que l'idée de la patrie n'était pas une déclamation de rhéteur, mais une réalité vivante. Au départ, peut-être, on regrettait la patrie restreinte, le champ de France,

dont la terre colle aux pieds de nos paysans, ou la petite ville tranquille, ou bien encore le bruyant Paris, plein d'aventures, lui aussi. Aller se mettre jusqu'au genou dans la boue des rizières, tirer des coups de fusils à des gens qui, après tout, ont bien le droit d'être chez eux à leur guise, en recevoir, braver la maladie, l'ennui effroyable des grands soleils, l'affre des nuits pleines de terreurs, tout cela ressuscitera-t-il nos morts, et remettra-t-il sur ses épaules la tête de Rivière, promenée au bout d'une pique, de forteresse en forteresse ? Ainsi disait-on, pendant la traversée, à bord du navire entouré de l'inéluctable fatalité de la mer. Mais on est arrivé, on s'est mis à l'œuvre. On a senti l'étreinte des « camarades » qu'on venait secourir. On a entendu la voix des morts qu'on venait venger ! Dans toutes ces âmes indécises de paysans et de pêcheurs, devenus soldats et matelots, il s'est fait comme une illumination soudaine, et le mot sublime d'Augustin : *Credo quia absurdum*, est venu aux lèvres de tous ces ignorants. D'un coup, dépassant la logique des petits raisonnements, ils ont atteint à la sagesse des grands philosophes et des poètes. Ceux-ci, en effet, ont le sens profond ou l'instinct inspiré de la grandeur des choses que le vulgaire trouve d'abord inutiles. Ils savent qu'il est bon qu'une nation, qui ne veut pas désespérer de l'avenir, ait des enfants qui meurent pour elle. Il suffit de quelques gouttes de ce sang précieux pour

empêcher la prescription de l'idéal. Ainsi, d'une source étroite, sortent les grands fleuves, et maudite et impuissante serait la main qui voudrait arrêter le jaillissement de leurs premières eaux! De toute cette aventure que la paix termine aujourd'hui, je ne retiens que ceci : On a fait la guerre; on a montré, là-bas, la mort possible, atroce; et c'est par milliers que soldats et officiers, bouclant leur sac, ont demandé à partir. Que les morts me pardonnent! Les larmes même des mères ne peuvent prévaloir contre cette joie et cet orgueil de la patrie!

Bientôt, je pense, la prudence permettra de ramener du Tonkin une partie de nos effectifs. Je voudrais qu'on fît fête à ces braves, et que lorsqu'ils débarqueront aux quais ensoleillés de Toulon, la France fût là pour les recevoir. Nos ministres sont voyageurs. Ils s'en vont volontiers, ici ou là, inaugurer un chemin de fer, prononcer un discours, dire leurs projets, servir parfois une candidature, satisfaire un intérêt, gagner un applaudissement, conquérir un siège, des misères! Qu'ils aillent donc, une fois, à l'arrivée de nos soldats déguenillés, inconnus, anonymes, présenter, chapeau bas, l'hommage de la France au drapeau! Je sais bien qu'on dira que la politique les inspire et on voudra mettre la politique de la partie. Il y a des gens qui ne voudraient pas que la France fût victorieuse de peur qu'on ne dise, dans les réclames électorales :

« Ferry le victorieux ! » Ah ! s'ils pouvaient savoir combien nous pensons peu à ces choses ! Le grand exemple de Barbès doit être présent à tous les esprits. Quand, en 1854, Napoléon déclara la guerre à la Russie, on sait qu'il jouait son va-tout. Vainqueur, il consolidait l'empire pour un temps dont on ne pouvait prévoir la fin : vaincu, il trouvait, seize ans plus tôt, son Quatre-Septembre. Il se rencontra alors des républicains qui, pleins de rancunes légitimes contre l'armée du Deux-Décembre, pensèrent sans horreur que la délivrance à l'intérieur pourrait venir d'une défaite au dehors. Mais l'âme vaillante de Barbès n'hésita pas. « La France d'abord, » dit-il. Et, hautement, il fit des vœux pour le succès de nos armes. Ainsi pensait le légitimiste mis en scène par Augier, qui, dans la bataille, disait ne point voir si le drapeau portait l'aigle ou le coq, ou était semé de fleurs de lys d'or. Pourquoi n'imiterait-on pas ces nobles oublis des rancunes infécondes ? Et si vous pensez que la France doit un jour être au roi, qui vous arrête d'applaudir l'armée de la République, qui l'a faite plus grande et plus honorée ?

Ce n'est pas à Paris que je voudrais voir la fête de l'armée. Paris n'a qu'un arc de triomphe, et, tout autour, au pas de charge de leurs petits tambours noirs écartelés d'un oiseau de proie, défilèrent les Allemands. Notre victoire du Tonkin n'est pas une assez grande victoire pour prendre, d'un air

de fête, le chemin maudit que l'étranger a parcouru. La route doit rester libre, comme le souvenir vivace, pour un jour mystérieux et pour des vengeurs inconnus. Mais, à Toulon, la marine et l'armée auraient bien leur journée de fête ! La ville est admirable et joyeuse en sa petitesse, serrée dans son corset de murailles, que dépassent les platanes de ses cours. La Provence tout entière viendrait là, expansive, les mains pleines de fleurs. Je ne jurerais pas qu'on ne boirait un peu plus de bon vin de France que ne le voudrait une sage raison. Mais ne faut-il rien passer aux braves gens qui ont eu, six mois durant, de l'eau jusqu'aux chevilles ? Qu'importe, d'ailleurs, quelques pots ou quelques vitres cassés ? Mes amis de Toulon y sont faits : ils connaissent les grandes *bordées* de nos matelots et ne s'en scandalisent ni ne s'en effrayent. Ce qu'il faudrait, c'est, d'une façon quelconque, ouvrir la porte à la sympathie nécessaire et grandissante du peuple pour l'armée. Le soldat a besoin de savoir combien il est aimé ; et on ne touche pas au soldat sans lui prendre quelque chose de cet héroïsme simple qui est en lui, qui s'appelle le devoir en haut, la consigne en bas, et qui est toujours le sacrifice. Pour moi, je me réjouis d'avance à l'idée de ce retour. Les lettrés nous disent de belles choses sur le Tonkin. Quelques-uns y sont allés et nous parlent en savants, en politiques, en économistes. Ils décrivent le pays, supputent ses ressources, et

font un peu la nique aux Anglais, ce qui fait toujours plaisir. D'autres, là-bas, ont emporté des préoccupations littéraires, des partis pris pessimistes d'école, et nous disent les longs ennuis de Charlot qui ne s'amuse pas. Moi, ce que j'attends, c'est sous quelque treille dorée du fort Lamalgue, en vidant bouteille, le récit d'un piou-piou revenu sergent, rôti au soleil, qui me dira comment il prit Bac-Ninh, sans y rien comprendre, sinon que « ça chauffait dur, » que les Annamites sont des êtres absurdes qui ne savent pas encore le français, qu'ils ont des rivières et n'ont pas su seulement inventer la matelote et que les Tonkinoises ne valent pas « la payse, » laissée au village, à qui on rapporte, pour la faire belle, le dimanche, la queue d'un mandarin et des pantoufles de Chinoises où ses pieds n'entreront jamais !

LA-BAS...

Là-bas, c'est au Tonkin, par delà les mers, à quelque mille lieues du boulevard, dans un pays étrange et superbe, où les bambous poussent, comme ici les brins d'herbe, et où l'on fait partie d'y aller lever un tigre ou un rhinocéros comme on s'invite, chez nous, à aller tirer un lapin dans une garenne. D'autres cieux, d'autres Dieux, d'autres mœurs : une race à demi sauvage, peut-être civilisée jadis à l'excès, un mélange bizarre de corruption et de sagesse, des hommes coulés en bronze, des femmes jaunes et vertes, comme celles dont parle don César de Bazan. Ce pays singulier, mystérieux et tragique, aujourd'hui, c'est la France, puisque vingt mille de nos fils s'y battent pour notre drapeau.

Qu'avons-nous été faire là-bas ? Y avons-nous des devoirs et des intérêts ? ou bien sommes-nous tombés dans quelque piège, nous sommes-nous laissé entraîner sans bien savoir ce que nous faisions ? Faut-il être pleins d'espérance à la pensée

d'une colonie nouvelle, qui remplacera pour nous les Indes perdues, ou faut-il regretter que notre expédition nous laisse quasi-impuissants pour d'autres besognes, en Égypte, par exemple? Graves questions, que je ne veux pas traiter. On se bat. Ne parlons pas sous les armes. Que, pour une fois, la toge des avocats et des politiciens le cède à l'épée du soldat. Ça nous changera.

Ce que je veux faire, d'ailleurs, ce n'est pas parler politique. Ce que j'aurais à dire à propos du Tonkin et de Rivière oublié, entre des crises ministérielles et des tripotages parlementaires, serait trop long et trop amer! Mieux vaut noter simplement une impression de littérature et d'art qui m'arrive, toute chaude encore de l'action, avec le rapport de l'amiral Courbet sur la prise de Son-Tay. Ce rapport admirable nous est venu, espérance et avertissement à la fois, le jour même où l'on se mettait en marche sur Bac-Ninh. Quelques journaux ont trouvé qu'il arrivait bien tard. Mauvais « reportage, » a-t-on dit. Je suis moins exigeant pour les soldats, ces grands poètes qui écrivent avec l'épée, et ont la main paresseuse à la plume! Ce rapport, au contraire, vient tout à fait à son heure. Il nous dit ce que nos soldats feront demain en nous racontant ce qu'ils ont fait hier.

Je ne sais pas si l'amiral Courbet se pique de littérature? Cela arrive parfois aux marins, grands rêveurs pendant les longues heures de solitude.

Mais, pour cette fois-ci, je pense qu'il a écrit un chef-d'œuvre en n'y songeant guère, racontant simplement une chose grande. C'est à nous de découvrir, dans les quelques pages de son récit, les beautés qu'il y a mises sans artifice de lettré. Le drame est composé selon les règles. Tout d'abord, on nous fait connaître les acteurs. Le rapport énumère les forces engagées, nous dit les corps de troupes et leurs commandants. C'est le dénombrement des poètes épiques, la liste des bataillons rangés devant Troie ou devant Thèbes. Longues énumérations, qu'on trouve fastidieuses dans les histoires du passé, mais qui disent aux contemporains où combattirent et parfois moururent leurs fils.

Puis l'action s'engage; on marche. On arrive devant les défenses de Son-Tay. Ici, le narrateur s'arrête et, pour ainsi dire, plante devant nous le décor. Quel superbe et sombre paysage! On dirait que non seulement les hommes nous résistent, mais que le pays aussi se défend contre nous. Le Scamandre irrité roulait ses eaux sur Achille, raconte Homère. Ici, nous dirait-il, les naïades effrayées et furieuses, renversant leurs urnes, se sont enfuies derrière les collines. Les bras de rivière, les canaux sont presque à sec. Notre flottille ne peut atteindre à ses positions de combat. Les piétons s'avancent seuls dans la plaine, immense, basse, marécageuse. Au loin, on découvre

enfin la citadelle et ses approches, la ville forte, l'Inviolée, comme fut, hélas! notre Metz-la-Pucelle, — s'étendant sur un grand front, avec des retours traîtres, des angles savants d'où part le feu, des fossés qu'on doit deviner, couronnée de créneaux, entourée de frises de bambous, défendue encore par un mur de bambous vivants. Il suffit d'avoir été un peu dans le sud africain pour savoir ce que sont ces défenses végétales, ces haies serrées et souples, que le boulet traverse et ne renverse pas. Un mur de pierres dures est un moindre obstacle. Sournoise, la forteresse, avec ses dehors barbares, ses ornements de pagode, a des réduits habilement distribués par un élève de Vauban. Aux murs, s'enlevant sur un de ces ciels sanglants que nous ne connaissons pas en Occident, sont les grands pavillons de l'ennemi, noirs, drapeaux de la guerre sans merci.

Cinq jours on a marché par des chemins mal indiqués, détrempés, en pliant sous la charge, en poussant les pièces, en avançant vers l'inconnu. La nuit, on a couché sur la terre, on s'est endormi au bruit mystérieux et menaçant de la forêt voisine, à la musique discordante des fauves et des oiseaux rauques que nous n'entendons jamais par nos calmes veillées de France. Enfin, le jour est venu où l'on va « donner », comme disent les soldats. Donner sa vie, peut-être? Le feu est ouvert. On enlève bientôt une première position, un village

que l'ennemi incendie. On s'y établit, on y couche, on s'y défend toute la nuit. C'est la première journée. Le lendemain, on avance encore, on avance toujours; on est à cent mètres du fossé. « Le soleil baisse, dit le rapport: le moment est venu de donner l'assaut. L'artillerie cesse son feu. Je commande : En avant ! Les clairons sonnent la charge, nos vaillants soldats se précipitent au cri de « vive la France !... » Les troupes désignées pour rester en réserve trépignent d'impatience : le colonel Bichot est obligé de se multiplier pour les empêcher de suivre leurs camarades. Le talus extérieur du rempart est couronné. Après des efforts inouïs, la haie de bambous cède. Le soldat Minnaert, de la légion étrangère, le quartier-maître Lecuirizec, des fusiliers marins, et le caporal Mouriaux, de l'infanterie de marine, entrés les premiers dans l'intérieur de la place, sont suivis par des masses nombreuses...

Bientôt un drapeau tricolore, formé de trois lambeaux de pavillons ennemis noués ensemble, flotte sur la tour de Son-Tay. Jamais trophée ne fit battre plus vivement le cœur d'un Français... Le drame est achevé, terrible et pittoresque. Savez-vous beaucoup de choses, chez les habiles, qui vaille l'invention de ce drapeau triomphal improvisé avec les bannières vaincues? Le hasard même semble s'être mis de la partie. Ces trois soldats qui entrent les premiers dans la forteresse,

c'est un soldat d'Afrique, un marin et un lignard. Trois uniformes, trois types divers de notre armée. Le soldat de la légion étrangère, c'est le soldat d'aventure, et qui sait? peut-être un déclassé, bon à peu sur le boulevard ou dans le faubourg, héroïque là-bas, où auraient dû aller le rejoindre les gentilshommes qui ne payent pas leurs différences et qui trichent au jeu ; car la guerre, c'est la grande réhabilitation, et les blessures qu'on y reçoit, en déchirant le corps, réparent l'honneur. Le marin, c'est quelque Breton de la côte, de race ferme et disciplinée, qui s'est peut-être signé au pied du talus, et dont je défie bien qu'on rie, ô monsieur Joffrin, philanthrope humanitaire ! Et le petit soldat, le petit caporal, qu'un mauvais numéro amené, malgré la corde de pendu qu'on a dans sa poche, a fait envoyer là-bas, dans ce pays du diable, c'est quelque fils de paysan de notre vieille Gaule, un peu lent, sceptique, s'imaginant n'aimer que « son bien », et qui garde dans ses veines le brûlant héroïsme guerrier de notre race de soldats, inconscient, comme un fleuve qui roule des paillettes d'or dans ses eaux troublées ! Ah ! les braves gens ! sachons au moins le dire, ce mot si beau, tombé un jour des lèvres de nos ennemis !

Le drame raconté, noblement, par le chef qui ne parle pas de lui-même, voici la conclusion, la morale, et comme la parabase antique, où le prêtre louait les dieux et les héros de la patrie. « Il ne

fallait pas moins qu'un patriotisme ardent, dit l'amiral, pour surmonter tant d'obstacles accumulés depuis plusieurs années, pour vaincre un ennemi aguerri, supérieur en nombre, bien armé, solidement retranché derrière ses palissades. La France peut être fière de ses enfants : l'honneur de ses armes ne pouvait être confié à de plus vaillants soldats. » Ah! certes oui, nous pouvons être fiers. Si j'osais tout dire, — et pourquoi pas? — ce qui me paraît le plus utile dans l'aventure lointaine que nous tentons, c'est qu'elle permet de parler de nos soldats, comme en parle l'amiral, et je n'en suis pas même à regretter que l'ennemi se défende mieux qu'on ne pensait. Un soldat, un seul soldat tué, c'est chose douloureuse et terrible : mais ce n'est plus rien si ces morts vaillantes rendent la vie à notre orgueil national, et si la foi au pays, ressuscitée, sort de ces tombes glorieuses de là-bas!

L'idéal est comme l'oxygène dans l'air que nous respirons. Trop nous tuerait, nous emporterait dans une exaltation folle et délirante : mais pas assez nous conduirait à une longue et triste agonie. Or, l'idéal est attaqué de toutes parts par une foule d'ignorants dont le ridicule souverain est de parler au nom de la science. Sous prétexte d'apprendre aux gens à bien vivre, on leur désapprend de savoir bien mourir. On tue le sentiment par le raisonnement, et sous prétexte de débarrasser nos esprits de tout préjugé, on fait les cœurs de plus

en plus médiocres. Le scepticisme philosophique est comme un vêtement d'une souveraine élégance, qui ne sied pas à tous, et qui gêne, et rend ridicule le travailleur à l'atelier, le paysan aux champs, libres et beaux sous leur vareuse et sous leur blouse. Chaque jour je frémis à quelque nouvelle « conquête du progrès », que le Germain ne connaît pas. Aussi quelle joie de retrouver, chez nos soldats, une forme au moins de l'idéal national, l'amour du drapeau! Il faut que le patriotisme comble dans l'âme française le grand vide qu'y font chaque jour d'impitoyables et peut-être de maladroits logiciens. Dans les temples vides de dieux, il faut nous montrer au moins des trophées. Malheur sur nous si nous ne pouvions plus croire à quelque chose qui ne se compte pas dans la balance et ne se mesure pas avec le compas! Le repos tranquille d'une nation sans idéal est une funeste léthargie, et le sommeil d'un peuple risque d'être son dernier sommeil, quand il n'est pas visité par quelque rêve!

FÊTES NATIONALES

Ce ne sont partout que fêtes, et les Français, en se réunissant sous mille prétextes divers, justifient la réputation qu'ils ont d'être les plus sociables des hommes. Je suis, pour ma part, enchanté de toutes ces fêtes, où je ne vais pas, mais que je suis de loin. Elles ont un caractère particulier, et l'esprit démocratique se manifeste là, comme ailleurs, avec ses défauts et ses grandeurs. Pendant longtemps, on a pu dire que le pays entier s'amusait en la personne de ses rois et de leur cour. Les fêtes dites populaires elles-mêmes n'existaient qu'à l'occasion d'événements heureux dans les familles régnantes. Un dauphin qui naissait, une fille qu'on mariait à quelque prince étranger faisaient, comme sous la Restauration, couler des fontaines de vin aux Champs-Élysées, ou, comme sous l'Empire, illuminer les admirables salons de l'Hôtel de Ville, où n'entraient que les élus. Depuis quelques années, tandis que nos chefs politiques ne paraissent pas se divertir beaucoup, les fêtes populaires sont multi-

pliées par l'initiative des citoyens. Et, dans chacune de ces fêtes, on trouve une idée généreuse, ou bien le culte d'un beau souvenir. C'est ce qui les rend intéressantes pour nous, plus que les ballons qui s'enlèvent, les mâts de Cocagne et même les boutiques où les jolies actrices, en embuscade, nous font des agaceries pour le bon motif, et savent, les malicieuses, se faire entendre de notre vanité en feignant de s'adresser à notre cœur !

Hier, c'est au profit des cholériques qu'on s'est amusé aux Tuileries. Le clou de la journée a été de voir un homme politique s'embarquer pour un voyage en ballon. Ce député, M. Clovis Hugues, est aussi poète. Je comprends qu'il ait eu le désir de s'envoler, fût-ce deux heures, au-dessus de la Chambre des députés, et de monter dans l'air libre, bien haut, toujours plus haut, jusqu'aux régions où l'on n'entend plus la sonnette du président et le tonnerre en fer-blanc des orateurs. Un bon ballon qui a coupé sa corde est peut-être le seul endroit du monde où l'élu soit absolument sûr d'échapper à ses électeurs. Et M. Clovis Hugues, qui est poète, et qui préfère le sein des Muses au « sein de la commission », comme dit le baragouin parlementaire, s'est empressé de monter en ballon avant qu'on ait trouvé le moyen de les diriger. Car le jour où les hommes pratiques qui s'occupent de la chose sauront donner à l'aérostat une route certaine, adieu l'incertain, adieu la poésie du voyage!

Les ballons ne seront plus que des diligences qui ne versent pas, des chemins de fer qui ne déraillent jamais, des bateaux qu'aucune tempête ne brise. Ils perdront le charme mystérieux qu'ils gardent encore, et qui fait que Puvis de Chavannes, dans la fresque si singulière de « Paris assiégé », a pu, au fond d'un de ces ciels pailletés d'azur et d'or qu'il invente, placer un ballon, hésitant, comme un grand oiseau qui a perdu sa route et qui attend qu'une force inconnue décide de son sort et le ramène à la terre natale ou le perde sur les océans.

En même temps que Paris s'amusait au compte des cholériques, Coulommiers était en fête et célébrait un de ses enfants, un soldat, le commandant Beaurepaire, qui se brûla la cervelle plutôt que de voir les Prussiens entrer dans la place de Verdun, qu'il tenait pour la République. Après le siège, Paris a eu son Beaurepaire : un commandant d'un des forts du Sud s'est tué, quand il a entendu résonner les petits tambours de l'ennemi, venant prendre possession de ses batteries. A ma honte, je l'avoue, je n'ai pas gardé le nom de ce désespéré sublime, oublié comme un homme qui tombe à la mer au moment d'un grand naufrage. Beaurepaire a eu une meilleure fortune. Son histoire est restée dans nos souvenirs, et il a sa page dans le Plutarque français. Sa ville natale lui élève enfin une statue, qu'elle inaugure en même temps que s'ouvre

une Exposition de fromages. Naïveté provinciale qui n'est pas déplaisante. Pourquoi ne pas laisser ces bonnes gens appliquer à leur façon l'axiome que toutes les gloires sont sœurs? Cette statue, c'est M. Bourgeois qui l'a modelée. Jadis, David d'Angers en avait sculpté une pour la ville de Verdun. Mais, au moment de passer à l'exécution de la maquette, on découvrit que Beaurepaire ne s'était pas tué. Il aurait été, disait-on, simplement assassiné, sans qu'on pût établir que sa résistance à la capitulation ait été la cause de sa mort. Un rapport d'un survivant du siège apprit ce secret au roi Louis-Philippe, et ce vieux sceptique le divulgua. Il eut tort. C'est bien assez que nous, tristes savants que nous sommes, nous sachions l'envers des légendes. Ayons au moins la sagesse suprême de n'en montrer aux foules que la face dorée d'un rayon d'idéal. La belle affaire que Jeanne d'Arc ait eu besoin de bromure de potassium, et que Cambronne, couché au sol d'un coup de feu, n'ait pu parler comme Léonidas ! Lazare n'était point mort quand Jésus le ressuscita. M. le docteur Strauss nous a parfaitement expliqué la chose. Mais je suis de l'avis des poètes, qui veulent que les morts s'éveillent de l'éternel sommeil, et que, des tombes scellées, s'échappent ces beaux mensonges de la légende, qui éclairent les peuples de leurs lueurs, aussi bien que les flambeaux de vérité que Lucrèce fait passer, de main en main, dans la nuit de l'histoire !

Le plus grand malheur qui peut arriver à un peuple, c'est quand l'esprit de critique descend trop avant dans les masses profondes de la nation. Ce vieil égoïste de Fontenelle disait un jour que, s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas sans y regarder à deux fois. Il ne parlait qu'en poltron, craignant pour son repos et pour ses places; il parlait aussi, mais sans s'en douter, en philosophe et surtout en politique. Il ne faut jamais, quand on est chef d'État, jeter à la mer les poulets sacrés qui ne veulent pas manger : l'art de la politique, c'est que les poulets aient faim le jour de la bataille et picorent le grain à coups de bec, comme l'ennemi sera percé par les lances des soldats. Croyez-vous qu'Homère ait vraiment vu, dans les mêlées d'Ilion, Athéné étendre son bouclier sur les Grecs en fuite vers leurs noirs vaisseaux? Croyez-vous que Dante ait entendu, de ses oreilles d'homme, le pape Boniface grincer des dents dans l'Enfer des simoniaques? Les Druides gaulois savaient mieux que personne que, dans les nuages, c'était l'éclair qui brillait, et non le reflet de l'épée d'Odin. Mais c'est la grandeur et l'utilité des poètes de donner la vie à leurs rêves, et par là, grands politiques, ils font les nations, qui ne sont que des troupeaux d'hommes errant à l'aventure quand la légende commune ne les rassemble pas, au nom du passé, sur les chemins de l'avenir.

Le problème moderne, audacieusement abordé

par la République, c'est de répandre partout l'instruction, sans supprimer le sentiment. Car si celui-ci disparaissait des âmes, on verrait combien peu y supplée la connaissance des quatre règles et de la géographie ! Voilà pourquoi, pendant que toutes choses s'équilibrent en ce monde, j'attache une grande importance, dans mon optimisme invétéré, aux fêtes nationales et locales qui se multiplient et qui ont toutes une idée généreuse pour prétexte, ou la célébration d'une légende pour raison. Par elles, l'imagination garde la place qu'elle doit avoir dans la vie d'un peuple. Et, heureusement pour nous, nous sommes un peuple plein d'imagination. Les mauvais tours que l'imagination nous joue quelquefois sont amplement compensés par les services qu'elle nous rend. C'est à elle que notre esprit militaire doit de survivre à nos défaites. Quelle joie j'ai eue ces jours-ci ! Un jeune soldat de mes amis, un bourgeois comme un autre, quelque peu paresseux, boulevardier et gandin, qui part en rechignant pour les grandes manœuvres, regrettant le cercle, le cirque et quelque Amanda, me racontait ses impressions de vingt-huit jours. J'entendais bien quelques doléances : l'ordinaire est médiocre, le lieutenant est féroce sur l'astiquage, les logis de hasard ne sont pas dépourvus de punaises. Mais voilà que les opérations sont commencées. Il ne s'agit de rien moins que d'emporter cinq villages, de couronner une colline bien défendue, de faire

un corps ennemi prisonnier. Le canon tonne: la fusillade ne cesse pas. Il faut voir de quelle allure, par les mauvais chemins, les pièces attelées arrivent sur le champ de bataille! Le général a eu une idée admirable, un mouvement tournant où l'on a laissé ses semelles dans la boue, mais on a tout de même surpris et étonné l'adversaire, quand, sur ses derrières, il a entendu le bruit de la poudre et vu monter au ciel les petites fumées blanches de la ligne des tirailleurs, en ordre dispersé et à plat ventre. Pincé, l'ennemi! Oh! il s'est bien défendu... Mais le commandant a eu aussi une bonne idée, comme le général: nous avons tendu une embuscade aux uhlans, — non, aux dragons — et, d'un coup, détruit la cavalerie... Mais, mon garçon, vous n'avez rien détruit du tout, avec vos cartouches à blanc, et, entre nous, tout cela était convenu à l'avance. C'était à votre tour de faire les vainqueurs.
— Hé! oui. Mais pour de bon, c'est encore comme cela que ça marcherait...

Ah! le « pour de bon » de ce gamin, brûlé en quinze jours de petite guerre, entraîné et enthousiaste, quel joli mot de jeune Gaulois, et pour ce mot-là, embrassez le petit soldat, mesdames! Il le ferait comme il le dit: l'imagination, chez lui, a réveillé la foi. Il braverait les dangers réels comme les périls imaginaires. Dans le tumulte de la vie guerrière, dans l'éreintement du corps, dans l'éveil de l'esprit, il a senti monter au cœur et au cerveau

l'accès de fièvre du courage. Ni un raisonnement de philosophie abstraite, ni une austère idée de devoir, trop lourde pour sa tête où chante l'alouette des aïeux, n'auraient fait ce que fait ici l'imagination. Et quand ce sera, un jour peut-être, le jour de la guerre véritable, si quelque balle le jette au rebord de la route, il regardera les camarades qui vont de l'avant, et il dira, le brave garçon, quelque grand mot de ceux qui s'oublient : « Je savais bien que quand ce serait pour de bon, ça marcherait tout de même ! »

LA SEMAINE SAINTE

La semaine qui commence aujourd'hui s'appelle, dans toute l'Europe et dans les deux Amériques, *la Semaine sainte*. « Des colonnes d'Hercule aux arches du Pont-Euxin », comme une légende raconte qu'un de nos ambassadeurs écrivit dans une dépêche diplomatique, on est en fête, ou bien on le sera dans quelques jours, car l'Église grecque retarde. Voilà bien les théologiens ! Le pape et le patriarche n'ont même pu se mettre d'accord pour lire la même heure à l'horloge du Soleil ! A ces quelques jours près, d'ailleurs, le monde civilisé va célébrer la même fête. Hier, c'était Pâques fleuries, dimanche prochain, ce sera la grande Pâques. Remarquons que la fête survit, chez bien des gens, à la croyance : le culte persiste, après le dogme aboli. Notre conseil municipal pense certainement sur Jésus de la même façon que cet excellent M. Monteil, qui en parle comme s'il avait sa photographie sur sa table : notre Chambre des députés est un véritable concile de libres-penseurs

de province, et vous n'en imposerez pas, avec des contes bleus, à ces esprits supérieurs ! Cependant, le conseil municipal et la Chambre célèbrent la Pâque en allant se promener, ce qui est, de leur part, une excellente idée et trop rare.

Diderot disait : « Faites-nous des contes », en quoi il se montrait très bon philosophe. Mais ce n'est pas seulement pour la société joyeuse et choisie qu'il fréquentait, qu'il faut des contes. Il en faut pour l'humanité tout entière, de tous les âges, de toutes les conditions, et ils s'appellent alors les légendes et les religions. Bien peu d'êtres humains ont de la raison : mais presque tous ont de l'imagination. C'est à cette imagination qu'il faut laisser quelque pâture. C'est elle qui s'éveille, aux dates de ces jours, remuant les intelligences obscures, et montrant aux yeux les plus fermés, comme un éclair rapide et lointain, une lueur d'idéal !

L'idéal humain se compose de deux termes : la Justice, et quelque chose qui lui est supérieur, l'Amour ou la Charité, au grand sens du mot, qui comprend même l'idée de Beauté. Cet idéal, les peuples d'Europe l'ont incarné dans le culte chrétien, bien plus que dans la foi romaine. Notre dogme catholique a beaucoup varié, en ses conceptions abstraites et subtiles : mais, sur certains points il reste fixe et immuable. C'est à prendre ou à laisser. Le culte, au contraire, où le peuple est

constamment intervenu, est chose souple, transactionnelle, qui ne s'adresse ni à la raison, ni à la foi, mais au sentiment et aux instincts. Je crois bien qu'il sera éternel. Les basiliques latines sont bâties avec les marbres des temples païens. Les Rogations catholiques sont les vieilles fêtes de Cérès. La Pâque même que nous allons célébrer, est-ce bien la Pâque juive, et ne s'y mêle-t-il rien du vieux culte ionien d'Adonis le Ressuscité, dont le sang a rougi les anémones printanières?

Il est nécessaire, de quelque façon qu'on entende ce mot, c'est-à-dire il est à la fois fatal et utile, qu'un culte coexiste avec une société. Le culte a, presque toujours, une existence nationale indépendante, bien à lui, en dehors du dogme dont il est la représentation, et dont il s'éloigne souvent. C'est une sorte de musique, comme celle de l'Opéra, qu'on goûte sans entendre les paroles sur lesquelles elle a été écrite. Musique indispensable, et qu'on ne saurait brusquement supprimer, qu'on peut, tout au plus, remplacer par une nouvelle. Quand nos sages nous disent, avec raison, et après Voltaire, qu'on peut difficilement croire qu'un âne à quatre pattes ait conversé avec un prophète, je suis bien de leur avis. Mais il faut se séparer d'eux quand, sous prétexte de raison pure et de science précise, ils veulent arracher à l'âme humaine l'illusion dont elle a soif et l'idéal dont elle a faim. Ce qui importe dans la messe, ce n'est pas le symbole

de Nicée, avec les extravagances mystiques des vieilles écoles d'Orient : c'est le seul fait que des gens de classes diverses, de moralités différentes même, de croyances assez dissemblables parfois, se sentant les coudes, reliés, — dit le mot même de religion, — s'inclinent ensemble devant quelque chose qui n'est ni une pièce de cinq francs, ni un gendarme. Ce quelque chose, c'est l'idéal. Fils de l'Homme ou fils de Dieu, ou tous les deux ensemble, Jésus est le sacrifié volontaire, et, comme tel, il peut recevoir l'hommage de tous. L'emportement du Conventionnel ou du soldat de 93, qui meurt pour la justice armée, la résolution froide du savant qui se dévoue à la vérité, fût-elle athée, la tendresse de la mère, tout relève également de lui. C'est le sang de tous les sacrifices que le prêtre élève, dans le calice, vers le Dieu inconnu !

Cette poussée de l'homme vers l'idéal, qui est à la fois un instinct subi par les peuples et une loi reconnue par les vrais philosophes, on ne le supprime pas plus qu'on ne supprime la sève dans un arbre, en cassant une branche. La sève va fleurir ailleurs en d'autres bourgeons. Certes, je ne suis pas catholique entêté, et, pour mon propre compte, je n'éprouve même pas le regret qu'avait Musset d'être

..... Venu trop tard dans un siècle trop vieux.

Mais, si on supprime un culte séculaire, il faut

le remplacer. J'aimerais, je l'avoue, un culte plus philosophique que le nôtre, plus national, tout en gardant ce que notre race a de tendance à vivre pour le monde entier, ce qui est une de ses grandeurs, un culte rajeuni, en retournant aux sources païennes de l'éternelle jeunesse. Mais ce culte rêvé par tous les grands esprits, essayé par les théophilanthropes, peut-il être institué? J'en doute fort. Les philosophies viennent par en haut, les religions et les cultes par en bas. Pour un culte nouveau, il faut un courant qui s'établit dans les foules, que les sages ne créent pas et qu'il ne leur reste qu'à suivre, en le dirigeant. Presque toutes les cérémonies du catholicisme sont nées d'une pratique spontanée des fidèles, que les évêques ont reconnue et consacrée. Je regarde avec curiosité les banquets populaires, les réunions de tout genre, depuis les loges maçonniques jusqu'aux dîners végétariens ! Mais je n'en vois rien sortir encore, qui puisse être l'embryon d'un culte nouveau.

Laissons donc vivre autour de nous, respectueux, le vieux culte catholique, puisqu'il n'y en a pas d'autre prêt à naître. A l'idéal de justice et d'amour, ajoutons, le plus possible, notre idéal contemporain de science. La religion et la science sont brouillées pour le moment. Qui sait si, d'un grand effort, on ne pourrait pas un jour, faire cesser la brouille? Quand le temps aura balayé nos misérables polémiques, nos préoccupations de budget, de crises

ministérielles, d'élections, il n'est pas impossible de rêver d'un moment glorieux pour l'humanité où la raison sera assez raisonnable et le sentiment assez sage pour faire bon ménage ensemble ? Outre que la science peut avoir une poésie, chose très près d'une religion et d'un culte, le catholicisme, largement compris, s'accommode des conceptions scientifiques diverses comme il s'accommode de tous les états politiques. Le clergé lui-même, dans l'avenir, pourra bien chercher et trouver sa propre liberté d'esprit dans un catholicisme qui le laissera libre de prendre les dogmes pour des vérités ou pour des symboles. Saint Thomas a été le premier des Darwiniens quand il a écrit, dans la *Somme*, ces paroles : « *Virtus cœli, loco spermatis, sufficit cum elementis et putrefactione ad generationem animalium imperfectorum.* » Ce jour-là, il me semble, le prêtre n'était point en retard sur le savant ?

Pâque juive, Pâque chrétienne, Pâques des *Mystères* d'Adonis, anniversaire du sacrifice d'un Dieu ou de la mort d'un homme, fête du printemps ou fête de l'humanité, réalité, mystère, légende, je salue la grande semaine ! Le *Figaro* donne aux dames de petites recettes pieuses, élaborées par le couturier et le confesseur, et leur dit comment on doit se vêtir en ces jours, et où il est de mode d'aller prier. Je voudrais faire entendre aux femmes qui me font la grâce de me lire, et même aux hommes, le conseil d'une dévotion plus haute. Nous

pouvons tous faire la promenade du dimanche de Pâques, avec ce grand païen de Gœthe qui conduit Faust dans la campagne, au milieu de la foule échappée à la vie de tous les jours, « rendue à la lumière » et qui dit : « Christ est ressuscité ! » On peut s'abandonner sans danger à la poésie admirable du grand drame chrétien que ces jours nous remettent en mémoire. Chez nous ou dans l'Église, en habit de deuil ou en habit de fête, croyants ou incrédules, tâchons d'apprendre quelque chose de l'avenir en revivant dans le passé. Au moral encore plus qu'au physique, il est d'une bonne hygiène d'avoir des journées de soleil où l'on sort de chez soi et de soi-même, où les choses de la vie de tous les jours sont oubliées pour celles de la vie universelle. Laissons sourire les sots, si notre femme ou notre enfant apporte au foyer le rameau vert de Pâque-Fleurie, baigné d'eau lustrale.

Ce rameau que les plus humbles portaient autour de Jésus, c'est le rameau vert de l'arbre qui ne se dépouille jamais, le rameau des espérances immortelles de la race. Il est de tous les cultes. Ne nous défendons pas de l'incomparable poésie dont les arts ont entouré la légende née il y a dix-huit cents ans, au pied d'une croix. Cette poésie, indéfiniment transposée, appliquée à mille sentiments divers, est toujours renouvelée. Les sept plaies de la Vierge ont saigné chez nous tous, et l'humanité tout entière a pleuré les larmes du *lamento* du vendredi

saint. Nos espoirs s'éteignent et se rallument, comme les cires jaunes du chandelier mystique des *Ténèbres*. Qui dira tous les grands crucifiés, qui ont poussé le cri de désespoir, et qui sont ressuscités, glorieux? N'y a-t-il pas eu des patries mises en croix, frappées au flanc, saignantes, qui ont paru mortes et qu'on a descendues au tombeau? Et on a scellé la pierre blanche, sans y inscrire de nom, pour abolir jusqu'au souvenir de la morte. Les soldats, lourds sous l'armure, se sont assis sur la sépulture, et se sont endormis. Puis, un jour, un ange les a touchés du doigt, le sépulcre s'est ouvert et le Christ et la Ressuscitée en sont sortis, une bannière en main, comme l'ont montré les peintres de la Renaissance, qui savaient ces choses, puisqu'ils les avaient devinées. « Hé ! monsieur, vous croyez à ces histoires? Pourtant, on a prouvé... » — On n'a rien prouvé, que je sache, monsieur le philosophe, contre l'éternelle Résurrection de la Nature et l'ascension glorieuse des Idées, et il me plaît, dans la cloche joyeuse de Pâques, d'entendre un *alleluia* de ma façon, un *alleluia* de ma paroisse, dont est Lucrèce aussi bien que Platon et Rabelais comme Renan, et dont vous ne serez jamais, je le crains, monsieur le philosophe!

LES GRÈVES

Nous sommes, mon cher Vingtras, de vieux camarades, et aussi de vieux adversaires. Peut-être même, à une heure, avons-nous été des ennemis? Encore j'imagine qu'en ces temps d'atroce folie, dont vous aimez à parler, vous auriez estimé que me « coller au mur » n'eût guère avancé les affaires : et, pour moi, j'aurais pensé, je vous le jure, que ce n'est point à coups de fusil que j'aurais pu faire entrer dans votre tête le respect du passé et l'espérance en l'avenir. J'ai été heureux de vous retrouver ici, parmi nous. Ces belles-lettres contre lesquelles vous blasphémez volontiers, se vengent comme se vengent les muses, par une haute et divine ironie, en vous prodiguant leurs dons. Vous avez beau faire : vous écrivez en aristocrate. Que l'outil soit la pioche, l'épée ou la plume, l'outil égalitaire n'entraîne jamais l'égalité de l'ouvrier. Vous nous avez jadis donné un chef-d'œuvre, les *Réfractaires*. Il a fait la joie des délicats. Aujourd'hui, vous avez entrepris le tableau de

notre Paris. Vous le gravez à la manière noire : j'accroche votre eau-forte dans ma galerie, et je vous fais la malice de la placer à côté de quelque joyeuse estampe, à la manière rose, de Debucourt ou de Boilly. Vous voyez que mes haines sont douces ! C'est que, par le talent, vous échappez à votre parti, vous vous évadez de vous-même.

Je veux, aujourd'hui, parler des grèves, de ces grèves redoutables pour l'ouvrier, aussi bien que pour le patron, sur lesquelles les politiciens s'en donnent à cœur-joie, mais d'un cœur froid, en pensant à leurs électeurs. Et mon regret, c'est que vous n'ayez pas eu l'idée de vous en aller, vous aussi, à Bessèges, loin, bien loin des ridicules faiseurs d'enquêtes, votre crayon de peintre à la main. Vous nous en auriez rapporté quelque beau tableau, et votre sincérité d'artiste eût suffi pour m'en garantir la vérité. C'est une force de l'art qu'il est plus puissant que les parti-pris de la politique. On a coutume de dire que l'art est un beau mensonge. C'est le contraire qu'il faut penser. Il est la source de toute vérité.

J'ai vu naguère ces pays des Montagnes-Noires d'où sort la houille, et j'en garderai toujours la mémoire. Nul spectacle n'est plus grand. Nul viol de la nature n'est plus hardi. Le mineur, chaque jour, marche vers un inconnu. En dix lieues carrées, il vit de la vie d'aventures, et, au bout de chacune de ces galeries étroites, où l'on marche

courbé, au clapotement sinistre des eaux, à l'éclat des micas qui sont des pierreries, on découvre une Amérique nouvelle ! Le métier est dur, parfois dangereux, mais il est noble. Au-dessus de la mine plane un immense idéal. L'ouvrier met la main sur la force universelle du monde moderne. Ce qu'il jette hors de sa banne, ce qu'il arrache à la terre, c'est le mouvement, la vie, le progrès ! C'est lui qui pousse les navires sur les océans, lance les chemins de fer sur les plaines et sous les montagnes, tord le fer de mille façons, est le père de la statue et le père de l'épée, jette la clarté dans les nuits. Et de même que, chaque soir, quand il remonte du fond de son puits, comme Dante sortant de l'Enfer et revoyait les étoiles, il trouve un plaisir nouveau et ineffable. Et, chaque matin, quand il reprend son labeur, il éprouve un orgueil inconnu aux besogneurs parasites. Un vague instinct dit combien il est utile au monde à ce pauvre ouvrier qui ignore que les cyclopes antiques étaient des demi-dieux. Aussi, et c'est là que j'en viens, appelant à moi mes souvenirs, il aime son métier. J'ai vu de vieux mineurs usés, regardant avec mélancolie les feux des usines et les panaches des cheminées, avoir la nostalgie de la mine. Descendons encore une fois? disaient-ils. Et presque tous descendent jusqu'au dernier jour. Les fils succèdent aux pères. La mine est une maîtresse, comme la terre pour le paysan.

Voilà ce que vous auriez vu, ce que vous n'auriez pas pu ne pas voir de votre œil d'artiste, mon cher Vingtras, vous qui avez la bonne fortune de ne pas être seulement un politicien, et de remuer la langue sans redouter d'être appelé, par douze imbéciles, dans le «sein» d'un comité. Vous auriez admiré, comme moi, les étranges populations des Montagnes-Noires, vous en auriez compris la poésie, débrouillé l'idéal. Admirer, c'est aimer. Aimer, c'est ne pas redouter. Car, quoi qu'on en dise, nous les aimons, nous autres « bourgeois », ces travailleurs dont nous savons comprendre le grand rôle pacifique. Nous avons une pitié profonde de leurs misères, mais nous ne les jugeons pas misérables parce qu'ils font une tâche humble. En quoi nous sommes plus démocrates que les trois quarts de leurs amis. Je ne veux pas entamer ici une discussion d'économie politique ! C'est seulement constater un fait que de dire que les améliorations de la main-d'œuvre viennent toutes de l'extension du capital. Mettre en guerre celui-ci et celle-là, c'est une bêtise. C'est le combat d'Amphytrion contre lui-même, c'est l'application, au corps social, de la plaisante médecine de Sganarelle qui veut couper le bras gauche à un homme pour que le bras droit profite mieux ! Et cette médecine, hélas ! c'est la seule qu'on ait voulu pratiquer jusqu'à présent !

Jamais une réforme ne m'effraya, jamais une révolution ne me fit peur. Je crois tous progrès

possibles ; et, pour ce qui est de moi, je suis un ouvrier qui, comme le mineur emporte sa lampe et sa pioche d'une galerie épuisée à une galerie nouvelle, emporte sa plume sous sa blouse et ne s'émeut de rien. Si la maison s'écroule ici, j'irai comme vous, Vingtras, déployer ailleurs ma tente. Mais j'ai sinon peur, du moins une tristesse profonde de la sottise et de l'ignorance des réformateurs et des révolutionnaires ! Ils ont éternellement conduit le peuple à des holocaustes, et vous le savez bien, vous qui avez dit si souvent : « Ils sont trop bêtes ! » en parlant de ces sinistres Arlequins qui, pendant qu'on mourait pour eux, s'acharnaient à peigner le cheval de Bronze !

On ne peut en disconvenir. Joseph Prud'homme a troqué sa redingote à la propriétaire contre le bourgeron : le vieux révolutionnaire orléaniste s'est fait socialiste. La bêtise s'est démocratisée, et pour être un peu plus menaçante peut-être, elle n'en reste pas moins la Bêtise. Une sorte de Bourgeoisie nouvelle pousse sur le terrain de la République, qui nous apporte des préjugés, des sottises, des déclamations et une rhétorique, — une rhétorique surtout ! — qui ne valent pas mieux que les préjugés, les sottises, les déclamations et la rhétorique de l'élève de Brard et Saint-Omer. Que va-t-il rester de la grève du Gard ? Un héros, et le héros c'est M. Fournière. J'ai lu ses affiches, ses discours et ses conférences, — car il fait des conférences,

le traître ! Je veux mourir sur l'heure, si j'y ai trouvé trace d'une idée. Si on donnait le monde à refaire à de tels brouillons, au bout de vingt-quatre heures, ne sachant par où commencer, ils iraient chercher le bon Dieu ! Et ces mains débiles osent toucher à l'outil des révolutions ! Ces enfants au cerveau mort jouent avec des allumettes à côté des grandes forêts! Ces ignorants du passé et du présent se donnent pour les grands-prêtres de notre avenir ! C'est une pitié.

Grâce à la liberté dont nous jouissons et qui est grande, on entend partout des cris de guerre ! Ouvrez une cage à des oiseaux captifs, il se répandront dans le bois voisin, et, à plein gosier, s'enverront des appels d'amour. Ouvrez la cage à des hommes, ils pousseront, dès qu'ils ont pris leur volée, des cris de haine! Donc, guerre au capital, guerre au cléricalisme, guerre à la République, guerre à Gambetta, guerre à Freycinet, c'est une assourdissante clameur,.. On raconte même que le Sénat a bien crié : Guerre à Dieu ! — ce qui me paraît invraisemblable. Ne pourrions-nous pas, à quelques douzaines, monter dans ce que Sainte-Beuve appelait sa tour d'ivoire, et pousser de là le grand cri de : Guerre aux nigauds ! Ils sont assez redoutables et assez nombreux pour qu'on leur fasse cet honneur, car il est des nigauds tragiques, qu'on prend pour des inspirés et qui font des adeptes, tout aussi bien que le bon colonel de l'armée

du salut ! J'aimerais, dans cette forteresse idéale, vous donner une place, mon cher Vingtras. Vous souffleriez ferme dans l'oliphant ! Pourquoi ne seriez-vous pas un homme libre, vous qui avez admiré Proudhon de ce seul mot : c'était un homme libre ? N'est-ce pas vous, qui, avec une belle ironie, avez conseillé l'opposition comme une carrière ? N'est-ce pas vous qui avez dit que, dans les rangs de l'hostilité déclarée, on pouvait vite devenir officier « sans beaucoup de talent ni de courage ? » N'avez-vous pas demandé la mort des Pet-de-Loup de la démocratie ? Vous sauriez encore, ce me semble, dire leur fait aux Pet-de-Loup du socialisme, que vous connaissez mieux que personne, et à ces « Poupelin » qui ne portent plus leurs papiers aux Tuileries, mais qui les lisent dans les clubs ? Si bien qu'un jour le mineur de Bessèges, après quinzaine perdue, redescend à la mine, troublé et mécontent comme au sortir d'un rêve malsain, sentant sa pioche plus lourde, tandis que Poupelin politicien se rengorge, s'épanouit et rêve déjà à la prochaine caresse imbécile du suffrage universel.

PITIÉ !

La grève d'Anzin persiste. Malgré moi, je pense au « pays noir » de là-bas, à ce pays si exquis, sous sa rude apparence. J'y ai beaucoup été, en ma jeunesse, et c'est dans la forêt de Falempin que j'ai tué mon premier lièvre. J'avais là de bons amis, de ces provinciaux charmants et sages qni aiment leur province et se plaisent à la faire aimer au voyageur. Guêtrés contre la boue noire des routes, le fusil à l'épaule, nous allions de canton en canton, nous arrêtant aux cabarets, où une femme, fumant parfois sa pipe, nous offrait, en son dur langage flamand, de la bière forte. On marchait le long des canaux aux eaux claires, où se reflètent les grands nuages blancs, passant vite sous le vent de la mer qui vient jusque-là, et traversant des cieux très purs, mais froids, et comme lavés par les pluies. On croisait les tombereaux lourds, chargés de betteraves, conduits par ces travailleurs du Nord qui ont une physionomie particulière, mixte entre celle des paysans et celle de l'ouvrier des villes. La pluie fré-

quente, la boue des chemins, les masures basses, les hautes cheminées d'usines, les poussières noires qui couvrent le sol loin autour des mines, font passer le pays pour laid. Mais, quand on y séjourne un peu, on y découvre des coins charmants. Les collines, peu hautes, aux ondulations douces, s'y couronnent de verdures très fines, reluisantes, toujours fraîches. Certains peintres ont merveilleusement rendu ce paysage, qui ne demande que trois couleurs sur leur palette, le noir, le blanc et le vert. Pour moi, qui arrivais du Midi, les yeux brûlés des grandes lumières, cette nature avait une mélancolie adorable, reposant l'esprit avec la vue. Les gens du pays, très mêlés de race, me paraissaient être d'une douceur résignée, sans tristesse. Je les ai vus depuis, à l'âge où l'on est plus curieux des hommes que des choses, et je les ai trouvés bonnes gens. Les bourgeois sont laborieux, les ouvriers durs à la peine, les femmes, pâles et éternellement en deuil, braves ménagères. Les ouvriers des mines, les Français (car il faut mettre à part le Belge réfugié) sont, de père en fils, dans la partie, et travaillant ferme. Ils ont bien leurs vices, l'ivresse du dimanche, parfois terrible, et aussi un grand goût des plaisirs amoureux, qui témoigne peut-être de leur sang, en partie espagnol. Dans les villages ouvriers, la galanterie est hâtive et souvent les petites filles, minces et blanches, que le Parisien regarde comme des enfants chétifs, sont déjà des femmes. Mais ces

vices ont un je ne sais quoi de naïf, qui les fait dissemblables du vice de l'ouvrier parisien. Ce sont entraînements de nature, non corruption d'imagination. Et puis, on n'a guère le temps ! La journée nourrit son homme, largement, mais n'assure pas le lendemain. Les dimanches n'ont pas, comme à Paris, un lundi qui les suit et se prolonge parfois toute la semaine.

Le travail de la mine est dur. L'ouvrier pique la houille accroupi, à genoux, parfois couché sur le dos. Mais il ne travaille que neuf heures et se nourrit mieux que le paysan. Il est assuré en cas d'accident : il a une retraite. La race des mineurs reste forte, depuis que le travail est interdit aux enfants qui, jadis, descendaient dans la mine à quatre ans ! Aux conseils de révision, les populations minières du bassin du Nord offrent moins de cas d'exemption pour faiblesse de constitution que les populations agricoles du voisinage. Avec ses peines, le métier ne semble pas mauvais. Les mineurs en changent peu, n'émigrent pas. Ils n'ont point souci du chômage, qui atteint d'autres travailleurs. On dit même qu'on trouve, au fond de l'âme de quelques-uns, je ne sais quel obscur orgueil qui leur vient de l'utilité de la tâche accomplie? Nous sommes les « boulangers noirs », me dit un jour, un porion, me montrant la galerie d'où sortait la houille, ce pain de l'industrie sans lequel la vie et le mouvement s'arrêteraient !

Aussi la sympathie est profonde et universelle pour ces travailleurs, pour ces Cyclopes que la Grèce, leur lampe au front comme aujourd'hui, mettait sous les ordres d'un Dieu. Instinctivement, chacun sent que notre bien-être est fait de leur labeur. Cette sympathie que l'homme du monde éprouve, que le poète dit, que le législateur formule en lois protectrices, je les ressens plus que personne, et surtout depuis que, réfléchissant aux choses que je voyais, j'ai, si on me permet de dire ainsi, fait remonter mon cœur dans mon cerveau. L'émotion que nous cause la vue d'une misère est une émotion fugitive. Tout au plus conseille-t-elle une éphémère charité. Celle qui naît d'une vue abstraite des lois de la vie est plus profonde et durable, conseillère de justice. Pour ces hommes qui se privent presque constamment de la lumière du jour pour nous rapporter, des entrailles de la terre, ce bienfait du Feu, qui rendit Zeus jaloux de Prométhée, mon amour est sincère, et cet amour me fait, aujourd'hui, en face des misères qui augmentent dans le pays noir, en face des dangers qui s'accumulent, comme un traître coup de grisou au fond d'une galerie, pousser un grand cri de pitié !

Ce cri de pitié, moi, bourgeois, qui suis socialiste, mais d'autre façon que les révolutionnaires, je l'adresse, non à la foule pour lui demander une périlleuse charité qui ne peut pas se perpétuer ; non aux Compagnies minières, qui subissent, comme

l'ouvrier, des lois économiques qui les dominent ; non au gouvernement qui, en matière économique, brise tout ce qu'il touche, mais je l'adresse à ces hommes qui font métier d'être les amis des ouvriers, aux politiciens ! O candidats, qui cherchez des sièges, ô journalistes qui cherchez des lecteurs, ô discoureurs qui cherchez des succès, ô artistes qui cherchez des révolutions par un goût néronien du pittoresque, pitié pour les mineurs, grâce pour le pays noir ! Vous avez Paris, gardez-le. Dites-nous, si vous voulez, qu'il ne faut plus de gloire à la France, ni d'espérance ; niez son rôle, n'ayez de cœur qu'aux revanches de l'intérieur ; parlez aimablement de la nécessité qu'il y a de couper le cou à quelques milliers de bourgeois, y compris votre serviteur. Nous rirons de ces folies. Mais laissez le mineur tranquille et ne faites rien pour transformer son outil en arme de guerre sociale. Le ridicule cesserait pour faire place à l'odieux.

La grève est un droit. Mais les hommes qui se piquent d'aimer l'ouvrier devraient savoir déjà, après les expériences faites, qu'elle est une faute, neuf fois sur dix, et ils devraient avoir le courage de le dire à leur clientèle. Ils ne le font pas, parce que la grève, qui doit être le dernier mot d'un débat pacifique n'est, pour eux, qu'un moyen d'agitation politique ou le prélude d'une révolution. La mine est un terrain où l'on sème des candidatures, cette chose misérable et méprisable ! Et souvent,

c'est une moisson sanglante qui lève, comme à Ricamarie.

Ouvrier, défends-toi. Défends-toi contre ceux qui se disent tes amis. Et toi, femme du pays noir, défends ton homme ! Il n'est pas méchant, tu le sais. Mais ce rude travailleur est faible. Dimanche, il n'a pas su résister à la bouteille qui lui faisait les yeux doux, à l'alcool frelaté, étincelant aux vitrines d'un de ces cabarets dont les patrons mènent ou encouragent la grève, parce qu'elle les enrichit. Il est revenu ivre au logis, terrible. Comment résistera-t-il à cette autre ivresse, plus redoutable, que les parleurs à langue dorée, habiles sous leur apparence brutale, versent aux cerveaux ? Chasse loin de ton seuil ces débitants du vin de la Haine. Ils viennent te nourrir d'illusions et de mensonges. Le rêve est l'ennemi de tout progrès. Dans un pays libre, la révolte est criminelle et impuissante. Crains qu'un jour, on ne te ramène ton homme, coupable et puni, les mains noircies aux incendies, la poitrine percée ! Il faudra te dire alors :

« Mère, vous n'entendez rien à la politique »

comme a dit Hugo à une autre mère. Il faudra t'expliquer que les ambitieux se ressemblent tous, également impitoyables, qu'il s'agisse d'un prince qui vole une couronne où d'un bourgeois beau parleur qui court

après la popularité, ou d'un *sublime* politique, parasite orgueilleux du vrai travailleur. Il faudra, mais trop tard, que l'expérience t'affirme, une fois de plus, ce que sont ces hommes, dont les meilleurs sont des malades ou des étourdis, et dont on a dit qu'ils brûleraient Paris pour se faire cuire leur omelette !

Hier, à Paris, les « amis des mineurs » se sont réunis. Qui a parlé ? des avocats, des députés, de riches serviteurs du suffrage universel, qui n'ont rien trouvé de mieux que de traiter de « pourrie » la Chambre que le peuple a nommée. Qui a présidé la réunion ? Un marquis, deux marquis... Notre bon peuple de France, si grand et si enfant à la fois, aime qu'on le flatte. Un gentilhomme qui vient serrer la main à ces prolétaires, il n'en faut pas plus pour faire tourner les têtes. L'ancien régime, mal tué, nous a laissé cette superstition dans le sang. La première Révolution, elle aussi, a été pleine de marquis populaires. Le marquis de Saint-Huruge, autant que Desmoulins peut-être, a été l'homme du Palais-Royal, ce qui n'a pas empêché que, sans thermidor, Robespierre lui coupait le cou. C'était d'ailleurs un assez bon homme que ce Saint-Huruge, qui resta fidèle à Desmoulins et à Danton. Mais la loi est fatale. Il trouva son Félix Pyat, pour le dénoncer, comme il est arrivé, sous la Commune, au marquis de Rochefort, cet éternel égaré d'une éternelle fantaisie ! Car le jeu est terrible de soulever

les passions et d'éveiller les appétits, à qui on ne peut donner pour satisfaction et pour pâture que des mots, toujours des mots !

A cette heure, tandis que résonne encore à notre oreille le cri de guerre sociale poussé, hier, par des politiciens, qui, pour la plupart, n'ont apporté au progrès ni une idée, ni une force, ni une obole, ni une goutte de leur sang, quelque bourgeois, ingénieur, économiste, industriel, un fils d'ouvrier peut-être, cherche dans l'ombre un instrument de travail, un moyen de crédit, une formule d'association de l'ouvrier et du patron, et, demain, il apportera sa découverte. Celui-là, on ne l'acclamera pas dans la chaude atmosphère des clubs ! Il ne sera pas populaire. Il passera inconnu parmi les foules sans qu'on dise son nom. Mais c'est par lui et non par d'autres que le pays noir deviendra moins noir, illuminé d'un chaud rayon d'espérance. C'est par lui que le travail se fera plus fructueux, moins dur. C'est par lui, travailleur qui aime les travailleurs, que les pères, déjà plus heureux que leurs pères, verront leurs fils plus heureux qu'eux-mêmes. Au printemps, un vent doux et frais fait fleurir les roses dans le petit jardin du mineur, ouvre les feuilles aux bois où il va respirer l'air pur. Le vent âpre du Nord, soufflant en tempête, a fait l'hiver cruel et long. Mais le vent funeste des mois glacés est moins redoutable pour le pays noir que le vent desséchant de la politique, déchaîné en

ouragan par les bavards cruels, ignorant que chaque applaudissement qu'ils récoltent ici, sera peut-être payé, là-bas, d'une larme ! C'est à eux, si puissants, hélas ! que je demande grâce et pitié !

TABLE

I

IV

V

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

